Zeitschrift: Revue de linguistique romane
Herausgeber: Société de Linguistique Romane
Band: 82 (2018)
Heft: 325-326

Buchbesprechung: Comptes rendus

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 22.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

COMPTES RENDUS

Problèmes généraux

Robert MARTIN, *Linguistique de l'universel. Réflexions sur les universaux du langage, les concepts universels, la notion de langue universelle*, Paris, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 2016, 116 pages.

Le volume contient le texte de trois communications présentées à différentes occasions à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres:

(1) *Sur les universaux du langage*, Communication du 23 mai 2014 [9-38]

(2) *Les concepts universels*, Communication du 10 juin 2016 [45-66]

(3) *La langue comme support de la culture: la notion de langue universelle*, Discours prononcé sous la coupole de l'Institut de France, lors de la séance solennelle de rentrée de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres du 27 novembre 2015 [77-86]

L'auteur (RM) a, en outre, ajouté un texte supplémentaire intitulé *La linguistique et l'universalité: vers l'unification de la discipline* [87-97] et des annexes contenant quelques précisions complémentaires [98-112]:

> « Au fond, je le confesse, j'ai essayé par cette communication de mettre un peu d'ordre dans ce que j'ai pu faire au cours de ma vie de linguiste » [pp. 8, 38]

Nous savons qu'un enfant peut apprendre n'importe quelle langue, qu'il s'agisse d'un système phonique ou d'un langage par gestes. Nous savons aussi que des textes peuvent être traduits d'une langue à une autre, pourvu que le sujet traduisant maîtrise les systèmes en question. C'est de là qu'on peut tirer la conclusion qu'il doit exister quelque chose au-delà des langues particulières, une sorte de dénominateur commun, 'universel', qui sous-tende toutes les langues.

Dans deux des trois publications susnommées, RM part à la recherche de ce dénominateur, donc d'un trait ou plutôt des caractéristiques essentielles qui se trouveraient dans toutes les langues. Il commence par le côté cognitif, constatant que « les langues naturelles sont à la fois le lieu d'opérations universelles et de propriétés universelles » [11]. On ne s'étonnera pas de lire que nous avons besoin de concepts et que ces concepts sont liés par des opérations de prédication. À cette opération, il ajoute « un autre couple opératoire [qui] sous-tend universellement les langues: la *discrimination* et la *généralisation* ».

Dans ce contexte il s'avère bon adepte de Gustave Guillaume: nous voilà confrontés à une des manifestations du «tenseur binaire» conduisant à la «schématisation de cinétique». Celle-ci créerait les catégories tant sémantiques (hiérarchie de concepts, hyponymie, hyperonymie) que grammaticales (paradigmes) et morphologiques (par exemple classes de déclinaison). L'universalité résidant, bien sûr, dans la schématisation, non pas dans ce qui est schématisé.

Une fois cela dit, Martin se tourne vers les universaux inhérents, la distinction entre «forme» et «substance», et celle entre «structure» et «combinatoire». Nous y rencontrons la double articulation, la redondance, ainsi que le fait que les systèmes sont en partie compositionnels, c'est-à-dire transparents, et en partie figés (opaques).

En tenant compte des exemples fournis jusqu'ici, on pourrait dire qu'il s'agit de propriétés qui font, dans la vue de RM, qu'une langue est une langue. Donc des propriétés essentielles du langage. Après les avoir exposées, RM vise le centre de son projet, c'est-à-dire une *grammaire* universelle. Elle consisterait, comme on peut s'y attendre, en une prédication assortie d'une modalisation, ce qui revient à dire que tous les prédicats contiennent une information modale: assertion, négation, interrogation. C'est là que, forcément, le lien avec la réalité entre en jeu pour la première fois. Et c'est là aussi que, aux yeux de RM, une affinité avec la logique des prédicats (de second ordre et plus haut) s'amorce. Grâce aux possibilités de translation, au sens de Tesnière, donc des possibilités de fonctionner sur plusieurs niveaux syntaxiques moyennant des translatifs, ce domaine est riche d'un dynamisme impliquant des résultats différents dans différentes langues:

> «La combinatoire des 'parties du discours' et des opérations translatives se réalise très diversement selon les langues. Il n'en demeure pas moins que ces deux types de phénomènes assurent sans difficulté le passage de la prédication en 'grammaire universelle' à la forme qu'elle prend dans les langues particulières. La propriété universelle est celle de l'ordre de prédication.» [22]

La même chose vaut pour l'orientation prédicative – grossièrement parlant on retrouve ici l'opposition entre langues accusatives et langues ergatives ainsi que tous les ordres possibles des éléments fonctionnels de la phrase (SVO etc.). Quant aux universaux de la modalité, on aura naturellement affaire autant au côté de la référence (ancrage dans la situation énonciative) qu'au côté de la 'vérité' (opérations véridictionnelles).

En dernier lieu, RM se penche sur une «sémantique universelle». Comme c'est essentiellement la sémantique qui établit le lien entre langue et réalité et comme il ne peut guère exister une sémantique universelle du monde, RM vise à des opérations d'implication qui, elles, auraient un caractère universel. L'implication pourrait consister en une analogie, en la connaissance de la définition de quelque chose ou dans le passage par le côté conceptuel (les relations de parenté passeront par exemple par le concept de parenté que le locuteur est supposé connaître – être fils/fille de, être père/mère de).

Selon Martin nous aurions même des «concepts à propension universelle» (mais pourtant sans garantie qu'ils le seront partout). Cela vaudrait par exemple pour les cas dits 'profonds' – tel 'agent', 'source' etc. Mais il pense aussi à ce qui nous entoure (la terre, le soleil, le feu, etc.). «Voilà donc, même en substance, des concepts qui tendent à l'universalité et qui se prêtent à un usage universel» [37]. Ces dernières pages témoignent d'un RM lexicologue de grande renommée.

Nous souscrivons pleinement aux constats les plus abstraits de RM. Ici, un linguiste de bonne souche et clairvoyant présente une synthèse pondérée des éléments fondamentaux de notre discipline. Nous sommes plus réservé lorsqu'il est question de la réalité exprimée par la langue, de la «substance du contenu», pour employer les termes de Hjelmslev. Ainsi, dans la communication de 2016, RM rappelle la controverse médiévale entre ceux qui soutiennent la thèse de la primauté des objets à désigner (les nominalistes) et ceux (les réalistes) voyant les concepts telles les idées de Platon: elles doivent préexister aux choses. Si j'utilise un mot comme 'chien', ce signe réfère à quelque chose d'existant. Mais quand j'utilise un mot comme 'la beauté', 'le bon', etc., le référent existe-t-il? Que faire avec un concept comme 'la Trinité'? Consiste-t-elle en trois unités (considéré comme hérésie) ou en une seule? Ce sont là des questions d'ordre philosophique ou théologique qui ont soulevé des discussions tout au long de l'histoire de la pensée. Plus généralement parlant: les universaux ont-ils une contrepartie réelle (position réaliste) ou ne sont-ils rien que des noms (position dite nominaliste)? L'auteur opte pour un «nominalisme linguistique qui s'accompagne [...] d'un principe de réalité» [55]. Il y aurait des concepts qui reflètent un peu la réalité (comme 'le chien') et d'autres, notamment en sciences et dans les domaines techniques, qui sont définis par nous-mêmes, l'homme pensant. Tel 'parallélogramme' en mathématique, 'thyristor' en électronique, 'détention (criminelle)' ou 'ordre public' dans le domaine juridique.

Or, dans ces considérations le poids attribué à la philosophie médiévale est à la fois trop important et trop restreint: trop important en ce qui concerne la discussion sur les universaux avec son arrière-fond plutôt théologique qui doit son importance à un lien entre la langue et une logique ontologique; trop restreint parce que RM ne se réfère pas explicitement au modèle sémantique des modistes où le rôle des concepts est beaucoup plus clair[1]. RM nous en donne en revanche sa propre définition, peut-être délicate à saisir, du terme central:

> «...on formulera la définition suivante du concept: les concepts sont des signifiés (des sens) appréhendés en opacité, comme des objets de pensée. À chaque signe d'une langue correspond un signifié, un sens (au signe *cheval* s'attache le signifié 'cheval'); en transparence, le signifié 'cheval' renvoie à la réalité désignée (à l'animal domestique 'cheval'); en opacité, par l'objectivation du signifié (où l'on parle du signifié, du sens du mot *cheval*, et non pas de la réalité que le mot *cheval* désigne), ce signifié peut acquérir le statut de concept. Une telle définition laisse supposer qu'il est possible de faire correspondre un concept à chacun des sens que les langues

[1] Il s'agit, RM ne le dit pas expressément, d'un modèle sémantique tétradique au lieu du triangle habituel: on aura une chose désignée, la RES, puis un concept (CONCEPTUS), une SIGNIFICATIO et enfin le signifiant (VOX). *Vox significat rem mediante conceptu* – Thomas d'Aquin (*Summa* I, q. 13. a. 4 *ad* 1) avec beaucoup d'autres auteurs tant médiévaux que modernes. On cite la phrase souvent au pluriel. On la retrouve chez Anton Marty ou encore Hugo Schuchardt (dans le *Brevier*, p. 118). Malheureusement, le modèle tétradique a été remplacé par le triadique foncièrement ambigu de Ogden et Richards chez les plus modernes. C'est-à-dire qu'au sommet du triangle habituel il faut avoir deux positions, transformant le triangle en un rectangle ou un parallélogramme – ce qui lève l'ambiguïté contenue dans «thought or reference» chez Ogden et Richards. Il ne s'agit pas de l'un *ou* de l'autre, mais de l'un *et* de l'autre.

véhiculent. On dira d'un concept qu'il est 'universel' s'il appartient à toutes les langues du monde.» [45-46]

RM garde, on le voit, l'ambiguïté du terme 'signification' ou 'sens', parlant tant de 'signification en opacité' que de 'signification en transparence', qui ne rend pas compte de la propriété essentielle du CONCEPTUS qui est d'être au-delà de toute langue particulière. En parlant, nous partons d'un concept (qui peut être par exemple un 'scénario' ou un 'frame' au sens moderne) en le traduisant dans les signes (la «significatio» scolastique) d'une langue quelconque qui est à notre disposition. En lisant ou en entendant un texte, nous projetons le message sur le fond conceptuel que nous connaissons – ce qui, bien sûr, n'exclut pas le malentendu.

Le raisonnement de RM nous conduit donc à deux classes de concepts, des concepts qualifiés comme 'naturels' qui évoqueraient une facette des choses explicitement présentées comme une réalité: certains aspects que les langues saisissent ainsi, liés aux universaux d'expérience ou à la généralité opératoire, pourraient s'accompagner d'une forte probabilité d'appartenance à toutes les langues. De l'autre il y aurait des «artefacts conceptuels» dont le nombre serait prodigieusement accru par la mondialisation [cf. 65-66].

Cette bipartition nous semble toutefois sujette à caution, car elle ne prend pas suffisamment en considération l'évolution ontogénétique dans l'acquisition du langage ni les conclusions que l'on peut en tirer: tout comme les enfants sont préparés à apprendre n'importe quelle langue, ils sont préparés à acquérir des concepts. Déjà avant les premiers mots du langage phonique, ils savent par exemple distinguer entre ce qui est animé et ce qui ne l'est pas. Ils commencent toujours avec des concepts très généraux, comme par exemple 'ouah' ou 'wouf' traduisant phoniquement le concept pour un animal quadrupède, plus spécialement un chien. À l'âge de trois ans, ils posséderont non seulement le concept de chien, mais encore ceux de toute une série de sous-espèces de cet animal.

D'où viennent ces concepts? La réponse est simple: d'un apprentissage social. *Pendant toute notre vie*, nous acquérons de nouveaux concepts et leur équivalent phonique ou écrit – dans la vie de tous les jours, pendant notre scolarisation, nos études, notre vie professionnelle.

La question de savoir si nous partageons ces concepts avec les sujets parlants d'autres langues ne joue aucun rôle dans le fonctionnement d'une langue quelconque, bien que ceci serait souhaitable. Néanmoins il est évident que la mondialisation, c'est le point souligné par RM, contribue à l'expansion de certains concepts. Quant à l'universalité de certains concepts 'simples' comme les parties du corps humain, le ciel étoilé ou le règne animal, leur prétention à l'universalité n'est pas assurée. Elle est cependant réelle en ce qui concerne l'orientation de notre corps dans l'espace (haut et bas, avant et arrière, la 'deixis' partant de notre corps). Toutefois, les travaux d'Anna Wierzbicka sur les 'semantic primitives' ne sont pas inintéressants dans ce contexte.

Aucune objection en revanche à l'égard de la notion du français langue universelle (la communication de 2015), mirage crée jadis par Antoine de Rivarol. Le français ne remplit plus ni les critères d'extension (qui était considérable encore aux XVIII^{e} et XIX^{e} siècles – *Guerre et Paix* de Tolstoï est un texte écrit largement en français) ni d'une définition intensionnelle, mais il reste quand même une des grandes langues de culture. RM mentionne dans ce contexte à juste titre les efforts de numérisation où la France a eu un rôle de pionnière, lui même en étant un promoteur des plus importants.

Restent les onze pages sur *la linguistique et l'universalité: vers l'unification de la discipline*. Là, RM nous fait entendre que ses efforts pour saisir les universaux du langage devraient contribuer à une unification de la linguistique – dans le sens surtout d'une standardisation de la terminologie. Il est fort à craindre que ce serait là un effort louable, mais peu efficace. S'il ne s'agissait que des concepts identiques auxquels on devrait donner des noms semblables, le travail serait peut-être faisable. Mais vu que les conceptualisations de ce qu'est une langue et de comment elle fonctionne diffèrent tellement selon les écoles et chapelles linguistiques, cela risque de dégénérer en un travail de Sisyphe. Il n'en reste pas moins que RM met ici le doigt sur un facteur qui grève, peut-être plus que tous les autres, le bon avancement de notre discipline centrifuge.

Il nous reste à remercier Robert Martin de cet admirable ouvrage rassemblant les fruits d'une longue carrière de linguiste jalonnée de succès plus que mérités. Si l'auteur de ces lignes n'est pas en accord absolu sur tous les points avec lui, il reconnaît de manière inconditionnelle la qualité extraordinaire de ce très riche texte dont il faut recommander la lecture à une audience dépassant le cercle restreint des linguistes maîtrisant une langue qui, pour beaucoup d'entre elles/eux, malheureusement surtout les jeunes, est devenue une langue plutôt exotique.

Wolfgang RAIBLE

Antoine MEILLET, *Linguistique historique et linguistique générale*, tome I (1921-1926) et tome II (1936). Édition préparée, présentée et indexée par Pierre Ragot, s. l., Éditions Lambert-Lucas, 2015, 733 pages.

« On arrive à interpréter avec précision les
miaulements d'un chat que l'on connaît » [447]

Antoine Meillet (Moulins 1866 – Châteaumeillant 1936), le plus grand linguiste français, aurait eu cent-cinquante ans en 2016. Dans presque tous les domaines de spécialité où il a exercé sa prodigieuse activité (voir Benveniste/Swiggers 2006 pour sa bibliographie)[1], ses apports ont été pérennes et sont passés dans le bien commun. Son œuvre a été scrutée sous tous les angles (voir les actes de colloques édités par Quattordio Moreschini 1987, Auroux 1988, Bergougnioux/Lamberterie 2006)[2]. En linguistique indo-européenne, elle a été continuée et démultipliée par plusieurs générations de disciples.

---

1 Émile Benveniste / Pierre Swiggers, « Bibliographie des travaux d'Antoine Meillet établie par Émile Benveniste, corrigée et augmentée par Pierre Swiggers », in: Gabriel Bergougnioux / Charles de Lamberterie (ed.), *Meillet aujourd'hui*, Louvain/Paris, Peeters, 2006, 311-354.

2 Adriana Quattordio Moreschini (ed.), *L'opera scientifica di Antoine Meillet. Atti del Convegno della Società Italiana di Glottologia*, Pise, Giardini, 1987; Sylvain Auroux (ed.), « Antoine Meillet et la linguistique de son temps », *Histoire Épistémologie Langage* 10/2 (1988); Bergougnioux / Lamberterie 2006, *op. cit.*

Bien que Meillet soit donc tout le contraire d'un linguiste oublié, la republication en un seul gros volume des deux tomes de *Linguistique historique et linguistique générale* (dorénavant LHLG) procurée par Pierre Ragot sera accueillie avec sympathie et reconnaissance. Selon le mot de Charles de Lamberterie, près d'un siècle après *La Méthode comparative en linguistique historique*[3], «nous [*i. e.* les praticiens de la grammaire comparée] faisons ce que faisait Meillet». La lecture du maître reste donc à l'ordre du jour, y compris pour les linguistes de linguistique romane, qui se souviennent peut-être qu'il revint au grand comparatiste d'inaugurer leur revue.

L'introduction de l'éditeur est copieuse [7-71]. Elle comporte une «Note sur l'histoire de *LHLG*» [58-60] et se termine par une «Liste des sources» des articles recueillis [66-71]. Le rééditeur a en outre confectionné un utile «Index général» des formes (classées par langues) [683-729][4]. L'introduction proprement dite [7-65] fait grand usage de citations de Meillet[5], ce qui à la longue nous a semblé déflorer quelque peu l'ouvrage et accroître le sentiment de répétition qui naît presque inévitablement de la lecture d'un recueil d'articles. Les admirateurs de Meillet trouveront dans l'ouvrage quatre photographies [4, 418, 422, 682].

1. Afin d'éviter des déceptions à la lecture, voire de possibles contresens, un certain nombre de précautions sont de mise.

(i) Disons tout d'abord que «Le vocabulaire et la question des parentés de langues» [490-492], «article inédit (mai 1936)», laisse une impression si mitigée qu'il faut penser qu'il s'agit d'une ébauche trop pieusement recueillie par les premiers éditeurs, Joseph Vendryes, Jules Bloch et Émile Benveniste.

(ii) Il convient aussi de rappeler [cf. 77] que la plupart des articles de LHLG étaient destinés à un large public cultivé ou à des spécialistes d'autres disciplines que la linguistique (philosophes, psychologues, anthropologues), ce qui a parfois poussé Meillet à la simplification[6] ou au schématisme.

---

[3] Antoine Meillet, *La Méthode comparative en linguistique historique*, Paris/Oslo/Leipzig, Champion/Aschehoug/Harrassowitz, 1925 (réimpression 1970, Paris, Champion).

[4] P. 713, aj. fr. *aller* [638]. – Sous «Dialecte berrichon» [725], aj. Châteaumeillant *jment* "jument" [574]. – Sauf erreur de notre part, **īsarnan* [728] n'est pas un mot de «celtique commun», mais de germanique commun (Julius Pokorny, *Indogermanisches etymologisches Wörterbuch*, 2 vol., Berne, Francke, 1959-1969, 300; Vladimir Orel, *A Handbook of Germanic Etymology*, Leiden/Boston, Brill, 2003, 204): le texte de Meillet [376] n'est d'ailleurs guère trompeur.

[5] Pas moins de cent-quinze (sans compter celles tirées du journal de voyage en Arménie).

[6] Ainsi: «dès le moyen âge, le français commun est la langue de Paris; les textes écrits dans d'autres dialectes n'ont qu'une importance secondaire et, de bonne heure, le français écrit n'est rien que la langue de Paris» [200] (reste à savoir ce que l'on entend par «dès le moyen âge»...). C'est sans doute aussi pour simplifier l'exposé et respecter le fétichisme de l'orthographe (supposé) chez les lecteurs de *Scientia* que Meillet peut écrire que «*f* du latin devient *h* en espagnol» [45].

(iii) Il faut aussi se souvenir que les généralisations les plus éclairantes de Meillet ne se trouvent pas nécessairement dans LHLG: elles peuvent surgir dans des articles techniques ou au détour d'un des deux mille compte rendus sortis de sa plume.

À l'intérieur du recueil recensé, un élément important de la doctrine méthodologique de Meillet apparaît à l'improviste dans sa note «Sur la valeur du mot français *jument*» (1926) [574-577]. «On s'imagine souvent, écrit Meillet, que le progrès de la linguistique sortira de théories nouvelles. Ce qui est en réalité essentiel, c'est de réaliser un progrès de plus dans la précision des données» [576][7]. Pour progresser, il convient donc, ajoute Meillet, «de décrire avec une précision nouvelle les *états de langue*» [576]. L'insatisfaction de Meillet quant à la qualité des données du linguiste porte aussi bien sur la grammaticographie des langues standardisées – qui n'envisage que les «normes linguistiques dans les langues normalisées» – que sur la description des parlers dialectaux, «normalis[és] au moins mentalement», le plus souvent en «observant un sujet unique» [576][8]. La lexicographie n'échappe pas à sa critique: «Tout cela est sommaire et ne suffit pas à l'étymologie de précision» [576]; «un dictionnaire n'est faisable que si l'on circonscrit étroitement les limites de lieu, de temps et de conditions sociales entre lesquelles s'emploie le vocabulaire décrit» [575]. Meillet n'a pas ici en vue les nombreuses langues mal décrites ou non décrites «d'Afrique, d'Amérique ou d'Australie» [508, 509][9], mais au contraire les langues les mieux décrites et en particulier le français. Les mêmes accents se trouvent au même moment, encore plus nets, dans *La Méthode comparative* (Meillet 1925, 112) et dans l'entretien accordé aux *Nouvelles littéraires* à son retour de Norvège: «Nous connaissons tant bien que mal les règles du français, mais personne ne sait aujourd'hui la façon dont se parle notre langue. Le français ne se parle pas de la même manière au centre de Paris et dans ses faubourgs, à Bourges et à Amiens, dans un village de la Mayenne et dans un village de Franche-Comté»[10].

L'exigence exemplaire de Meillet en matière de données[11] le conduit ailleurs à écrire qu'il convient pour le linguiste non seulement d'utiliser «les découvertes des philologues

---

7 Cf. déjà, en 1906: «en linguistique, comme en toute science, la solution de beaucoup de problèmes tient à un degré de précision de plus dans la détermination des faits» [83].

8 En philologie aussi, Meillet se défie de la normalisation. Il critique Alfred Ernout d'avoir, comme éditeur de Pétrone, «peut-être [...] trop cédé encore à la tentation de normaliser», et ajoute: «le texte cohérent est celui dont le linguiste doit se méfier» (Antoine Meillet, «Ce que les linguistes peuvent souhaiter d'une édition», *Bulletin de l'Association Guillaume Budé* 1 (1923), 33-37., citations pp. 35 et 36).

9 Langues «dont il faut faire la grammaire et dont la plupart, faute de textes anciens, ne comportent aucune philologie» [176].

10 Frédéric Lefèvre, «Une heure avec M. A. Meillet, de l'Institut», *Les Nouvelles littéraires, artistiques et scientifiques*, 8 novembre 1924, 1-2, citation p. 2. Meillet ajoute: «Regardons comment les langues se transforment sous nos yeux si nous voulons savoir comment elles ont évolué hier». On voit ici que les descriptions plus précises d'états de langue complexes que Meillet appelait de ses vœux devaient servir avant tout à la linguistique historique et non à alimenter directement la linguistique générale.

11 Cf. le bilan pessimiste (1919) touchant la «grammaire comparée générale des langues romanes» et l'histoire du français [387]; voir aussi [596-597].

qui se consacrent à chaque langue», mais encore de «*refai*[*re*] le travail philologique» [83][12]. C'est aussi du point de vue des données qu'il situera l'apport de Gilliéron (voir ci-dessous § 3). Dans le même ordre d'idées, on relèvera la critique faite par Meillet de «l'habitude de fonder les théories linguistiques sur des formes de la langue écrite» [448] et des conséquences de cet héritage des grammairiens sur la théorie de la phrase.

Sur ces points, à chacun d'apprécier les progrès aujourd'hui accomplis et ceux qui restent à faire.

(iv) Il ne faut pas chercher, en outre, dans LHLG de la linguistique générale au sens que nous donnons aujourd'hui à ce terme. Certes, dès 1906, Meillet avait posé de manière forte – *de jure* – que «la nouvelle linguistique générale, fondée sur l'étude précise et détaillée de toutes les langues à toute les périodes de leur développement, [...] apporte un renouvellement complet des méthodes et des idées: aux faits historiques particuliers, elle superpose une doctrine d'ensemble, un système» [93]. Mais, comme le dit parfaitement ici l'expression *faits historiques*, la linguistique générale de Meillet reste une linguistique historique générale, dont l'objet est le «changement linguistique» [78] et ses «lois générales» [85]. Étant fondamentalement historique, elle ne peut être pleinement générale. En outre, la linguistique générale de Meillet constitue, *de facto*, le couronnement de la linguistique historique des langues indo-européennes: tout le recueil en témoigne[13]. Les langues non indo-européennes y apparaissent certes fréquemment, mais, en dépit de la «precise knowledge of languages belonging to other families»[14] qu'avait le co-directeur des *Langues du monde*[15], ce sont les langues indo-européennes qui sont toujours au premier plan.

---

[12] Souligné par nous. Sur ce trait fondamental de la méthodologie de Meillet, voir Georges-Jean Pinault, «L'indo-iranien et les nouvelles langues apparues en Asie centrale dans le travail de Meillet», in: Bergougnioux / Lamberterie 2006, *op. cit.*, 191-243, citation p. 197.

[13] Les articles les plus généraux de LGLH, écrits pour des revues de philosophes ou de psychologues, ne font que très partiellement exception. Sous le titre «Le caractère concret du mot» (1921) [455-459], Meillet traite en effet explicitement de l'évolution indo-européenne. De même, dans «Sur les caractères du verbe» (1920) [253-276], la description générale des catégories de la flexion verbale (exposées presque exclusivement à l'exemple de langues indo-européennes) rebondit constamment sur l'«histoire des langues indo-européennes». Seules les «Remarques sur la théorie de la phrase» (1921) [447-454] sont au contraire une contribution de type théorique, ne faisant aucunement appel à l'histoire, illustrée d'exemples français, secondairement latins, parfois anglais ou russes, une fois italien.

[14] Alf Sommerfeld, «Antoine Meillet, the Scolar and the Man», in: Thomas A. Sebeok (ed.), *Portraits of Linguists. A Biographical Source Book for the History of Western Linguistics, 1746-1963*, Bloomington, Indiana University Press (réimpression Wesport, Connecticut, Greenwood Press), vol. 2, 1966 [1962], 241-249, citation p. 245.

[15] Comme le montre la discussion sur un point de phonétique historique générale où Meillet [131-132] fait appel, en dehors des langues indo-européennes (dont l'ossète), à l'arabe, à l'éthiopien, au khmer, au nicobarais, au malais, à certains «parlers des Philippines», au hongrois, au votyak, au ziriane, au japonais et à «une langue américaine» (non précisée, mais il s'agit du cora) citée d'après Edward Sapir, «Southern Paiute and Nahuatl. A Study in Uto-Atzekan. Part II», *Journal de la Société des américanistes* 11 (1919), 443-488, citation p. 453.

Meillet se montrait du reste parfaitement lucide quant à la difficulté qu'il y a à vouloir dégager des lois qui «s'appliquent à l'humanité entière» [91] à partir des langues d'une seule famille, mais il réduisait cette difficulté avec assurance: les langues de la famille indo-européenne suffiront et celles des autres familles, à condition que leurs linguistiques historiques soient édifiées, permettront au sceptique «de vérifier la valeur des conclusions générales que l'étude des seules langues indo-européennes autorise à tirer» [92].

(v) On remarquera enfin, avec Ragot [12], que la linguistique générale de Meillet est complètement 'meilletienne' et peu saussurienne[16], bien moins saussurienne, par exemple, que celle de son premier disciple, Joseph Vendryes, laquelle apparaît de ce fait comme plus proche de nous. Comparatiste de l'indo-européen avant tout – «Mais moi, je suis comparatiste!» (célèbre citation) –, attaché par formation, par profession et par goût aux langues (écrites) «de civilisation», Meillet était peu préparé et sans doute peu enclin, aussi par scrupule de savant (nécessité de l'examen personnel des données)[17], à prendre le tournant d'une linguistique générale basée sur la diversité des langues, faisant toute leur place aux «langues sauvages, peu connues» [176], un tournant que marqua, pour le dire vite, le *Language* de Sapir (1921).

Dans l'un de ses grands articles, «Sur la méthode de la grammaire comparée» (1913) [97-113], Meillet pose cependant clairement l'existence du second versant, non historique, de la comparaison linguistique [111-112], consistant «à se demander ce qu'il y a de commun à toutes les langues humaines indépendamment du fait que certaines de ces langues sont les transformations d'une même langue ayant existé antérieurement». Il ajoute qu'«on aboutirait ainsi à constituer une linguistique générale». Cette «science encore peu faite, difficile à faire», est toute différente de la linguistique générale qu'il pratique. Meillet indique que la grammaire comparée et cette linguistique générale sont complémentaires en ce sens qu'elles sont mutuellement exclusives: «Ce qui sert à l'établissement de la linguistique générale est ce qui est dénué de valeur pour la grammaire comparée et inversement». Ce qui étonne, c'est qu'au moment où il écrit ces lignes, Meillet semble avoir oublié sa propre entreprise de généraliste, et qu'il ne semble pas lui venir à l'esprit que la recherche des universaux du changement et celle des universaux de structure sont les deux aspects d'une même discipline.

2. La linguistique historique générale de Meillet repose pour une grande part sur un seul énoncé théorique, d'une très grande force: «du fait que le langage est une institution sociale, il résulte que la linguistique est une science sociale, et le seul élément

---

16 Meillet écrit, dans son avertissement au volume I, que, si les notes du *Cours de linguistique générale* apportent un commencement d'ordre, «il reste un grand travail pour ordonner les faits linguistiques au point de vue de la langue même» [78]; la formule est toute saussurienne, mais ce travail n'est pas celui auquel s'adonne Meillet. La belle notice nécrologique qu'il a consacrée à son maître [620-629] ne peut évidemment faire qu'une brève allusion aux idées de ce dernier en linguistique générale [629]. Voir aussi [80].

17 Dans une lettre à Lucien Lévy-Bruhl (1933 [?]), Meillet se dit «mal à l'aise» pour juger d'un chapitre de son correspondant, car, écrit-il, «je n'ai étudié personnellement aucun autre développement linguistique que celui des langues indo-européennes» (Louis Deroy, «Deux lettres inédites d'Antoine Meillet à Lucien Lévy-Bruhl», in: Auroux 1988, *op. cit.*, 295-299, citation p. 296).

variable auquel on puisse recourir pour rendre compte du changement linguistique est le changement social dont les variations du langage ne sont que les conséquences parfois immédiates et directes, et le plus souvent médiates et indirectes» (1906) [95]. Le même principe est formulé pour être magistralement appliqué à la sémantique dans le grand article «Comment les mots changent de sens» [308-349] paru en 1905-1906 dans l'*Année sociologique* de Durkheim: «Les conditions psychiques de la sémantique sont constantes; elles sont les mêmes dans les différentes langues et aux différentes périodes d'une même langue; si donc on veut expliquer la variation, il faut introduire la considération d'un élément variable lui-même, et, étant donné les conditions du langage, cet élément ne peut être que la structure de la société où est parlée la langue considérée» [345]. Plus précisément, les principales «causes efficientes des innovations [sémantiques]» sont à rechercher dans «la division des hommes en classes distinctes» [322][18]. À l'interface langue/société, les interactions entre «langue générale» et variétés sociolectales, qui se soldent par des «emprunts intérieurs» [344], sont dès lors appelées à jouer le premier rôle.

À macro-échelle cependant, l'application de ces vues peut sembler parfois mécaniste. Meillet ne soutient pas seulement, en effet, que le changement social est la cause directe ou indirecte du changement linguistique (voir *supra*); il admet aussi que la réciproque est *a priori* probable: «*a priori* [...] toute modification de la structure sociale se traduira par un changement des conditions dans lesquelles se développe le langage» [95] et suscitera le changement. Or, il semble clair que la première thèse n'entraîne nullement la seconde, laquelle réduit beaucoup l'«autonomie» relative pourtant accordée [95] à la sphère du langage[19]. Plus encore, Meillet est également porté à postuler l'existence d'une correspondance entre une «structure sociale» donnée et «une structure linguistique donnée» [95-96], – une troisième thèse qui est d'un tout autre ordre puisqu'elle met en jeu non pas des éléments d'une langue (des mots et des sens, par exemple), mais l'ensemble de sa structure. À micro-échelle, les analyses sociolexicologiques de Meillet sont parfois un peu rapides et mécaniques: puisque frm. *type* "homme" est «un mot on ne peut plus sûrement d'origine grecque», alors c'est «la langue des écoles qui l'a fourni au parler courant» [278][20].

---

[18] Le terme de *classe* est à entendre au sens large: Meillet parle aussi de «la répartition des hommes de même langue en groupes distincts» [321]; il envisage ailleurs «[l]es classes et [l]es sous-classes», les castes et, «là où existe une division du travail», les professions [191-192].

[19] Pour ne prendre qu'un exemple des conséquences du déterminisme absolu des changements sociaux, Meillet semble raisonner ainsi: puisque l'unité romane repose sur celle de l'Empire romain et de la civilisation romaine [388, 398], alors l'autonomisation des langues romanes, «dans chaque province, presque dans chaque localité», doit être fixée – de manière purement déductive – «à partir du moment où, vers le v^e^ siècle, l'Empire s'est définitivement brisé» et où «de grands changements sociaux» se produisent [392], le roumain ayant été préalablement mis hors jeu [391]. Cf. encore «Quand la langue [latine] s'est différenciée, c'est que la civilisation antique était brisée» [393].

[20] Le sens d'"individu quelconque, personne du sexe masculin" (depuis 1875, TLF) sort du sens de "personne remarquable par son originalité, par son comportement typique ou pittoresque" (depuis 1843, TLF). La «langue des écoles» n'a sans doute pas grand-chose à voir ici.

En outre, l'orientation «sociale» ou «sociologique», de la linguistique de Meillet s'accommode de jugements de valeur datés et localisés, et même s'y articule. Certes, Meillet ne conçoit pas de hiérarchie intrinsèque entre les langues (toutes les langues, peut-il écrire, ont «des formes achevées» [210]), mais il est cependant pour lui des idiomes dont on peut dire qu'il sont «une langue parvenue à un degré avancé de développement» [453]. Meillet adhère en effet à une forme d'ethnocentrisme impliquant, sous le rapport du «degré de civilisation de ceux qui [...] parlent [les langues]» [508], une très ferme hiérarchie des communautés linguistiques. Il est question sous sa plume de «langues de peuples non civilisés» [172] ou «des peuples incomplètement civilisés» [276], «des langues des peuples de civilisation inférieure» [210], «des langues des peuples les plus civilisés» [210], de «langues de demi-civilisés» [144], de «sociétés de civilisation inférieure» [191], de «population de civilisation inférieure» (les locuteurs de l'indo-européen commun) [409], d'«hommes de civilisation basse, comme nombre de populations soudanaises» ou au contraire de «peuple pourvu de la plus haute civilisation moderne, le peuple anglais» [454]. Il est bien difficile de penser avec Ragot [14-15] qu'il s'agit seulement en cette affaire d'une question de mots (de «termes tombés en déshérence»). De tels jugements ne sont jamais mis en doute par Meillet: il faut convenir qu'ils font partie du socle ininterrogé de sa pensée.

Dans l'esprit de Meillet, l'évolution des langues, voire celle du langage [459], est en outre orientée sur un vecteur qui est celui du «progrès de la civilisation» [144, 276, 282, 512]. Aussi s'étonne-t-il quand, *a contrario*, le letton et le lituanien montrent «une avance sur les langues [anglais, langues romanes, arménien, iranien occidental] où la civilisation a agi plus vite et plus profondément» [288].

Meillet combine en outre ses évaluations du degré de civilisation avec des jugements portant sur les mentalités. Il parle par exemple de la «mentalité des demi-civilisés» [534], avec un renvoi à Lévy-Bruhl (auquel est réduit l'essentiel de l'apport de l'ethnologie pour le linguiste)[21], et pense que la langue chinoise telle qu'elle a été fixée par écrit «exprim[e] une mentalité encore concrète» [454]. Il est vrai que Meillet débusque la pensée primitive jusque chez Platon, «un homme de son temps, encore engagé dans une pensée primitive» [423], mais on reste un peu médusé devant des affirmations telles que celles-ci – dans une discussion à la Société de psychologie, donc en terrain miné, –: «L'Anglais parle des faits qu'il observe et ne s'attache pas d'ailleurs à en donner une formule toujours la même» [464]; ou encore: «La mentalité d'un Indo-Européen diffère tout à fait de celle d'un moderne» [463], alors que ladite mentalité ne peut être déduite que de faits de langue et que l'affirmation de Meillet est justement censée rendre compte de ces faits de langue (l'évolution de la flexion nominale dans l'histoire des langues indo-européennes, en l'occurrence). Dans la discussion susdite, les objections aux vues du maître présentées par Joseph Vendryes [462-463] et par Marcel Cohen [464-466] montrent en tout cas la liberté de parole qui régnait parmi les membres de l'École de Paris.

Bref, tout comme Platon, Meillet était «un homme de son temps» et, malgré Ragot [15], il ne dépassait pas en tous points les préjugés de son temps et de son milieu parisien[22]. Ce qui rend problématiques les conceptions que nous venons d'évoquer, c'est

---

21 Voir aussi la référence explicite au livre de Lucien Lévy-Bruhl, *Les Fonctions mentales dans les sociétés inférieures*, Paris, PUF, 1910 [295].

22 Les accès de normativisme sont rares chez Meillet, mais ils apparaissent, par exemple, quand il juge «correcte» la manière dont «le Bruxellois d'origine flamande» ou

justement que le temps de Meillet est aussi, au moins pour partie, celui de Boas, de Sapir et de Bloomfield. C'est pourquoi il ne nous paraît pas inconvenant de dire, avec toute la révérence due au géant de la linguistique que fut et reste Meillet, que LHLG contient des parties caduques, et que la lecture de ces volumes est aujourd'hui condamnée, en bonne partie, à être, au même titre que celle du *Cours de linguistique générale*, une lecture historique[23].

3. On sait que, promoteur inlassable de l'unité de la linguistique au-dessus des spécialités et des philologies particulières, Meillet suivait d'un œil attentif les développements de la linguistique romane. On le voit saluer l'ALF, «monument unique» [385], «l'admirable *Syntaxe de l'ancien français*» de Foulet [543], l'«admirable *Atlas linguistique de l'Italie et de la Suisse méridionale* de MM. Jaberg et Jud» [589], le «travail immense» de Wartburg [596] ou «le précieux dictionnaire du XVI^e^ siècle de M. Huguet» [597]. Selon Meillet, les romanistes qui ont compté dans le développement de la linguistique tout court sont Diez, continué par Ascoli – qui a su associer «mieux que personne [...] l'étude des anciennes langues indo-européennes et celle des langues modernes» [604] – et par Gaston Paris [601], et Schuchardt, «linguiste illustre» [174], «à la fois romaniste et linguiste général» [604], avec lequel il discute sur «Les parentés de langue» (1918) [180-187]. Gilliéron, sur lequel nous allons revenir, tient aussi une place éminente. Aux noms de romanistes ou spécialistes de français relevés dans l'«Index des auteurs cités» du volume II [675-677] (Ascoli, Oscar Bloch, Arsène Darmesteter, Dauzat, Diez, Foulet, Gilliéron, Huguet, Jaberg, Jud, Paul Meyer [663], Meyer-Lübke, Nyrop, Rousselot, Schuchardt, Spitzer, Thomas et Wartburg), ajoutons, au volume I, ceux de Bruneau [385], Brunot [342, 385], Darmesteter, Hatzfeld et Thomas [332], Edmont [228, 384], Esnault [325 n. 1], Gauchat [123, 331], Godefroy [387], Herzog [314], Millardet [190, 385], Mongin [332], Mario Roques [229], Sainean [316], Schwob et Guieysse [325], Terracher [238, 385] et Tobler [387 n. 1][24].

Dans LGLH, la part des langues romanes et tout particulièrement du français est loin d'être négligeable. Dès qu'il s'agit de considérer les évolutions indo-européennes sur la longue durée – c'est là, au fond, le sujet de prédilection de sa linguistique historique générale –, Meillet a constamment en vue les développements romans. Le français contemporain est fortement présent comme langue privilégiée d'exemplification: on peut retenir à titre d'exemple les analyses portant, contre l'illusion graphique, sur le passage des pronoms personnels placés devant le verbe au statut de «simples indices de la personne» appartenant à la forme verbale en tant que «simples éléments gram-

---

«beaucoup de méridionaux appartenant à des familles cultivées» parlent le français [522].

[23] C'est pourquoi les textes de Meillet exigeraient à l'occasion une annotation exégétique. Par exemple, l'adjectif *implexe* [147] n'est pas de la langue de tout le monde (exemple de Renan, 1890, en parlant du sanskrit, dans TLF); les doutes exprimés par Meillet sur l'indo-européanité du hittite [182-183 n. 1 (1918), 177 n. 1 (note de 1921?)] sont levés en 1933 [531-532] et dès avant (Pinault 2006, *op. cit.*, 196-197); il n'est pas sûr que tous les débutants d'aujourd'hui sachent mettre des noms derrière les tendances de la recherche décrites par Meillet [83-84]; etc.

[24] Les romanistes sont assez nombreux parmi les souscripteurs du second volume de LGLH [443-445]; en dehors des Français, notons les noms de Bottiglioni, Grandgent, Hubschmied, Jaberg, Jud, Migliorini, Nandriš et Rosetti.

maticaux» [147-148, 149, 255-256, 268, 271, 526]. Meillet mentionne volontiers des faits berrichons et la variété de français qu'il a entendue à Châteaumeillant (Indre) ou à Moulins (Allier) [cf. 228, par exemple], ce qui ne suffit naturellement pas à le faire passer pour «un linguiste de terrain» [49], mais montre certainement son goût pour le matériel vivant. Ses deux articles concernant deux dictionnaires étymologiques du français[25] méritent toujours une lecture attentive. Meillet y exprime clairement son souhait d'un changement de perspective en la matière: «pour faire l'histoire des mots [français], il faut poser le point de départ roman commun; or, on ne peut le faire que par la comparaison des langues romanes» [374]; «[l'étymologie] du français relève de la grammaire comparée des langues romanes» [585]. Enfin, dans la dernière partie de son activité, en 1926, 1927, 1931, il consacre trois notes aux mots *aujourd'hui* et *jument*, et au tour *il est vache/j'ai très faim* [574-583] puis, en 1930, un bref article à «La notion de radical en français» [569-573].

C'est cependant Gilliéron et son ALF qui sont le point de contact (et d'impact) le plus important entre la linguistique romane et de la linguistique historique générale de Meillet. Après la lecture de la *Généalogie des noms qui désignent l'abeille* (1918)[26], Meillet présente en 1919 l'œuvre de Gilliéron dans «J. Gilliéron et l'influence de l'étude des parlers locaux sur le développement du romanisme [383-387]»[27]. Il y décrit en réalité l'influence (souhaitable) de l'étude des variétés dialectales romanes sur la linguistique historique. Meillet est alors sous le charme de Gilliéron: «il n'y a pas eu d'homme qui, depuis qu'il enseigne, ait eu plus d'action sur tous ceux qui ont étudié l'histoire des parlers gallo-romans, l'histoire des langues romanes, et, finalement, toute la linguistique historique en général» [383]; grâce à l'ALF et aux atlas des disciples de Gilliéron (Oscar Bloch, Bruneau, Millardet, Terracher), «un progrès décisif pour la linguistique» a été accompli [385].

Dans cet article, Meillet présente une vision personnelle de la révolution gilliéronienne, vision qui ne coïncide ni avec celle de Gilliéron lui-même, ni avec celle de Wartburg, par exemple. Il ne voit pas dans l'œuvre de Gilliéron la naissance de la géographie linguistique (expression qu'il n'emploie pas dans l'article de 1919). Ce qui lui importe, ce sont les données, très nombreuses et bien localisées, que l'ALF rassemble systématiquement et donne à lire d'un seul regard concernant un «élément linguistique» donné [385]. Dans l'esprit de Meillet, l'ALF ne s'oppose en rien à la méthode comparative en tant que fondement de la linguistique historique [386]. Meillet prend soin, au contraire, de rappeler à cette occasion l'a, b, c de la doctrine, à laquelle – il convient de le remarquer – les romanistes de son époque n'adhéraient généralement pas davantage

---

[25] «À propos d'un récent dictionnaire étymologique du français» [370-374 (1918)], celui de Léon Clédat (dictionnaire tombé sur-le-champ dans un juste oubli parmi les doctes), et la préface, republiée sous le titre «Sur l'étymologie du français» [584-597], donnée à la première édition du *Bloch-Wartburg* (1932). Sur l'étymologie, on lira aussi dans «Sur la méthode de la grammaire comparée» [105-111] les pages où l'exposé des voies des «étymologistes méthodiques» est intimement lié à celui des principes de la grammaire comparée.

[26] Meillet a écrit *Généalogie des noms qui ont désigné l'abeille*. Nous remercions Yan Greub d'avoir appelé notre attention sur ce lapsus (historisant?).

[27] Voir aussi, en 1906, «L'état actuel des études de linguistique générale» [84] où la géographie linguistique est mentionnée, mais pas le nom de Gilliéron.

que ceux d'aujourd'hui: «Toute linguistique historique est comparative, et seule la comparaison des divers parlers issus d'une même langue commune peut servir à déterminer cette langue commune» [385], «afin de constituer une histoire suivie à partir d'une communauté initiale» [529]. Il stipule que les romanistes, bien que travaillant dans des conditions particulières et enviables – ils disposent de textes en latin écrit –, doivent se soumettre à la méthode générale, qui fournit «le seul instrument de preuve» [385-386], car les textes écrits en latin ne disent rien en eux-mêmes et ne renseignent pas sur «la forme de latin qu[e les langues romanes] continuent»[28]. Selon Meillet, ce que l'ALF change de manière radicale, ce sont les conditions d'exercice de la grammaire comparée – et de toute linguistique historique, par conséquent, – en la libérant des «conditions de fait» propres à son modèle indo-européaniste [386]. Parce que le nombre des correspondances s'accroît massivement grâce aux données de l'ALF, le linguiste historique est désormais en mesure d'aller au-delà des correspondances (entre langues et entre états de langues) et d'appréhender dans le détail, à l'exemple de Gilliéron dans sa *Généalogie*, des «successions complexes de changements» [386]. Comme toujours, même en matière de zoosémiotique (cf. la phrase mise en exergue de ce compte rendu), c'est la précision de l'interprétation qui importe avant tout à Meillet, et celle-ci dépend du nombre et de la précision des données.

On ajoutera que, dans ces nouvelles conditions romanes, la grammaire comparée peut se fonder sur l'observation directe de parlers *oraux* vivants et qu'elle n'est pas loin de se passer du témoignage des états anciens et écrits (comme le faisait allègrement Gilliéron), tant les données actuelles sont supérieures en quantité et en interprétabilité[29]. Pour ces raisons et grâce aux atlas linguistiques – et non parce qu'on a des textes écrits en latin ancien –, la Romania peut réellement devenir, aux yeux de Meillet, le meilleur laboratoire de la linguistique historique, de telle sorte que le domaine roman est «assurément le plus bel ensemble qui s'offre à qui veut étudier comment les langues se développent au cours du temps» [384].

4. On voit combien les vues de Meillet en romanistique restent aujourd'hui encore, comparées aux pratiques ordinaires, originales et audacieuses. La force d'impulsion de la doctrine du maître n'est pas épuisée. Il faut lire Meillet ou le relire.

Jean-Pierre CHAMBON

Note sur épreuves — On peut voir à présent Bernard Combettes, «Linguistique générale, comparatisme et linguistique romane: Antoine Meillet et les romanistes français», in: Anne-Marie Chabrolle-Cerretini (dir.), *Paradigmes et concepts pour une histoire de la linguistique romane.* Actes du colloque de l'ATILF/CNRS, 11 avril 2013, Limoges, Éditions Lambert-Lucas, 2017, 11-26.

---

[28] Forme de latin que Meillet appelle ailleurs «roman commun» [181 (1918), 504 (1924), 562 (1925)].

[29] Cf. ce jugement de Meillet: «L'observation des faits actuels est encore plus capable d'expliquer le passé que l'étude du passé d'expliquer le présent» (1906) [84].

Mario Eduardo VIARO, *Etimologia*, São Paulo, Contexto, 2014, 331 páginas.

Este libro se propone ofrecer a un público estudiantil y lego de lengua portuguesa una introducción a las técnicas y las metodologías de la etimología como disciplina lingüística rigurosa y científica. No va destinado a los especialistas ya formados y experimentados. Aunque el libro se ha redactado en una lengua romance y muchos de los ejemplos proceden de esta familia (sobre todo del portugués), el autor no ha etiquetado esta obra como introducción ni a la etimología románica ni a la etimología portuguesa (tema tratado por el autor en otro libro suyo[1]). Forma parte de una serie de introducciones de alta calidad a la metodología y teoría de la etimología redactadas por romanistas distinguidos en los últimos decenios[2].

La primera parte del libro, «Pequena historiografia da ciência etimológica» [29-94], es un repaso de algunas contribuciones hechas desde la Antigüedad al estudio de los orígenes de las palabras. Incluye tanto a personalidades del período llamado 'pre-científico' (Platón, Isidoro de Sevilla, Nunes de Leão, etc.) como a especialistas destacados del primer siglo de la lingüística indoeuropea y romance modernas. Los romanistas cuyas contribuciones se analizan brevemente aquí son Friedrich Diez, Hugo Schuchardt, y Wilhelm Meyer-Lübke. Dentro de los apartados dedicados a estos tres romanistas destacados Viaro registra (sin más) los nombres de otros muchos romanistas que han tocado cuestiones de etimología románica. Con respecto a los especialistas en etimología romance, Viaro no explica por qué esta visión panorámica no va más allá del autor del REW, haciendo caso omiso de las contribuciones de romanistas destacados activos en la segunda mitad del siglo XX como Walther von Wartburg, Kurt Baldinger, Yakov Malkiel y Joan Coromines (para nombrar sólo a cuatro).

La segunda parte, «O método etimológico», forma el bulto del libro. Comienza con algunas consideraciones equilibradas sobre el empleo y el valor de *corpora* lingüísticos como fuentes de datos fidedignos en las investigaciones etimológicas. La disponibilidad de *corpora* y de concordancias digitilizadas marca una distinción de la época cuando los etimólogos tuvieron que acumular los datos y materiales lingüísticos pertinentes mediante el rastreo de ediciones (no siempre fidedignas) de textos antiguos, época de la cual se acordarán muchos lectores de esta reseña. Hoy en día, hace falta comprobar la validez y el significado de los datos en corpora o en concordancias con un minucioso examen filológico de su contexto textual. A continuación el autor se detiene en las diferencias y su papel en las investigaciones etimológicas entre la lengua hablada y la lengua escrita y la transmisión oral o popular y la transmisión culta, con ejemplos sacados por la mayor parte del portugués (tanto europeo como brasilero). Este apartado, aunque útil e informativo para el estudiante o el lector lego, no presenta nada nuevo para los especialistas.

La siguiente sección plantea la cuestión importante del grado de confianza que se puede atribuir a un étimo reconstruido por falta de una base aceptable documentada o polémica (aunque documentada). Muy a menudo la etimología acaba por ser un juego de probabilidades con respeto a la identificación del étimo. Viaro presenta como ejemplos

---

1 *Manual de etimologia do português*[2], São Paulo, Globo Livros.

2 Por ejemplo, Alberto Zamboni, *L'etimologia*, Bolonia, Zanichelli, 1976; Max Pfister / Antonio Lupis, *Introduzione all' etimologia romanza*, Rubbettino, Soveria Manelli, 2001; Daniele Baglioni, *L'etimologia*, Roma, Carocci, 2016.

algunos de los étimos propuestos para explicar dos cruces de la etimología portuguesa y española, a saber port. ant. *coraçom* (mod. *coração*, esp. *corazón* vis-a-vis port. ant., esp. ant. *cor, cuer*) y port *rapaz*. Los étimos que Viaro pone bajo la lupa son *CORATIONEM (base hipotética postulada por varios especialistas en la primera mitad del siglo XX) y RAPACEM.

En los primeros años del siglo pasado, los especialistas en etimología románica disputaron el peso e importancia relativos de factores fonéticos y semánticos en la identificación del étimo. Los dos capítulos siguientes tocan estos dos temas claves para las investigaciones etimológicas. El capítulo «As mudanças fonéticas» [127-188] ofrece una introducción a los procesos del cambio fonético y a las transformaciones más importantes en la evolución de las lenguas romances. Una vez más es un capítulo de donde el lector estudiantil puede sacar provecho. De vez en cuando surge algún que otro ejemplo dudoso o controvertido, p. ej. la ecuación lat. PALLIDUM >**paldo* > ptg. *pardo* [186] o la derivación directa del ptg. esp. *papel* del lat PAPYRUM; el sustantivo portugués y el español serán préstamos (del francés y/o del catalán).

Viaro dedica la sección siguiente a una presentación del papel del componente semántico en el análisis etimológico. Tiene muy en cuenta los hallazgos sobre el cambio semántico proporcionados por la semántica cognitiva, sobre todo con respecto a los cambios metafóricos y metonímicos. Proporciona al lector muchos ejemplos sacados de la historia del portugués y de las otras lenguas romances (véase sobre todo las páginas 227-233). Dentro de este capítulo dedica varios apartados al papel de la analogía como fenómeno cognitivo. Hace hincapié en el papel de las relaciones formales y semánticas entre las palabras involucradas en provocar los cambios formales analógicos que no siguen las normas fonéticas y morfológicas en la evolución del latín a las lenguas romances.

Los diccionarios etimológicos se enfocan en el origen y la historia de los sustantivos, verbos y adjetivos que constituyen el núcleo del léxico de la lengua cuyo vocabulario se estudia. No examinan de modo adecuado los derivados acuñados sobre estas bases. Muchos diccionarios etimológicos se limitan a ofrecer un listado sin análisis de tales neologismos (en muchos casos bastante completos como se ve en las entradas del FEW y del LEI). Tampoco suelen tratar de modo sistemático ni palabras funcionales ni los préstamos que han entrado y arraigado en la lengua. Viaro dedica los dos capítulos siguientes del libro a cuestiones pertinentes a estos temas. El capítulo 4, «A pesquisa intralinguística» [235-263], se inicia con una discusión del concepto de clases gramaticales y su posible importancia en el análisis etimológico. Recalca la importancia de este enfoque para estudiar la historia de elementos como las preposiciones y los adverbios. Después pasa a destacar el papel de los participios del pasado en la creación de neologismos, sobre todo de verbos, tanto al nivel del latín hablado como en cada lengua romance. Se termina el capítulo con un examen del papel desempeñado en la creación de nuevas palabras de la percepción (buena o falsa) por parte de los hablantes del contenido semántico de los radicales léxicos. El capítulo 5, «A pesquisa interlinguística» [265-290], plantea cuestiones metodológicas pertinentes al análisis etimológico de los neologismos que se introducen en la lengua receptora como préstamos y calcos tanto por vía oral como por vía escrita. El autor ofrece una rica selección de ejemplos procedentes de varias lenguas (románicas y no-románicas). Se cierra el capítulo con unas consideraciones sobre el papel que pueden desempeñar en las investigaciones etimológicas las perspectivas proporcionadas por la sociolingüística moderna. En el capítulo 6, «Problemas especiais de Etimologia» [291-304], trata el autor el papel del tabú lingüístico y la creación de neo-

logismos a base de nombres propios en la evolución léxica antes de concluir con algunas reflexiones sobre el estudio etimológico de expresiones idiomáticas.

El último capítulo, «Conclusão: os limites da Etimologia» [305-314], ofrece una serie de reflexiones sensatas y equilibradas sobre los límites de la etimología. La presencia en el léxico de cada lengua de muchas palabras cuyos orígenes quedan oscuros o totalmente desconocidos no invalida la etimología como disciplina científica. Señala al lector lo resbaladizo y peligroso de proponer sin las precauciones debidas etimologías múltiples para la misma palabra o etimologías basadas en el fonosimbolismo; aquí trae a colación muchos ejemplos del portugués brasilero coloquial, cuyo léxico procede en gran parte de lenguas indígenas o africanas poco (o no) documentadas. Concluye con una lista de siete pasos básicos que seguir para establecer etimologías científicamente aceptables.

Este libro tiene el mérito de ofrecer una introducción con explicaciones bien claras y con muchos ejemplos de la gran variedad de procesos de cambio lingüístico que deben manejar y dominar los etimólogos como base para aclarar de modo científico el origen y la historia ulterior de una palabra o de una familia léxica. Es casi una introducción al tema del cambio lingüístico. Me parece razonable aseverar que no hay otra sub-disciplina de la lingüística diacrónica que exija tantos conocimientos previos, tanto lingüísticos como extralingüísticos. Aunque acuñado con respecto a los cambios fonéticos, el dicho «chaque mot a son histoire» (que, aunque atribuido a Jules Gilliéron, se remonta al pionero austríaco Hugo Schuchardt) tiene validez en la historia léxica. La historia de cada palabra es única y muy a menudo las soluciones etimológicas pertinentes pueden ser muy complejas, conceptos claves encapsulados en el título, «The Uniqueness and Complexity of Etymological Solutions»[3], de un artículo importante de los años cincuenta firmado por Yakov Malkiel, uno de los especialistas más destacados de la etimología románica del siglo veinte.

Este libro, de mucho mérito, hace caso omiso de algunos temas importantes para la formación de un investigador en etimología. Viaro no ofrece una selección con comentario crítico de artículos etimológicos escogidos. Tampoco describe o comenta los diccionarios etimológicos más importantes para los estudiantes de las lenguas romances ni describe cómo se pueden presentar y estructurar en un diccionario o en un artículo científico los resultados de una investigación etimológica. Concluyo esta reseña planteando la cuestión de si se puede enseñar con explicaciones abstractas cómo se hace una investigación etimológica de la misma manera que se enseña la fonología o la sintaxis, señalando al aprendiz una serie de procedimientos metodológicos y reglas. La etimología no es una ciencia precisa. Según Viaro, hace falta hablar de etimologías probables o improbables [300]. Sólo con la formación previa adecuada en lingüística diacrónica, una base proporcionada por libros como el que se reseña aquí y la experiencia adquirida en el campo de batalla (por decirlo así) se aprende a llevar a cabo investigaciones etimológicas.

Steven N. DWORKIN

---

[3] *Lingua* 5 (1956), 225-252; reimp. en Yakov Malkiel, *Essays on Linguistic Themes*, Berkeley y Los Angeles, University of California Press, 1968, 229-256.

George Bogdan TARA, *Les périphrases verbales avec* habeo *en latin tardif*, Paris, L'Harmattan – Centre Alfred Ernout (collection « Kubaba »), 2014, 402 pages.

Cet ouvrage, qui est la version révisée d'une thèse de doctorat soutenue en 2008 à l'Université de Paris-Sorbonne sous la direction de M^me^ Michèle Fruyt, décrit et analyse dans la diachronie l'emploi et le sémantisme de deux périphrases verbales latines construites avec *habeo*: *habeo* + participe passé passif [PPP], à l'origine du passé composé roman, et *habeo* + infinitif [V_{inf}], à l'origine du futur roman. Bien que son corpus ne comporte que des textes latins proprement dits et analysés comme tels, il présente à plusieurs titres un intérêt pour la linguistique romane.

En effet, il vient corriger l'idée, commune tant chez les latinistes que chez les romanistes, que la grammaticalisation de ces tours périphrastiques était déjà accomplie en latin tardif et que leur attestation dans les langues romanes ne venait qu'entériner un état de fait consommé avant l'émergence de celles-ci. L'auteur, après avoir exposé ses méthodes et défini ses bornes chronologiques qui s'avancent jusqu'au VIII^e^ siècle, commence sa démonstration par un examen critique des travaux antérieurs qui ont analysé les deux périphrases aussi bien dans une perspective latiniste que depuis le point de vue de leurs issues romanes [15-59]. Partant de là, l'auteur considère tout à tour la périphrase *habeo* + PPP [59-227] et la périphrase *habeo* + V_{inf} [229-351], en alignant, pour chacune des deux, un attirail de citations puisées dans un vaste corpus latin (la *Library of Latin Texts – 5* de chez Brepols), dont la somme montre que la nature grammaticalisée des périphrases latines est loin d'être aussi évidente qu'elle l'a paru jusqu'ici.

Pour la périphrase *habeo* + PPP, déjà attestée chez Plaute, l'auteur commence par redéfinir le processus sémantique qui mène d'une tournure avec un verbe exprimant la possession à une périphrase grammaticalisée qui supplante *in fine* le parfait latin. Une typologie des attestations de cette tournure permet d'abord de dégager que sa grammaticalisation consiste, en substance, en deux évolutions: d'une part la généralisation de la coréférence entre le sujet, si l'on peut dire, du participe et celui de *habeo*, et d'autre part la réduction de ce dernier verbe à un statut d'auxiliaire, soit sa désémantisation. La réévaluation minutieuse de l'emploi de la périphrase chez les auteurs les plus tardifs, et notamment chez Grégoire de Tours et le Pseudo-Frédégaire [181-227], traditionnellement réputés employer la périphrase dans un sens de passé composé, montre que même chez eux, *habeo* en périphrase conserve encore une valeur de présent et renvoie de manière plus ou moins marquée à l'idée de possession, tandis que c'est encore le participe qui véhicule dans le tour la temporalité passée.

De la périphrase *habeo* + V_{inf}, dont la première occurrence remonte à une lettre de Cicéron, l'auteur montre que pour toute la période classique (depuis Sénèque le Rhéteur) et postclassique, c'est la valeur modale de « nécessité » qui prédomine; dans l'absolu, le tour y demeure assez rare. C'est à partir des auteurs chrétiens qu'il devient vraiment courant, et en particulier chez Tertullien qui, parmi une multitude de valeurs (possibilité, nécessité, contrainte, etc.) ne lui donne qu'une fois – apparemment la première – une valeur temporelle interprétable comme une sorte de futur. L'auteur avance que la généralisation du tour périphrastique chez les auteurs chrétiens, si celui-ci n'est pas un emprunt au grec comme d'aucuns ont pu le dire (mais une réactivation ?), a néanmoins été encouragée par leur présence dans la Bible latine. La fréquentation du texte saint,

avec sa grammaire plus librement influencée par la pratique orale, aurait donné licence aux auteurs chrétiens de recourir à ces tours plus volontiers qu'auparavant. De même, le développement de la valeur purement temporelle de la périphrase *habeo* + V_{inf} serait la phase subséquente à son emploi, largement attesté par exemple chez Augustin, comme un «futur prophétique» initialement non concurrent du futur synthétique latin; cette valeur de futur, que l'on peut dire aussi «de prédestination», n'écarte jamais, chez les auteurs qui l'attestent, la valeur modale ancienne de nécessité. L'auteur constate enfin que la périphrase disparaît de la latinité la plus tardive: le Pseudo-Frédégaire l'ignore. On aimerait là une explication: serait-ce une conséquence de sa synthèse morphologique à l'oral ([proto]roman) en une forme de moins en moins analysable comme latine?

Quoi qu'il en soit, les conclusions, bien étayées, sont claires et incontestablement novatrices: les valeurs temporelles que l'on connaît aux formes romanes n'apparaissent pas comme telles en latin pour les tours périphrastiques précurseurs. Ainsi, «c'est en latin qu'il faut rechercher l'origine des structures *habeo* + PPP et *habeo* + infinitif, et que se sont amorcées les directions de leur développement vers des valeurs temporelles; mais le processus de grammaticalisation n'est parvenu à un stade d'achèvement que dans les langues romanes» [360]. L'auteur ne s'attarde pas sur les implications de telles conclusions pour l'histoire des langues romanes, ce qui, ici, vaut peut-être mieux: un tel travail supposerait de mettre au clair ce que les textes latins ont à nous apprendre des états linguistiques protoromans qu'ils recouvrent – dans la mesure où une telle tâche est faisable. En l'état actuel, chacun pourra y puiser matière à interprétation, en jugeant directement sur les pièces d'une analyse aussi heureusement objective qu'elle peut l'être[1].

On déplorera toutefois une certaine négligence dans la présentation matérielle du volume. À l'exception de la couverture dont l'illustration, figurant une corbeille de figues, est une admirable image de la profuse abondance des exemples linguistiques qui parcourent le texte, la composition et la fabrication semblent un peu hâtives, ce qui est d'autant plus regrettable que le livre est sorti plusieurs années après la soutenance de la thèse dont il est issu. Un relevé des coquilles serait ici hors de propos; contentons-nous d'espérer que les prochaines publications du Centre Alfred Ernout témoigneront d'un soin éditorial plus abouti. Cela siérait mieux à l'excellence des productions scientifiques qui en émanent.

Peter NAHON

[1] Nous pensons avoir identifié, dans une attestation paléoromane du VII^e siècle, une confirmation de la grammaticalisation tardive de l'issue romane de HABEO + V_{inf} comme expression du futur, comme nous l'exposons dans une note récemment parue dans le *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris* (2017, 123-130).

Heidi ASCHENBERG / Sarah DESSÌ SCHMID, *Romanische Sprachgeschichte und Übersetzung* (ed.), Heidelberg, Universitätsverlag Winter, 2017, 195 pages.

Il est depuis longtemps admis que la traduction des textes latins dans les langues vernaculaires romanes a contribué à l'évolution de ces dernières. Mais que sait-on des analogies éventuelles dans le rôle que joue l'exercice de la traduction à travers les langues, les genres, les époques, les différentes constellations sociales et linguistiques ? C'est précisément à cette question qu'est consacré le présent volume.

Prenant non seulement en compte l'influence des textes littéraires, mais également le rôle des textes scientifiques et religieux, l'introduction [9-39, en allemand] dresse, dans un premier temps, un tableau concis et étayé de l'état de la recherche concernant l'évolution et la codification des langues romanes. Les éditrices y abordent ensuite, dans un second temps, la notion de *Sprachbewusstsein* – conscience linguistique – et s'interrogent sur ce que le débat relatif à la technique de la traduction peut nous apprendre à ce sujet.

Ceci étant posé, l'ouvrage se propose ensuite d'étudier l'évolution des langues romanes en élargissant quelque peu la perspective et en abordant notamment la question sous l'angle des traditions discursives. Il réunit ainsi une série d'études assez variées mais toutes consacrées aux rapports qu'entretiennent l'histoire de la langue et l'histoire des traductions dans la normalisation et la codification des langues romanes. Toutes les contributions envisagent ainsi les traductions comme de véritables moteurs du changement et de l'évolution linguistique, de sorte que la diversité apparente du volume constitue en fait le système sous-jacent en ce qu'elle permet aux éditrices de jeter la lumière sur des traditions discursives de temps, de lieux et de genres très variés. Cette considération est d'autant plus valable que chacune des contributions s'attache à mettre en exergue l'influence des traditions discursives sur l'évolution des langues romanes, ce qui s'inscrit parfaitement dans la perspective esquissée dans la préface. Si les contributions individuelles s'adressent plutôt aux spécialistes, certaines se prêtent également à une lecture profitable d'un point de vue méthodologique. L'introduction, en revanche, est tout à fait accessible aux spécialistes d'autres domaines ou aux étudiants intéressés.

Jörn Albrecht [41-52, en allemand] s'intéresse ainsi à la traduction en tant que phénomène historique ayant tout autant eu une incidence dans le domaine lexical, phraséologique ou syntaxique que sur le plan de la structuration du texte. Il pose, à cet égard, et avec beaucoup de justesse, la question des éléments motivant les décisions prises par les traducteurs, et de la variation de ces éléments avec le temps.

Álvaro S. Octavio de Toledo y Huerta [55-113, en espagnol] présente, quant à lui, une analyse philologique magistrale de la prose narrative dans la traduction de l'*Iliade* réalisée par Juan de Mena (1444). Cet exercice lui permet d'embrasser une vaste gamme d'aspects différents (adjectifs nominalisés, doublets de traduction, latinismes, imitation, voire l'extension de l'ablatif et du datif latins, constructions participiales et gérondif pour n'en évoquer que quelques-uns). Il observe ainsi au fil de ses analyses que la traduction de Mena aboutit à une retextualisation en ce que le traducteur fait passer les *Sumas* du style concis épique au *sermo continuus* d'un nouveau style de narration historiographique. Celui-ci, par son emploi graduel de (néo-)latinismes, serait typique de la plupart des textes de facture plus élaborée du début du *Quattrocento*.

Santiago del Rey Quesada [115-137, en espagnol] examine les doublets synonymiques dans une sélection de passages extraits des traductions des *Colloques* d'Érasme (XVI^e^ et XVII^e^ siècles). L'étude, qui se distingue par son approche quantitative, parvient néanmoins de manière remarquable à intégrer également la perspective de la tradition discursive. L'auteur met ainsi en évidence le fait que le taux des couples synonymiques est plus ou moins le même à travers les différentes traductions, à l'exception notable du *Funus*, où ce taux s'y trouve deux fois plus élevé. Il fait également ressortir le fait que les couplets de traducteur dont aucun des constituants n'est en relation étymologique avec le terme du texte source représentent la vaste majorité (63 % du nombre total des couples) et que, dans 57 % des cas, au moins un élément du couple coïncide avec une autre traduction. Les analyses suggèrent également que la plus récente des versions cumule en quelque sorte les équivalents retenus dans les traductions précédentes. Pour l'heure, souligne-t-il cependant, il n'est toutefois pas encore possible d'établir une véritable chronologie relative entre les autres versions par le seul biais de leurs couples synonymiques respectifs.

Michael Schreiber [139-150, en allemand] nous propose, lui, une étude remarquablement bien menée sur trois bureaux de traductions jusqu'à présent peu examinés. Il parvient à démontrer que, en dépit de l'évolution de leurs langues cibles et de leurs conditions de travail au fil du temps, ces bureaux de traduction ont tout de même continué d'exister jusqu'à la fin de l'époque napoléonienne (ce qui bat en brèche les conclusions de Schlieben-Lange (1979, 522)). L'étude, qui se veut préliminaire, permet d'observer que la *phrase unique*, typique du genre et de la matière juridique, est imitée dans les traductions italiennes. L'auteur observe également que les traductions du bureau flamand contiennent plus d'emprunts spontanés et d'interférences – tant sur le plan lexical que sur celui de la structure du texte – que celles qui ont été réalisées à Paris.

Jochen Hafner et Sebastian Postlep [151-181, en allemand] travaillent, quant à eux, sur la tradition discursive de la bande dessinée. Celle-ci fait ainsi état, soulignent-ils, de certaines variations topiques et diachroniques essentiellement liées à la différence du rythme auquel le vocabulaire pertinent évolue selon les régions et le temps. L'étude, qui se fonde sur un corpus représentatif, montre que cela est particulièrement vrai dans le domaine de la science-fiction. Il en ressort en effet que la terminologie relative aux super-héros semble avoir été fixée aux États-Unis dès les années 1930. En revanche, l'examen de la BD française met, lui, en lumière une variation terminologique considérable dans les domaines passés sous revue que sont notamment l'onomastique, la représentation graphique des sons et l'expression des émotions de même que la description des référents extra-linguistiques. Cela montre que la langue de la BD française a, d'une manière générale, enregistré une évolution beaucoup plus lente vraisemblablement dictée par la nécessaire adaptation culturelle dont elle faisait l'objet. Le dernier passage esquisse les contours d'un projet de constitution d'un corpus de BD des années 30.

Jordi Jané-Lligé [184-195, en allemand] insiste, dans son article, sur le rôle primordial qu'ont joué les intellectuels de la fin du XIX^e^ et du début du XX^e^ siècle dans l'évolution de la langue catalane. Fidèles à leurs conceptions divergentes de la langue catalane, deux courants intellectuels ont ainsi initié de vastes campagnes de traductions au cours desquelles les *Modernistes* affichaient leur préférence pour Dante et Molière ainsi que pour les représentants littéraires du Réalisme et du Naturalisme, tandis que les *Noucentistes* leur préféraient les écrits des auteurs Humanistes.

Yela SCHAUWECKER

Romanche

Ricarda LIVER (ed.), *La Sabgienscha da Iesu filg da Sirach. Die altengadinische Ecclesiasticus-Übersetzung von Lüci Papa. Neuausgabe des Druckes von 1613 mit linguistischem Kommentar*, Tübingen, A. Francke Verlag, 2016 (Romanica Helvetica, 137), 199 pagine.

Ricarda Liver presenta, in questo volume, l'edizione commentata del libro del *Siracide* (o *Ecclesiastico*) tradotto in romancio da Lüci Papa e stampato a Poschiavo dai tipografi Landolfi nel 1613. Con la pubblicazione della *Sabgienscha* di Papa, la curatrice mette a disposizione un testo nodale per la storia della lingua dell'Alta Engadina (il *puter*) e del suo uso scritto, adempiendo così a una promessa formulata già nel 1972, in occasione della stesura di un saggio sull'argomento per il «Bündner Monatsblatt» [9]; nel tempo trascorso da quella promessa la studiosa ha condotto ricerche ad ampio raggio e ha pubblicato numerosi contributi che le hanno permesso di mettere a fuoco, oltre a precisi problemi morfosintattici ed etimologici, soprattutto lo sviluppo delle tradizioni scritte nel romancio e le peculiarità della lingua di ambito religioso: *Die Nachwirkung der antiken Sakralsprachen im christlichen Gebet des lateinischen und italienischen Mittelalters*[1] era l'argomento della tesi di abilitazione presentata dalla Liver all'università di Berna nel 1972 e pubblicata nel 1979. Inoltre in questi anni non sono mancati, da parte della studiosa, sguardi complessivi e di ampio respiro, come quello proposto con il volume *Rätoromanisch. Eine Einführung in das Bündnerromanische*[2]. Un impegno ben definito (ma non angusto), che non poteva che avere ricadute positive anche sulla preparazione di questo più recente lavoro.

Nel delineare il significato del testo per la storia del romancio, la Liver mette in evidenza il ruolo pionieristico svolto dall'Alta Engadina per la formazione della lingua scritta: una situazione in cui è stata senza dubbio determinante l'attività dei primi due autori che si sono serviti della lingua locale: Gian Travers, uomo d'armi e letterato originario di Zuoz (1483-1563), e il giurista e riformatore Giachem Bifrun, di Samedan (1506-1572), località che già nel 1551 aveva introdotto la nuova confessione. La vicenda di Lüci Papa è intrecciata proprio con quella di Bifrun, e non soltanto per ragioni di parentela – infatti ne era il nipote – ma anche per il comune impegno nell'opera di traduzione di testi sacri in alto engadinese: del Nuovo Testamento – come è noto – nel caso dell'avo (1561), e di un intero libro dell'Antico Testamento – ma cinquant'anni dopo – in quello del nipote [9].

L'arco della vita di Lüci Papa, compreso tra il 1566 e il 1632, si risolve quasi interamente a Samedan, dove svolge le funzioni di parroco evangelico dal 1588 fino alla morte. Per quanto concerne i dati biografici [10], neppure questo volume riesce ad andare molto oltre quelli che già Reto R. Bezzola aveva ricordato in una scarna nota della sua *Litteratura dals rumauntschs e ladins* (dove peraltro veniva citato proprio il contributo della

---

1 Ricarda Liver, *Die Nachwirkung der antiken Sakralsprachen im christlichen Gebet des lateinischen und italienischen Mittelalters. Untersuchungen zu den syntaktischen und stilischen Formen dichterisch gestalterer Gebete von den Anfangen der lateinischen Literatur bis zu Dante*, Bern, Francke, 1979.

2 Tübingen, Narr, 1999.

Liver per il «Bündner Monatsblatt»)[3]: gli studi a Zurigo, l'ammissione nel sinodo evangelico retico a Davos nel 1586, il servizio a Tschlin dal 1587 al 1588, e in seguito a Samedan (ma per alcuni anni, dal 1605 al 1618, anche a Filisur). Nel 1611 pubblica in latino una *Assertio ex sacra scriptura*, e nel 1628 la seconda edizione della *Sabgienscha*. Con il fratello Jachiam, parroco a Pontresina, condivide l'attività pastorale, ma anche la professione notarile e l'ammirazione per il nonno Giachem Bifrun: anche nella prefazione alla ristampa del Nuovo Testamento tradotto dall'avo, comparsa nel 1607 ancora presso i fratelli Landolfi di Poschiavo, Papa non manca di sottolinearne i meriti e tesserne le lodi.

Se già Bezzola si era spinto a definire «eccellente» il romancio di Papa[4], la Liver anticipa fin dalle prime righe della sua introduzione [9-35] il giudizio che emerge, con piena cognizione di causa, dalla minuziosa analisi alla quale il testo viene sottoposto: un'indagine che le permette di riconoscere come colorito, colloquiale e vicino al parlato il *puter* impiegato dal traduttore. I toni che lo caratterizzano, infatti, si scostano alquanto dalle tortuosità e da certe pesantezze della traduzione di Bifrun; nondimeno lasciano filtrare in abbondanza le particolarità morfologiche, sintattiche e lessicali dell'antico engadinese.

Prima di riassumere le caratteristiche della lingua della *Sabgienscha*, così come vengono presentate dalla curatrice, è opportuno spendere alcune parole sul testo di partenza che è servito a Papa per la sua opera di traduzione [10]. Già nel saggio del 1972 la Liver lo aveva riconosciuto nell'edizione del 1543 (ristampata nel 1544) della Bibbia zurighese in latino, la cosiddetta *Bibbia di Leone di Giuda*, così chiamata dal suo principale traduttore Leo Jud (1482-1542). Ma una seconda edizione della Bibbia zurighese, con modifiche non sostanziali, sarebbe uscita nel 1564, e soltanto attraverso un accurato confronto la studiosa ha potuto stabilire che Papa, pur attenendosi fondamentalmente alla prima, in molti casi ha fatto ricorso anche alla seconda: si tratta in genere di brevi passi in cui probabilmente egli ha riconosciuto una formulazione più chiara e comprensibile. Proprio i piccoli scarti nell'ordine o nella scelta delle parole risultano dirimenti al fine di comprendere di volta in volta non soltanto quale delle due edizioni sia stata seguita con maggiore costanza, ma anche quali siano stati i criteri che hanno governato la traduzione.

Come nella prima Bibbia di Zurigo, anche nel *Siracide* tradotto da Papa manca la suddivisione in versetti, che la curatrice mutua dall'edizione del 1564. Si tratta di uno dei rarissimi interventi editoriali effettuati sul testo [11], che viene riprodotto – come riferito anche dal sottotitolo – sulla base della stampa del 1613. Le altre modifiche non tentano di uniformare una grafia fortemente incoerente e incerta (per esempio nella resa di /e/, /ɐ/, /tɛ/, /λ/, /ɲ/, mentre per /v/ si incontrano [u], [v], [w], [f] e [ff]), ma si limitano a correggere gli errori più evidenti, ad adeguare all'uso moderno *u* e *v*, a sostituire *&* sempre con *e* (qui prescindendo dall'uso attuale). L'immagine che se ne ricava è quella di un idioma che ancora fatica ad adattarsi all'uso scritto e a cristallizzarsi secondo norme vincolanti.

---

[3] Reto R. Bezzola, *Litteratura dals rumauntschs e ladins*, Cuoira, Lia Rumauntscha, 1979, 275.

[4] «Lüci Papa chi ho giuvo üna rolla activa illa refurmaziun in Grischun, scriva ün excellent rumauntsch» (ivi).

L'apparato delle note è essenziale: dà conto delle correzioni degli errori (segnalando l'eventuale coincidenza dell'intervento con l'edizione zurighese del 1628), commenta le forme insolite o tipiche della lingua antica, evidenzia gli scarti di traduzione più rilevanti, ma concede spazio anche a osservazioni stilistiche. Sono frequenti i confronti non soltanto con le edizioni della Bibbia zurighese in latino, ma anche quelli con la *Vulgata*, con la *Zürcher Bibel* riformata, con la traduzione di Lutero e, naturalmente, con il Nuovo Testamento di Bifrun. Molti materiali confluiscono nel glossario posto in fondo al testo [179-195]: uno strumento di intuibile utilità, nel quale vengono elencate le parole e le espressioni commentate nell'introduzione e nelle note, nonché quelle che hanno subìto slittamenti nella forma e nel significato. L'impasto linguistico dell'opera, dunque, è ben rappresentato da un patrimonio lessicale rigoglioso ed eterogeneo, che peraltro non manca di sollevare problemi. Come si evince dal commento che accompagna l'intera edizione [37-178], per la comprensione di voci difficoltose viene fortunatamente in soccorso – almeno nella maggior parte dei casi – lo stesso testo di partenza (e si tratta di uno dei vantaggi più cospicui del condurre lavori su traduzioni).

Proprio dal glossario emerge una certa tendenza di Papa al letteralismo etimologico; si tratta di un aspetto su cui mette conto tornare, per cui ora mi limito a citare l'esempio di *reprehensiun* "biasimo, critica", che è adottato in corrispondenza a un simile termine latino: «ne verbo inepto incurras in reprehensionem» – «atscho chia cun ün mael adeister plaed, tü nun cuorast in reprehensiun» (5,14) [58], «mereretur reprehensionem» – «crouda in reprehensiun» (19,5) [93]. Una maggiore mobilità si nota nei sintagmi che fanno perno su concetti nodali della religione ebraica; a titolo esemplificativo ne prelevo alcuni dal capitolo 35 [137]: «sacrificium gratulationis» – «l'g sacrifici dalg lôd» (35,4), «piaculare sacrificium» – «l'g sacrifici dalg nattagiamaint dals pchios» (35,5, dove si nota la difficoltà di resa del concetto di *espiazione*), «sacrificium viri iusti» – «l'g sacrifici d'ün hom giüst» (35,9), «iniquum sacrificium» – «ün sacrifici mael giüst» (35,15). Prevedibile la massiccia presenza di germanismi, per i quali allineo qualche campione più appariscente: *buochstab* "lettera dell'alfabeto" (ma in un'espressione che significa "letteralmente", ann. al cap. 1), *craes dalg tschêl* in «orbem coeli circuivi sola» (24,8) [106], *damffi* "vapore", dall'antico alto tedesco *tampf*, ma con esiti anche in italiano (22,30) [102], *hebraisch* "ebraico" e *griegisch* "greco" (sost. e agg.), dove Bifrun aveva *Hebreesth* ma *Graec*. Degni di attenzione, ai fini di rilievi ad ampio raggio sul piano geolinguistico, anche gli agganci verso meridione: in merito a *stramaz*, per esempio, si rinvia al *Dizionario etimologico italiano* di Battisti e Alessio, dove per *stramazzo* ("saccone da letto") si ricorda anche il significato di "divertimento" proprio di alcune antiche varietà italiane settentrionali [116, annotazione a cap. 26]; e infatti, nel caso in esame, la parola rende proprio quest'ultimo concetto. Una nota, infine, su un anacronismo piuttosto vistoso: per rendere *pinnae* "torri [delle città]" Papa usa *cluchaers* (9,20) [69], il cui rapporto etimologico con CLOCCA ("campana") è del tutto incompatibile con l'ambiente veterotestamentario.

In un quadro così composito, pur senza addentrarsi in un'analisi linguistica sistematica, completa e capillare, la Liver è attenta nell'indirizzare il lettore per permettergli di riconoscere le particolarità della lingua antica [13-18]. A chi scorra le pagine del glossario balza immediatamente agli occhi la sproporzione fra le numerosissime voci in *a-* e quelle delle rimanenti lettere dell'alfabeto, squilibrio dovuto al fatto che nell'antico *puter* molti sostantivi e verbi iniziavano con una *a-* prostetica; il fenomeno ha dimen-

sioni simili a quelle che riguardano il friulano del Trecento, e che nei secoli successivi è andato gradualmente riassorbendosi pur senza sparire completamente (*achel* "quello", *achest* "questo", *amaridà* "maritare", *aracli* "ramo secco", *arancon* "roncola", *arestelà* "rastrellare", *aricevir* "ricevere", *arode* "ruota", *arote* "rotta", *arù* "rivo", per citare soltanto alcuni esempi, di diversa origine, dai repertori lessicali di Federico Vicario alle *Carte friulane antiche della Biblioteca Civica di Udine*[5]; anche qui con particolare frequenza prima di vibrante alveolare). Un secondo elemento degno di nota è rappresentato dalla presenza di termini che nel corso del tempo hanno attraversato una regolare evoluzione fonetica, ma che nella lingua attuale hanno abbandonato tale forma a vantaggio di una più vicina all'etimo (o comunque alla varietà ritenuta più prestigiosa): è il caso di *glüergia* (vs. *gloria*), e di molte altre voci che possono essere confrontate con quelle friulane che hanno subito una sorte analoga: gli antichi *arciavul*, *çaul* e *sot çaul* per *arcidiacun*, *diacun* e *sudiacun* ("arcidiacono", "diacono" e "suddiacono"), *cur* ("coro [parte della chiesa]") da tempo sostituito in tutte le accezioni dall'italianismo *coro*, *paravìs* per *paradîs* ("paradiso"); ma anche *Gjò*, ancora presente nella fraseologia in luogo del più comune *Diu*, fino al toponimo antico *Olee* (o simili), soppiantato da *Aquilee* ("Aquileia").

In secondo luogo la Liver segnala la maggiore ampiezza semantica di alcuni lessemi nell'antico *puter*, presentando e commentando alcuni casi significativi nella loro reciproca diversità. Ma risultati cospicui derivano anche dallo studio della varietà delle forme d'uso della preposizione *in*, spesso in contesti in cui il latino della Bibbia zurighese prevede la stessa particella; lo studio e il confronto con l'originale permette alla curatrice di integrare la già ampia voce del *Dicziunari rumantsch grischun*.

Accanto ai tipi lessicali che denunciano scarti nella fonetica e nel significato, è infine ancor più rilevante la presenza di quelli che non sono più in uso nel *puter* dei nostri giorni, in alcuni casi veri e propri *hapax legomena* non contemplati neppure dai repertori più ampi. Per comprenderli adeguatamente viene in aiuto, almeno in certi frangenti, la traduzione metrica degli *Psalms da David* pubblicata da Lurainz Wietzel nel 1661 e compilata in *puter* sul modello dei salmi in tedesco di Ambrosius Lobwasser (a loro volta ispirati dal salterio ginevrino di Clément Marot e Théodore de Bèze). Per comprendere il termine *stracols* [116], per esempio, la Liver ha a disposizione anche la terza strofa del salmo 11; nel *Dizionario etimologico grosino*, nel *Lessico dialettale della Svizzera italiana*, nel *Dizionario del dialetto veneziano* del Boerio (*stracòlo*) e – aggiungiamo – nel *Nuovo Pirona* (s.v. *stracuèl*) i significati oscillano tra "lavoro straordinario, faticata, strapazzo" e "torcicollo", "distorsione"; da tutti questi dati, nonché dal contesto dei due passi antichi di cui può disporre, la studiosa conclude per un significato simile a "losche macchinazioni" («krumme Machenschaft»).

Infine la Liver indica come particolarmente importante per la storia della lingua il considerevole numero di lessemi (o di singoli significati di lessemi) che oggi si riscontrano soltanto nel sursilvano e in molti casi anche nella regione grigionese centrale.

La relativa abbondanza del materiale testuale della *Sabgienscha* consente alla curatrice di ottenere risultati proficui anche nell'osservazione della morfosintassi [18-22]. Per

---

[5] *Carte friulane antiche dalla Biblioteca Civica di Udine*, vol. IV, *Repertori lessicali*, a cura di Federico Vicario, Udine, Comune di Udine - Biblioteca Civica «V. Joppi», 2009 (4 vol.).

quanto riguarda l'uscita della 2ª persona dell'indicativo presente delle quattro coniugazioni (in *-as* o *-ast*, *-st*), i riscontri fanno vacillare le ipotesi elaborate da Helmut Stimm e Karl Peter Linder[6] sulla scorta di Louis Mourin[7], e volte a spiegare le diverse forme come varianti di posizione. In realtà, data per implicita la rilevanza morfosintattica del fenomeno – la *-t* è una innovazione, il risultato del pronome *tü* enclitico –, il confronto fra i testi aiuta a collocarlo sul piano diacronico, seppure in modo non preciso. Il fatto che nella traduzione di Bifrun compaiano sia forme in *-ast* che in *-as*, mentre in quella di Papa le seconde siano ampiamente minoritarie (anche se nella stessa frase si incontrano, per esempio, sia *passast* che *chiaminas*) induce la Liver a retrodatare alla lingua scritta del XVII secolo l'imporsi di un fenomeno che Stimm e Linder collocavano invece nel XVIII.

Accanto alle osservazioni sulla morfologia verbale, la studiosa dedica indagini e rilievi puntuali anche ai casi di omissione di *cha* (sia come congiunzione dopo gli imperativi che come relativo nelle subordinate), all'uso di *chi* relativo anche per l'oggetto, alla presenza (o all'assenza) dell'articolo determinato davanti all'aggettivo possessivo.

Il quarto capitolo dell'introduzione [23-32] presenta le strategie traduttive che caratterizzano la *Sabgienscha*. Prima di riassumere quanto messo in evidenza dalla Liver, mi sembra conveniente almeno abbozzare il quadro entro il quale si colloca la scelta di tradurre il libro del *Siracide*. I fenomeni che si dovrebbero chiamare in causa sono eterogenei e interdipendenti. Il diffondersi della nuova arte tipografica non poteva non interessare la Bibbia, che nella seconda metà del Quattrocento veniva stampata, in formati grandi e solenni, sia in latino che in volgare (la prima edizione in italiano, curata dal monaco camaldolese Nicolò Malermi, è del 1471). Le innovazioni introdotte dall'editore Johann Froben di Basilea, che nel 1491 pubblicò la Sacra Scrittura in un volume tascabile, ne permisero una diffusione sempre più ampia; tali innovazioni, peraltro, furono nell'insieme tanto causa quanto effetto di quelle istanze culturali che in quel momento andavano sviluppandosi nel mondo degli umanisti. Ovvio, a questo proposito, il riferimento a Erasmo da Rotterdam, per il quale la lettura della Bibbia era intesa pur sempre come fatto privato e personale, ma introduceva a una critica e a un confronto che avrebbero dovuto smuovere anche le pratiche e le tradizioni ecclesiali. I passi successivi, a partire dalla traduzione del Nuovo Testamento pubblicata da Lutero nel 1522, sono ben noti, e riflettono la sensibilità efficacemente espressa dall'affermazione del vescovo anglicano Myles Coverdale, che tradusse la Scrittura in inglese avvalendosi dell'opera dell'amico William Tyndale: «il bene più importante sulla terra è quello di avere la Parola di Dio».

Umanisti e riformatori protestanti anelavano dunque a una religione più personale, al ritorno alle Sacre Scritture quale centro della vita di fede, e all'uso delle lingue volgari quale strumento per raggiungere tali obiettivi. Si può affermare che la traduzione di Lüci

---

6 Helmut Stimm / Karl Peter Linder, *Bündnerromanisch. Interne Sprachgeschichte I. Grammatik*, in: *Lexikon der Romanistischen Linguistik*, a cura di Günter Holtus / Michael Metzeltin / Christian Schmitt, vol. 3, 764-785 (in particolare p. 771).

7 *Introduction à la morphologie comparée des langues romanes basée sur des traductions anciennes des Actes des Apôtres ch. 20. à 24.*, a cura di Guy De Poerck / Louis Mourin, vol. 4, Louis Morin, *Sursilvain et Engadinois anciens, et Ladin Dolomitique*, Bruges, De Tempel, 1964, 228.

Papa sia una sorta di emblema di tutte queste aspirazioni, e non soltanto a motivo della scelta di una lingua parlata. Innanzitutto si deve ricordare che questo libro, pur essendo di origine giudaica, non era stato accolto nel canone palestinese (o «breve») della Bibbia ebraica (il *Tanakh*), ma era stato considerato alla stregua dei libri composti in greco nella diaspora, i quali, pur essendo esclusi dal culto, erano invece entrati nel canone alessandrino (o «lungo») testimoniato dalla traduzione dei Settanta (in realtà il *Siracide* era stato scritto in ebraico a Gerusalemme, e soltanto in un secondo momento era stato tradotto in greco, verosimilmente dal nipote dell'autore). Proprio nel momento in cui la chiesa romana, con il domenicano Sisto da Siena, si orientava verso l'accettazione di tali libri come *deuterocanonici*, Lutero si allineava al canone breve ebraico, che li considerava *apocrifi*. Ciononostante, li tradusse in tedesco includendoli in una apposita sezione. Anche la Bibbia latina «riformata», pubblicata a Zurigo nel 1543 dagli studiosi guidati da Leo Jud, collocava il *Siracide* nell'appendice dei *Libri ecclesiastici*. A fronte di questa situazione, la scelta di tradurre proprio questo libro preferendolo agli altri libri biblici potrebbe apparire quasi una stravaganza. Bisogna dunque cercare di comprendere a quali logiche risponda tale preferenza.

Composto nel II secolo a.C. come raccolta di massime etiche fondate sulla Legge ebraica, l'*Ecclesiastico* propone contenuti che dal punto di vista dottrinale potevano risultare particolarmente utili anche al predicatore evangelico che desiderasse fornire ai fedeli regole efficaci di vita cristiana. Non è casuale il fatto che, nella dedica alla comunità di Samedan, Papa ricordi che il contenuto fondamentale del libro è la sapienza, intesa come disciplina spirituale che si coltiva e si raggiunge attraverso l'osservanza di precetti che riguardano Dio – temerlo, amarlo, credere in lui, lodarlo, obbedirgli, chiamarlo in aiuto – e riguardano il prossimo: «E tschêrt chi lêgia bain quaist cudesch, vain ad achiattaer luaint granda sabgiênscha e intraguidamaint via à Dieu e via alg prossem» [41]. Ogni categoria sociale (genitori, figli, superiori, giovani, anziani, servitori, padroni, marito e moglie, amici e nemici...) potrà apprendere da quel libro le regole per la convivenza. Lo scopo principale è dunque quello dell'edificazione personale, in chiave essenzialmente privata: «lêr quaist cudesch cun diligentia», ponendolo accanto a «l'g nouff Testamaint, l's Psalms, l'g Catechisem» [42].

Che Papa dovesse considerare come modello per la propria traduzione quella del Nuovo Testamento realizzata da Giachem Bifrun appare comprensibile [23]. Oltre a questo, anche il fatto di aver scelto la Bibbia zurighese in latino come testo di partenza denuncia la sostanziale adesione al principio fondamentale che aveva guidato l'avo: il curatore di un testo in romancio deve orientarsi al latino a motivo della parentela esistente tra le due lingue. E proprio questo principio sembra essere alla base di certe opzioni lessicali che appaiono ispirate dal legame etimologico (*infamis – dischfammo*, *favor... salutem... minuat – favur... salüd... minuir...*): questo a parità di contenuto semantico, ma forse talvolta – osserva la Liver – a scapito di una corretta e immediata comprensione da parte del lettore. Questa problematica coinvolge con una certa frequenza gli autori e i traduttori di testi religiosi: non sempre il loro sforzo di redigere le loro opere in una lingua meno diffusa ne rende sempre e automaticamente intelligibile il testo, in quanto le oggettive difficoltà di resa dei concetti possono essere affrontate anche semplicemente ricorrendo a prestiti dalle varietà ritenute più prestigiose o più ricche di un lessico specifico.

Allo scopo di agevolare la comprensione, Papa ricorre anche ad altre tecniche. La Liver segnala i frequenti casi in cui le forme espressive nominali latine, talvolta astratte e di sapore un po' pedantesco, vengono sostituite da formulazioni che fanno leva sui verbi e su una sintassi più naturale e vicina al parlato. Tuttavia anche le parafrasi in cui un verbo latino dotato di prefisso viene reso con l'accostamento di un verbo e un avverbio sembrano derivare più dai condizionamenti della lingua d'arrivo che da consapevoli decisioni del traduttore. La curatrice segnala che la frequenza di tali esempi può essere spiegata ancora con l'influsso delle lingue adiacenti: il tedesco e l'italiano (nelle varietà dialettali settentrionali).

Particolare attenzione viene dedicata alle difficoltà che il traduttore ha incontrato nella resa dei contenuti legati alla geografia, alla cultura, ai riti e all'ambiente veterotestamentario. In molti casi il problema non riguarda tanto la loro trasposizione da una forma linguistica all'altra, quanto la necessità di riferirsi a oggetti, entità o concetti che, per ragioni di provenienza culturale, possono risultare del tutto sconosciuti. Emblematica, a questo proposito, la descrizione delle vesti liturgiche del sommo sacerdote. È noto che le più recenti edizioni della Scrittura risolvono tale difficoltà attraverso uno specifico apparato di note. In modo analogo, nella sua dedica Papa promette di spiegare le parole più difficili nelle *annotatiuns* di fine capitolo, ma non sempre si mantiene fedele alla promessa, e sembra anzi comportarsi in modo piuttosto capriccioso, commentando fittamente alcune parti e più frettolosamente altre. In altri casi il traduttore sceglie di sostituire parole specifiche con altre simili per significato ma più vicine al mondo dei suoi destinatari (*chiamuotsch* per *caprea*, ma per la più esotica *hyaena* ricorre addirittura a *zerp* "serpe"), oppure di accostare un semplice termine esplicativo. Per le particolarità dell'antico culto israelitico, Papa cerca di alternare, per il medesimo concetto, un termine locale e uno più difficile (per esempio un latinismo come *tabernacquel* "tenda"), servendosi della strategia già adottata da Bifrun.

La Liver osserva, infine, che il traduttore (consapevolmente o meno) non evita la ripetizione di una stessa parola qualora il modello ricorra a termini che possono essere considerati sinonimi. Gli effetti ricadono sul piano sintattico: si creano strutture parallele efficaci sul piano retorico e pertinenti al carattere sacro del testo.

La traduzione di un testo ampio come un libro biblico in una lingua che si trova ancora nelle fasi iniziali del suo uso scritto rappresenta indubbiamente una formidabile opportunità di ricerca, ma è merito di lavori come quello di Ricarda Liver se tali opportunità vengono coltivate e rese feconde. La sua edizione della *Sabgienscha da Iesu filg da Sirach* valorizza un materiale linguistico consistente e variegato, permettendo per un verso un confronto puntuale tra l'alto engadinese del XVII secolo e l'attuale *puter*, per un altro una valutazione documentata della notevole sensibilità traduttiva di Lüci Papa e della sua fedeltà alla lingua parlata del suo tempo.

Gabriele ZANELLO

Italien

Sergio LUBELLO (ed.), *Manuale di linguistica italiana,* Berlino/Boston, De Gruyter, 2016 (Manuals of Romance Linguistics, 13), x + 738 pagine.

Il *Manuale di linguistica italiana* curato da Sergio Lubello, edito nel 2016 da De Gruyter, è il tredicesimo volume della collana internazionale *Manuals of Romance Linguistics* (MRL), diretta da Günter Holtus e Fernando Sánchez Miret. Nell'«Introduzione», dopo aver espresso le difficoltà iniziali nell'allestimento dell'opera, per le ragioni di spazio previsto per i MRL, Lubello pone come importante riferimento bibliografico iniziale la pubblicazione del IV degli otto volumi del *Lexikon der Romanistischen Linguistik* (LRL) sull'italiano, corso e sardo, pubblicato nel 1988, per giungere a una rapida rassegna d'insieme dei contributi più importanti alla ricerca scientifica sull'italiano:

> Da allora sono stati realizzati strumenti fondamentali [...] e ottime presentazioni d'insieme, specialistiche e di alto profilo: da numerosi manuali universitari e collane di linguistica (uscite soprattutto per il Mulino, Carocci e Laterza; da ultimo Palermo 2015) alla più recente *Enciclopedia dell'italiano* diretta da Raffaele Simone (2010-2011) e ai sempre più poderosi atti di convegni dell'ASLI, della SLI e della SILFI [...], e in diacronia dalla *Storia della lingua italiana* Einaudi (Serianni/Trifone 1993-1994) alla più recente *Storia dell'italiano scritto* (Antonelli/Motolese/Tomasin 2014 [...]); dovizia di strumenti e di ricerche di alta qualità testimoniata peraltro dalle sempre più voluminose rassegne decennali della SLI (l'ultima, Iannàccaro 2013 [...]) [1].

Sarà quindi il caso di indagare la struttura innovativa di questo *Manuale*, ossia la sua originalità rispetto alla manualistica precedente, e l'impostazione, dichiaratamente selettiva, che Lubello ha adottato. Cominciamo col ripercorrere di seguito la struttura tripartita dell'opera, che ospita un totale di trenta lavori in oltre 700 pagine, e che ha coinvolto importanti studiosi specialisti della materia.

I sei contributi della prima parte, «L'italiano nella storia», offrono un profilo storico dell'italiano in età medievale dapprima, con attenzione alle più antiche testimonianze scritte italo-romanze, enumerate e analizzate secondo vari parametri (Marcello Barbato, cap. 1), e agli aspetti linguistici interni (fono-morfologici in Paola Manni e Lorenzo Tomasin, cap. 2; sintattici in Giampaolo Salvi, cap. 3); poi in epoca moderna e preunitaria (Gabriella Alfieri, Daniele Baglioni, Pietro Trifone, capp. 4, 5 e 6), rilevando in particolare i fattori esterni (culturali e istituzionali) di affermazione e diffusione dell'italiano a base tosco-fiorentina entro i confini nazionali e fuori d'Italia.

La seconda parte, «L'italiano contemporaneo: strutture e varietà», è la sezione più nutrita del volume, essendo articolata in quindici saggi, dei quali il primo (di Paolo D'Achille, cap. 7) svolge una funzione introduttiva ai seguenti poiché fornisce una descrizione dei tratti distintivi dell'italiano di oggi nei diversi ambiti di analisi linguistica. Nel lavoro non vengono volutamente affrontati dall'autore i livelli morfologico, testuale e pragmatico, ai quali si dà spazio in tre capitoli specifici (redatti, rispettivamente, da Claudio Iacobini e Anna M. Thornton, Massimo Palermo e Carla Bazzanella, capp. 8, 9 e 10), nel primo caso per l'ampia mole di studi e ricerche di primaria importanza che si sono progressivamente accumulate, negli altri due casi per i recenti ed estesi sviluppi in

Italia della linguistica testuale e pragmatica. L'altro contrafforte, per usare una metafora architettonica, che sostiene la costruzione di questa parte dell'opera è costituito dalla variazione linguistica lungo gli assi, ormai consolidati in letteratura, diatopico (il saggio di Tullio Telmon, cap. 13, sugli italiani regionali va certamente accostato a quello di Michele Loporcaro, cap. 12, sui dialetti italoromanzi, e a quello di Paul Videsott, cap. 21, relativo alle lingue minoritarie parlate sul territorio italiano), diastratico (un ruolo centrale è giocato dal contributo di Rita Fresu, cap. 14, avente per oggetto l'italiano nelle scritture dei semicolti, con un interessantissimo sguardo all'oggi), diafasico (Riccardo Gualdo, cap. 16, traccia un bilancio della ricerca in Italia dal 1988 al 2015 sul tema dei linguaggi specialistici e settoriali, e tra questi ultimi Sergio Lubello, cap. 18, si sofferma sul linguaggio burocratico-amministrativo, denunciando e documentando il parziale fallimento degli obiettivi di semplificazione, all'interno dell'italiano negli usi pubblici e istituzionali a cui è dedicato il capitolo), e diamesico (i fenomeni della crossmedialità e dell'interazione degli utenti attraverso i vecchi e i nuovi media sono indagati da Ilaria Bonomi, cap. 17, mentre Elena Pistolesi, cap. 19, si sofferma sugli sviluppi generali della ricerca legata alla comunicazione mediata dal computer, arrivando a discutere teoricamente l'autonomia della diamesia dalle altre dimensioni di variazione linguistica).

La tripartizione che scandice il titolo della terza e ultima parte, «I luoghi della codificazione/le questioni/gli sviluppi recenti della ricerca», è ben illustrata, infine, dai nove capitoli che chiudono il volume. Per i luoghi della codificazione viene delineato, anche in chiave diacronica e tipologica, uno spaccato della molteplice varietà dei dizionari (Wolfgang Schweickard, cap. 22) e delle grammatiche (Luca Serianni, cap. 23) dell'italiano. La prospettiva diacronica è portante nell'intervento (di Claudio Marazzini, cap. 27) che riassume i temi più rilevanti e caratterizzanti del dibattito italiano sulla 'questione della lingua' a partire dal Trecento. I restanti lavori della sezione hanno il compito di allargare i confini tradizionali della linguistica italiana fino alle interrelazioni con altre discipline quali, per esempio, la filologia intesa come ecdotica, nella fattispecie edizione di testi antichi (Giovanna Frosini, cap. 26), la linguistica applicata, la psicolinguistica e la neurolinguistica (Rita Franceschini, cap. 28), la didattica dell'italiano in entrambi i contesti di insegnamento a parlanti nativi e stranieri, non disgiunta dall'interesse (e dalle preoccupazioni) per la formazione e l'aggiornamento degli insegnanti (Carla Marello, cap. 29), e con i diversi settori della comunicazione non verbale, esemplificati in riferimento alla lingua dei segni (LIS) in uso presso la comunità sorda italiana (Maria Roccaforte e Virginia Volterra, cap. 30). Va sottolineata, inoltre, la presenza nella medesima sezione di un contributo (di Emanuela Cresti e Massimo Moneglia, cap. 25), che propone una panoramica dei *corpora* disponibili per l'italiano (scritto, in rete, parlato), miniere ricchissime di dati e facilmente interrogabili.

Tenteremo ora di perseguire l'obiettivo posto in apertura, cioè di evidenziare i caratteri originali, oltre che ovviamente di aggiornamento della ricerca al 2016, che contraddistinguono un manuale di linguistica italiana così strutturato, al cospetto di una già variegata produzione manualistica. Entreremo più nel dettaglio di alcuni contributi già sommariamente menzionati, sulla base di un processo di selezione che prende le mosse dagli interessi di chi scrive.

Una prima importante caratteristica è il tentativo riuscito di tenere stretti fatti che tradizionalmente chiameremmo di storia linguistica interna ed esterna, operazione che utilmente porta a mostrare, secondo una prospettiva più ampiamente sociolinguistica, quali (e in che modo e misura) fattori esterni alla lingua abbiano dinamicamente avuto

riflessi e incidenze sulla lingua stessa. Significativo il saggio di Gabriella Alfieri, che, richiamando giustamente il fondatore della linguistica moderna, Ferdinand de Saussure, e l'edizione demauriana del *Cours* in italiano, definisce da subito la complessa articolazione del quadro concettuale in cui il suo contributo si colloca, costituito da

> l'osservazione e la descrizione dei fatti linguistici nella loro dipendenza dai fatti politici, economici, sociali, culturali e, nel caso italiano, anche letterari [...] degli usi comunicativi determinati dalle scelte politico-culturali delle istituzioni [...], dall'avvento di nuovi canali di comunicazione [...] dell'italianizzazione, cioè della diffusione dell'italiano attraverso usi comunicativi, istituzionali non necessariamente letterari, [...] dell'italofonia [90-91].

Fedele a tale suddivisione, e tenendo ferma la *Storia linguistica dell'Italia unita* di Tullio De Mauro 1963, che «ha segnato la svolta metodologica e l'apoteosi della storia esterna dell'italiano» [92], la studiosa riassume «in un ordine definito in base alla diacronia eventiva e all'incidenza sociale, le modalità e risultanze dei fattori culturali e istituzionali su cui si è fondata la progressiva affermazione e unificazione dell'italiano di base toscana» [104]: letteratura, musica e arte figurativa; stampa ed editoria; chiesa; scuola e università; politica, diritto e burocrazia; teatro, cinema e mass media. In relazione a questi ultimi, Alfieri ricorda particolarmente l'anno 1954 come anno di una vera e propria 'rivoluzione copernicana', segnata dall'arrivo della televisione, che si ergeva allora al nobile ruolo di 'scuola di lingua'.

Pur trattando del passato, l'autrice inserisce in una linea continuativa dal Cinquecento alla contemporaneità i canali di comunicazione a larga diffusione come spinte al mutamento linguistico: «la stampa editoriale a partire dal Cinquecento, la stampa giornalistica a partire dal Sei-Settecento, e radio, televisione, cinema, web in quest'ultimo secolo» [91]. Potrebbe questa essere considerata una preziosa spia intratestuale, che si aggancia indirettamente allo studio di Paolo D'Achille, con il quale le pagine di Alfieri sembrerebbero instaurare un dialogo a distanza, volto a dimostrare da un lato la produttività in diacronia della categoria della dinamica esterno-interno, dall'altro lato la trasversalità con cui i vari contributi del volume vanno letti.

Tale trasversalità è testimoniata anche dai due capitoli di Daniele Baglioni (cap. 5) nella prima parte e di Massimo Vedovelli (cap. 20) nella seconda, dalla cui unione si può ricavare una storia linguistica affascinante e ancora da scrivere del tutto dell'italiano fuori dai suoi confini, dalle prime espansioni medievali dei volgari antichi fino alla presenza della nostra lingua nei territori di tutto il mondo, meta di emigrazione. Lo stesso vale per il capitolo di Pietro Trifone nella prima parte (cap. 6), che fa da premessa storica importante ai capitoli della seconda parte dedicati alle varietà dell'italiano e in parte al quadro sociolinguistico attuale (Thomas Krefeld, cap. 11).

Tornando proprio all'architettura dell'italiano di oggi, D'Achille prende le mosse individuando tre «fenomeni, esterni al sistema della lingua ma con effetti rilevanti su di essa, che hanno segnato il volgere del millennio» [166], e sugli strumenti concettuali adoperati per descriverla. Vale la pena di elencarli con le parole dello studioso:

- la grande diffusione della comunicazione mediata dal computer [...], che ha ampliato la categoria del trasmesso [...], rilanciando la lingua scritta (o meglio, il codice grafico) in nuove tipologie testuali [...]

- l'espansione dell'inglese, che ha determinato una riduzione (ancora parziale, ma già significativa e probabilmente destinata a crescere) degli spazi dell'italiano (standard) nell'insegnamento scolastico (dalla secondaria superiore all'università), nella comunicazione scientifica all'interno del Paese, ecc. [...]
- i massicci fenomeni immigratori di fine millennio [...] i cosiddetti «nuovi italiani» [...] costituiscono una realtà con cui ormai anche la scuola secondaria di secondo grado (e non solo le elementari e le medie) deve fare i conti [166-167].

Il sintetico affresco dei fenomeni tracciati da D'Achille non può essere tenuto separato, in prima battuta, dalle riflessioni conclusive di Elena Pistolesi sulla comunicazione mediata dal computer (CMC). L'autrice concorda con D'Achille circa la nascita di nuovi generi e tipi testuali grazie alla CMC, il cui studio è stato preliminare a quello della lingua e della varietà impiegata, come evidenziato dalla letteratura italiana in materia:

> Il carattere collaborativo, dialogico e frammentario delle scritture digitali, rafforzato dai *social media*, non è assimilabile al sistema dei generi tradizionalmente inteso, che pure è stato utile come termine di confronto nella prima fase di sviluppo della CMC per evidenziare continuità e discontinuità di realizzazioni, quali, ad esempio, quelle tra e-mail e tradizione epistolare, tra *chat-lines* e dialogo faccia a faccia, tra *blogs* e diari personali [450].

In merito alla varietà di lingua scritta attraverso le nuove tecnologie della comunicazione, Pistolesi osserva come siano state avanzate a più riprese le etichette terminologiche di 'italiano digitato' o 'e-taliano' (in recenti lavori di Giuseppe Antonelli), ma ne problematizza al contempo lo statuto per due ragioni: la prima attiene alla difficoltà di stilare i tratti distintivi che caratterizzerebbero tale varietà come varietà sociolinguistica; la seconda si riferisce invece all'onnicomprensività dei termini, che appiattirebbe le differenze insite nella CMC e dipendenti da variabili quali l'interfaccia utilizzata, le caratteristiche degli utenti, il contesto di interazione. In sostanza, la studiosa afferma che, nelle ricerche italiane, trova difficoltà a stabilirsi un filone che riconduca gli usi linguistici nei diversi domini comunicativi della CMC alla dimensione di variazione diafasica (nonostante la proposta di etichette alternative più generiche come quella di 'modalità d'uso') piuttosto che diamesica.

In seconda battuta, il contributo di D'Achille si lega anche ai temi attuali e scottanti che emergono dall'esame critico di Claudio Marazzini (si è già detto nella terza parte del volume) sugli interventi di (non) politica linguistica, attuati in particolare nell'Italia repubblicana, nella direzione di «una svalutazione del valore della lingua nazionale nella didattica e nella considerazione scolastica» [650], non confinati a tale livello di istruzione, ma estesi a quello universitario. Nel contributo dello studioso, infatti, si lamentano chiaramente alcune recenti posizioni a favore dell'uso esclusivo dell'inglese nell'insegnamento universitario magistrale e dottorale, che avrebbero segnato in maniera evidente «l'auto-svalutazione dell'italiano come strumento di cultura» [651], dal momento che «le autorità centrali hanno incominciato a dar retta a coloro che spingevano per premiare con vari incentivi chi seguisse questa via» [ivi]. La riduzione dello spazio di azione e di potere dell'italiano a favore dell'inglese all'università comporta, a svantaggio del primo, un altro problema, già abbozzato da D'Achille, sul quale Marazzini si sofferma più lungamente, cioè la perdita di prestigio come 'lingua di scienza': «La nostra lingua, in passato, ha dato grandi contributi alla scienza. La sua esclusione dallo scambio scientifico

nella comunità dei dotti è recente, ma una lingua esclusa dalla scienza perde potenzialità, si avvicina alla condizione del dialetto, il quale è appunto un idioma familiare, inadatto al confronto internazionale e allo scambio di largo respiro» [ivi].

Alla dinamica esterno-interno che, si è cercato di dimostrare finora, costituisce un buon filo conduttore che collega vari capitoli del *Manuale*, non si sottrae il contributo di Riccardo Gualdo, parzialmente incentrato sulla divulgazione come ambito di studio del macrosettore disciplinare della comunicazione scientifica. Lo studioso fa notare che «la questione più dibattuta tra gli esperti di comunicazione scientifica, un po' meno tra i linguisti [...] riguarda le nuove forme di interazione tra sapere scientifico e società, intesa come l'insieme del pubblico o dei pubblici cui la ricerca si rivolge» [375], e a cui appartengono sempre di più fasce di non esperti. Proprio per questo, uno degli obiettivi del lavoro di Gualdo è prospettare i complessi ed evidenti scenari, creati dai nuovi canali di diffusione delle informazioni «per avvicinare il pubblico ai risultati della ricerca scientifica» [373], e spingere verso un loro studio più approfondito e sistematico, con particolare focalizzazione sulle strategie linguistico-discorsive che ne derivano (film, documentari, musei interattivi; festival scientifici; programmi affidati alle nuove tecnologie; giochi e quiz, trasmissioni televisive di taglio scherzoso, *docu-fiction* rappresentano alcuni esempi). Per fare esempi concreti e specifici relativi ai contesti riportati da Gualdo soltanto a livello generale, si potrebbero citare qui, tra gli altri possibili, mantenendoci nel campo linguistico, quello della rubrica televisiva «Pronto soccorso linguistico», a cura del Presidente Onorario dell'Accademia della Crusca Francesco Sabatini, consultato in qualità di esperto sui dubbi dei telespettatori riguardanti l'italiano (l'esempio è citato nel *Manuale* sia da Alfieri [114] sia da Marello [690]); e quello della pagina *Facebook Linguistica in pillole* (il termine 'pillola' ricorre spesso in contesto scientifico-divulgativo per entrambe le componenti di piccolezza, dunque brevità, e di 'effetto curativo immediato'), gestita da Roberta D'Alessandro, ordinaria di Linguistica all'Università di Utrecht, e seguita da oltre 16.000 utenti, che possono leggere e commentare sotto forma di *post* informazioni di vario tipo sulle lingue e sul linguaggio.

Sulla scia dei linguaggi specialistici e settoriali, e per restare nell'attualità della lingua di oggi, il saggio di Sergio Lubello richiama il fastidio che si prova quotidianamente di fronte a quella «sorta di grammatica dei tratti caratterizzanti» [420] del linguaggio scritto burocratico-amministrativo (più familiarmente noto come «burocratese»; valgano per tutti esempi quali «apporre la firma», «addì» o «testè»). Il quadro fornito dall'autore, sintesi degli studi sull'argomento, non è certamente roseo:

> La ricercatezza del lessico burocratico [...] e la complessità delle strutture morfosintattiche (in cui dominano forme impersonali e costruzioni passive) generano un linguaggio fortemente ipertrofico [...], caratterizzato dalla notevole lunghezza dei periodi, ricchi di subordinate spesso implicite, con molti incisi e relative (ciò che comporta una frequente perdita di controllo da parte di chi scrive con conseguenti incoerenze testuali [...]) [ivi].

E, aggiungiamo, da parte di chi legge e deve comprendere un testo burocratico, venendo meno i vincoli di chiarezza ed esplicitezza espositiva (requisiti necessari per un testo di comunicazione pubblica e istituzionale), nonostante gli sforzi di semplificazione degli ultimi venticinque anni con risultati, evidenzia Lubello, ancora troppo sporadici.

La composizione del governo Renzi (febbraio 2014-dicembre 2016) con otto ministre, e l'elezione di Virginia Raggi e Chiara Appendino come sindache, rispettivamente, di Roma e Torino nel mese di giugno 2016, sono state due recenti occasioni per riportare in primo piano, inoltre, la problematica connessa alla discriminazione che la lingua italiana opera rispetto a referenti di sesso femminile, a cui ci si rivolge con il genere maschile per un'abitudine omocentrica consolidata e dura da scalfire (il cosiddetto sessismo linguistico con un ricordo ad Alma Sabatini). L'attenzione al tema si deve al fatto che «la questione lessicale è quella più avvertita anche nella società civile e specie il frequente uso del genere maschile per i titoli professionali (*avvocato*, *ingegnere*, ecc.) e le cariche istituzionali e politiche (*sindaco*, *ministro*, ecc.)» [365], come spiega Carla Marcato, al cui lavoro nel volume, dedicato anche ai gerghi e al linguaggio giovanile, non avevamo fatto finora cenno. La studiosa si esprime efficacemente sull'impostazione del problema, nella prospettiva di un cambiamento che possa diventare reale e generalizzato:

> Ragioni linguistiche (aumentata consapevolezza linguistica, cambiamento della lingua, funzioni della lingua) e culturali (importanza dell'identità di genere, ruolo della donna nella società ecc.) giustificano i suggerimenti, o le raccomandazioni, per quella revisione della lingua che eviti il sessismo, che però deve essere guidata dalla ragionevolezza in modo da rendere più agevole l'accettazione e l'uso (rilevante in tal caso il contributo dei media) dal quale dipende il successo dell'operazione [367].

Il *Manuale* curato da Sergio Lubello si mostra utile anche per riflettere sui tradizionali confini della linguistica come disciplina scientifica (Saussure stesso, qui già nominato, tenne a precisare che uno dei compiti della linguistica dovesse essere quello di definire e delimitare se stessa). È su questa seconda caratteristica, sopra soltanto accennata, che vogliamo ora soffermarci. Colpisce in positivo constatare l'inclusione nel volume del contributo di Giovanni Frosini, che illustra, con ampi riscontri di pratiche ecdotiche importanti e fondanti nella storia degli studi italiani, come fecondo sia stato il connubio tra linguistica (nelle sue accezioni di storia della lingua, grammatica storica, lessicografia) e filologia, dimostrando il mutuo apporto e, si potrebbe dire, soccorso dell'una e dell'altra nell'approntare l'edizione di testi antichi (e non solo). La studiosa affronta un nodo centrale dell'interconnessione tra pratica editoriale e analisi linguistica, cioè «la definizione di un moderno e coerente sistema di trascrizione dei testi antichi, che fornisca un'edizione interpretativa» [619], e che consenta di «contemperare le esigenze della ricostruzione testuale con l'affidabilità della resa linguistica» [ivi]. Ma le riflessioni vanno oltre e abbracciano anche la ricostruzione geolinguistica della tradizione. La studiosa sostiene infatti che:

> Nella prassi concreta, filologia e storia della lingua non si incontrano e si incrociano [...] solo nel momento di decidere la veste formale con cui «restituire» il testo [...], ma ben prima, [...], laddove è necessario e opportuno individuare il carattere geo-linguistico dei testimoni per comprendere storicamente la direzione della diffusione del testo e la qualità stratigrafica delle singole testimonianze [624].

Nell'apertura disciplinare del *Manuale*, visibile soprattutto nell'impianto della terza parte, spicca in aggiunta la diramazione che collega la linguistica italiana e le sue varie specializzazioni alla didattica dell'italiano, illustrata da Carla Marello secondo un'"osmosi disciplinare', non sempre esplicitamente dichiarata negli studi:

all'inizio del terzo millennio da un lato l'insegnamento dell'italiano a italofoni può certamente trarre vantaggio da quanto è stato fatto per i non italofoni, dall'altro gli studi di pragmatica, sociolinguistica, storia della lingua italiana condotti senza l'obiettivo primario di un'utilizzazione per non italofoni trovano invece lettori attenti, forse perfino più attenti di altri, fra i docenti di italiano L2 all'estero e in Italia e fra chi confeziona corsi di lingua per stranieri [691].

Ma si tratta pur sempre di lingua verbale. Una chiara e importante innovazione di questo *Manuale* rispetto alla manualistica esistente è costituito dalla presenza di un capitolo dedicato alla LIS, la lingua visivo-gestuale usata dalla comunità dei sordi in Italia. Dopo aver ripercorso le tappe della ricerca sul tema, le autrici Maria Roccaforte e Virginia Volterra aiutano a mettere a fuoco [da 713] il bagaglio concettuale, strumentale e metodologico esportabile dallo studio di una lingua verbale alla LIS (formato, per esempio, dai principii di biplanarità del codice, della doppia articolazione dei segni, di arbitrarietà, ecc.). Al di là dei suoi contenuti, questo contributo, presente in un manuale di linguistica italiana senza inutili etichette (come quella di «paralinguistica», quasi a voler indicare una posizione marginale o secondaria), fa giustamente rientrare la comunicazione non verbale nel novero dei temi della linguistica. Tuttavia, rileviamo l'assenza di un capitolo sulla gestualità italiana usata da parlanti udenti, che avrebbe non soltanto rafforzato tale operazione epistemologica, ma aiutato a far comprendere l'importanza di un approccio multimodale all'attività verbale, che fa tuttora fatica a prendere piede negli studi linguistici.

Per concludere questa disamina che, data la mole del volume, si è appuntata lungo alcuni fili particolarmente originali e significativi, non si può che esprimere un giudizio complessivo molto positivo sul *Manuale*, invitando il lettore a continuare a consultare, con l'aiuto dei rinvii interni ai capitoli, informazioni aggiornate sull'italiano di ieri e di oggi, ma anche di domani.

Claudio NOBILI

Anna CORNAGLIOTTI (dir.), *REP. Repertorio Etimologico Piemontese*, Torino, Centro Studi Piemontesi/Ca dë Studi Piemontèis, 2015, CLXXIX pagine + 1620 colonne.

«Attesissimo». Così Gian Luigi Beccaria ha definito il REP in una breve recensione 'a caldo' sul quotidiano torinese *La Stampa* il 6 gennaio 2016[1]. Non a torto, a giudicare dalle oltre 400 sottoscrizioni elencate alle pp. V-IX dell'Opera. Molti dei sottoscrittori sono, naturalmente, piemontesi, ma più del 10% non lo sono e, di questi, il 30% circa non vive neppure in Italia, sparsa com'è in una decina di paesi stranieri.

Nell'ideare e nel realizzare quest'Opera, Anna Cornagliotti e il Centro Studi Piemontesi sono venuti meritoriamente incontro ad un'esigenza che non nasceva soltanto

[1] Cfr. Gian Luigi Beccaria, «Alle radici del 'piemontèis' c'è un'Italia in salsa transalpina», *La Stampa*, 06.01.2016. Cfr. ‹http://www.lastampa.it/2016/01/06/cultura/alle-radici-del-piemontis-c-unitalia-in-salsa-transalpina-hRrBEUJMnz9PeatC0mJJOI/pagina.html›.

nei ristretti circoli della ricerca accademica, ma era carsicamente diffusa soprattutto tra i cultori della lingua e tra quei numerosissimi parlanti dei dialetti pedemontani che amano interrogarsi sulle ragioni e sulle radici del loro e dell'altrui parlare.

Eppure, non si può dire che mancassero del tutto opere dedicate ad una sistematica esposizione etimologica del lessico piemontese: data infatti del 1888 il *Glossario Etimologico Piemontese* del maggiore Dal Pozzo[2], ristampato anastaticamente poco meno di un secolo dopo; data inoltre del 1927 il *Dizionario* di Attilio Levi[3]; senza contare gli studi più parziali che numerosissimi altri autori, alcuni semplici cultori[4] ma non pochi altri bene accreditati nel mondo scientifico (Flechia, Nigra, Salvioni, Rosa, Serra fra tutti) avevano dedicato all'argomento. I limiti del Dal Pozzo sono però facilmente individuabili nell'approccio sostanzialmente impressionistico, al limite del paronimico, riconoscibile in larga parte delle sue ricostruzioni; quelli del Levi, di tutt'altra statura e preparazione scientifica, nel frequente cedimento, come severamente nota anche Anna Cornagliotti nel capitolo da lei dedicato alla 'Rassegna degli studi etimologici sul piemontese' [LXXXV-XCIII], alla tentazione di attribuire al provenzale una parte cospicua di lessemi piemontesi dei quali è invece evidente la diffusione panromanza.

Ideatrice, come si è detto, e insieme grande artefice e direttore scientifico del REP è Anna Cornagliotti, che ha messo al servizio dell'Opera la sua accurata preparazione scientifica sotto il magistero di Giuliano Gasca Queirazza e la preziosa esperienza di collaborazione con la collaudata *équipe* del LEI di Max Pfister. Per raggiungere l'obiettivo, la studiosa torinese si è avvalsa della collaborazione di sette validi esperti, che si sono spartiti con lei la compilazione delle diverse lettere dell'alfabeto. Questa, in particolare, la distribuzione: Luca Bellone ha curato la redazione delle lettere B, C (da *cavëssa* a *còrda*), e F; Anna Cerutti Garlanda quella delle lettere E e L; Anna Cornagliotti quella delle lettere A e S; Marisa Falconi quella delle lettere I, J, V e Z; Laura Parnigoni quella delle lettere C (da *ca* a *cavess* e da *core* a *cuvròt*), D, G, N, O-Ò, T e U; Giovanni Ronco quella delle lettere P e R; Consolina Vigliero quella delle lettere M e Q.

Il *Repertorio* è così strutturato: le prime 179 pagine, numerate in cifre romane, comprendono due premesse: dell'Assessorato alla Cultura della Regione Piemonte, che ha supportato finanziariamente la quindicennale ricerca, e del Centro Studi Piemontesi, che l'ha fatta propria e ne ha organizzato e curato lo sbocco editoriale. Seguono una meditata (e non di circostanza) «Prefazione» di Max Pfister, maestro indiscusso di quanti oggi si dedicano alla scienza etimologica; una «Presentazione», nella quale il Direttore scientifico dà conto delle scelte metodologiche, dei criteri di scelta del materiale lessicale introdotto, delle Opere e degli autori ai quali il REP si è in vario modo ispirato (o dei quali ha cercato di evitare le imperfezioni); una pagina di ringraziamenti («A ciascuno il

---

2 Cfr. Giuseppe Dal Pozzo, *Glossario Etimologico Piemontese*, Torino, Casanova, 1888 (rist. anast. Bologna, Forni, 1980. Cfr. ‹http://www.piemunteis.it/liber-liber/glossario-etimologico-piemontese›. Anche dalla seconda edizione (Torino, Casanova, 1893) è stata realizzata un'edizione digitale: cfr. ‹https://archive.org/details/glossarioetimol00pozzgoog›.

3 Cfr. Attilio Levi, *Dizionario etimologico del dialetto piemontese*, Torino, Paravia, 1927 (rist. anast. Torino, La Bottega d'Erasmo, 1971).

4 Citiamo qui, più come mera curiosità che per un suo reale valore scientifico, l'esile volumetto di C. Comino, *Etimologie piemontesi*, Alba, 1995, che non figura nella pure robusta «Bibliografia» curata da Consolina Vigliero [CVI-CLXXIX].

suo») e una «Dedica ai lettori piemontesi», anch'esse di Anna Cornagliotti. Incomincia quindi [XXXI] l'ampia e articolata «Introduzione», i cui primi tre capitoletti, dovuti alla penna di Giovanni Ronco, sono: «Piemonte: cenni storici», «La situazione linguistica del Piemonte» e «Caratteristiche principali del piemontese». Particolarmente utile, quest'ultimo, perché fornisce una ammirevole sintesi delle principali caratteristiche fonetiche della varietà torinese, che è quella di riferimento per l'intera Opera. Non meno utile si rivela il successivo (quarto) capitoletto «Prefissi e suffissi», curato da Laura Parnigoni, vero e proprio prezioso spaccato di un importante settore della morfologia derivativa piemontese. Un ampio quadro sulla storia della tradizione degli usi ortografici, con dati comparativi e con spiegazione delle scelte plurime adottate dal REP è quindi fornito da Giovanni Ronco nel capitolo 5 «Grafia del REP»; vengono infine, tutti e tre a firma di Anna Cornagliotti e fondamentali per la corretta lettura dell'Opera, i capitoli 6 «Fonti del REP», 7 «Rassegna degli studi etimologici sul piemontese» e 8 «Guida alla consultazione del REP».

Nel capitolo 6, in particolare, troviamo la spiegazione delle principali scelte metodologiche: scelta di ricavare il lemmario da fonti scritte, innanzitutto; scelta di rinunciare, all'interno di queste, alle fonti letterarie e documentarie e di limitarsi alle fonti vocabolaristiche, in secondo luogo. Poiché queste ultime sono comprese, praticamente, nell'arco dei due secoli che intercorrono tra l'ultimo ventennio del XVIII e l'inizio del XXI[5], si può facilmente capire perché la curatrice abbia rinunciato ad investire la sua Opera di una funzione di vocabolario storico. Benché sia sua cura quella di segnalare sempre, nell'esposizione del lemma, il primo tra i vocabolari in cui esso compare, appare in realtà molto vaga, e certo non molto più precisa di un generico *terminus ante quem*, l'indicazione della sigla del vocabolario di prima attestazione[6], indicazione che accompagna con pur lodevole meticolosità le entrate lessicali. Tale indicazione, infatti,

---

[5] Per la precisione, 226 anni intercorrono tra il vocabolario del Pipino (Maurizio Pipino, *Vocabolario piemontese*, Torino, Nella Reale Stamperia, 1783, ‹http://www.piemunteis.it/liber-liber/vocabolario-piemontese-del-medico-maurizio-pipino›), che è il più antico dopo il *Promptuarium,* e il *Nuovo vocabolario* di Camillo Brero del 2009 (cfr. nota 8), che è il più recente tra quelli presi in considerazione dal REP.

[6] Dispongo qui in ordine cronologico le sigle delle 'fonti' del REP, che sono:
PI = Pipino, 1783.
B = Nicolao Gioachino Brovardi, *Dissionari*, inedito della fine del '700.
C = Louis Capello, *Dictionnaire portatif piémontais suivi d'un vocabulaire français des termes usités dans les Arts et Métiers, par ordre alphabétique et de matières, avec leur explication*, Turin, de l'imprimerie de Vincent Bianco, 1814, ‹http://www.piemunteis.it/liber-liber/dictionnaire-portatif-piemontais-francais›.
ZA15 = Casimiro Zalli, *Disionari piemontèis, italian, latin e fransèis*, 3 voll., Carmagnola, Stamparia d' Peder Barbié, 1815.
ZA30 = Casimiro Zalli, *Dizionario piemontese, italiano, latino e francese compilato dal sac. Casimiro Zalli di Chieri. Edizione seconda riordinata e di nuovi vocaboli arricchita*, 2 voll., Carmagnola, Barbié, 1830, ‹http://www.piemunteis.it/liber-liber/dizionario-piemontese-italiano-latino-e-francese›.
PO30 = Michele Ponza, *Vocabolario piemontese-italiano*, 3 voll., Torino, Stamperia Reale, 1830-1833. Quarta ediz., Torino, presso Carlo Schiepatti, 1847, ‹https://books.google.it/books?id=eT1JAAAAMAAJ&pg=PR1&hl=it& source=gbs_selected_pages&cad=3#v=onepage&q&f=false›.

non potrà certo fornire una prima attestazione, ma semplicemente una testimonianza dell'esistenza, nell'uso contemporaneo al vocabolario, del termine interessato, il quale però, nella maggior parte dei casi, risale certamente a molto tempo (spesso anche diversi secoli) prima della sua registrazione sui vocabolari considerati.

Come già si è accennato, alcune delle più nodali scelte di metodo erano già state anticipate nella «Presentazione»: l'esclusione, ad es., delle voci gergali, la cui giustificazione («si è pensato che l'argomento meritasse una trattazione a parte, sia per la mole, sia perché le stesse non possono essere esaminate se non all'interno di tutto il sistema gergale italiano» [XXIV]) mi pare molto giudiziosa; lo stesso dicasi per l'opzione di una doppia scelta nella trascrizione dei lemmi, con le entrate disposte nell'ordine alfabetico delle loro ortografie uniformate sul sistema 'Pinin Pacot' (attualmente il più corrente, grazie soprattutto all'opera di diffusione del Centro di Studi Piemontesi[7]) ma accompagnate, come ormai è norma comune nei dizionari dialettali più avvertiti, da una riscrittura in trascrizione fonetica. Può tuttavia apparire discutibile, a proposito di quest'ultima, la scelta operata per le norme di trascrizione adottate nel LEI, a disfavore del sistema internazionale dell'IPA (*International Phonetic Association*), accettato ormai persino negli ambienti più tradizionalisti della dialettologia italiana e francese[8].

DSA = Vittorio di Sant'Albino, *Gran dizionario piemontese-italiano*, Torino, Società l'Unione Tipografico-Editrice, 1859 (rist. anast. con presentazione di C. Grassi, Torino, La Bottega d'Erasmo, 1965; altra rist. anast., con presentazione di G. Gasca Queirazza, Savigliano, L'Artistica di Savigliano, 1993), ‹http://www.piemunteis.it/liber-liber/gran-dizionario-piemontese-italiano›.

G = Giuseppe Gavuzzi, *Vocabolario piemontese-italiano*, Torino-Roma, Roux, 1891.

LEVI = Attilio Levi, *Dizionario etimologico del dialetto piemontese*, Torino, Paravia, 1927 (rist. anast. Torino, La Bottega d'Erasmo, 1971).

GR = Gianfranco Gribaudo, *Ël neuv Gribàud. Dissionari piemontèis*, Torino, Piazza, 1996[3].

BR = Camillo Brero, *Nuovo vocabolario italiano-piemontese piemontese-italiano. Con grammatica e sintassi*, Torino, Il punto, 2009.

Resta poi la sigla REPMAT, che non si riferisce ad un vocabolario, ma contrassegna, come recita una legenda nel *Segnalibro* di accompagnamento del volume, «voci segnalate dai collaboratori non altrimenti attestate e rinvenute in fonti non lessicografiche». Sempre a proposito di questa sigla, leggiamo inoltre a p. [XCIV] che essa «allude a voci riconosciute in genere appartenenti alla *koinè* ma non attestate nei lessici utilizzati oppure riportate da fonti non piemontesi». Qui, il recensore deve confessare un certo suo smarrimento, perché né l'una né l'altra di queste due glosse gli appare molto chiara. Potrebbe forse trattarsi, ad es., di materiali ricavati dagli atlanti linguistici (AIS, ALI)? o dalle competenze personali dei redattori? o da testi letterari, magari non citati per non apparire in contraddizione con gli intendimenti metodologici precedentemente enunciati?

7 Sebbene non scevro di ben note e dibattute incongruenze e di aspetti controintuitivi, come ad es. la resa del fono vocalico [u] mediante il grafo <o> (es.: *boton* "bottone"), o la resa della sibilante sorda [s] intervocalica con un digramma <ss> che rimanda ad una articolazione intensa che non ha riscontro nella effettiva pronuncia (es.: *angassa* "nodo, cappio; asola").

8 Si noti che persino Wolfgang Schweickard, in quanto condirettore (con Max Pfister) del LEI, in una minuziosa e ponderata recensione comparsa su *ZrP* 132/3 (2016),

Un'altra scelta che si presta a qualche perplessità è quella che ha portato ad escludere «tutte quelle parole che hanno il loro palese corrispondente in termini della lingua italiana dal significato pressoché analogo [...] e la cui origine può essere agevolmente reperita nei vocabolari italiani dell'uso [...] nonché quelle voci piemontesi a partire dalle quali si può facilmente risalire al corrispettivo italiano in virtù delle caratteristiche fonetiche e morfologiche del piemontese fornite nell'*Introduzione*» [XXIV]. Fortunatamente, quest'ultimo proposito non è poi stato attuato troppo drasticamente; altrimenti il *Repertorio* si sarebbe notevolmente assottigliato e voci come, ad es., *bast* "basto" sarebbero scomparse. Di questa scelta metodologica, l'aspetto che desta però maggiore perplessità è l'esclusione delle parole che hanno il loro palese corrispondente in termini della lingua italiana dal significato pressoché analogo. Una procedura di questo genere potrebbe forse essere comprensibile – non necessariamente condivisibile – se ci trovassimo davanti ad un vocabolario monolingue o bilingue di tipo tradizionalmente 'semantico'. Ma questo è un vocabolario 'etimologico': il rimando alla voce corrispettiva di un vocabolario italiano dell'uso ci potrà allora informare, dal punto di vista etimologico, sull'etimo remoto della nostra parola piemontese, non su quello prossimo. Un esempio, preso appunto da una delle parole che rimandano all'italiano: alla colonna [8] troviamo «*afoghé*[2] B [afugé] → it. *affogare*». Come il REP ci invita a fare, andiamo a cercare la parola *affogare* su un vocabolario italiano dell'uso[9], e troviamo la seguente spiegazione etimologica: «Dal lat. pop. **affocare*, per il class. *offocare*, "strozzare", da *faux*, *faucis*; "fauce, gola"». A questo punto, conosciamo l'etimo remoto del nostro *afoghé*, ma non sappiamo assolutamente se la parola sia diventata parte del lessico piemontese per derivazione diretta dal lat. pop. da cui il Gabrielli ci dice essere derivato l'it. *affogare*, o se essa non sia piuttosto penetrata a partire dall'*affogare* italiano. Poiché il REP non è un vocabolario storico, non siamo neppure in grado di confrontare le date di prima attestazione nelle due lingue. Ma se anche lo fosse, il rimando 'secco' ai vocabolari italiani ci priverebbe comunque della possibilità di operare il confronto.

Ma veniamo ora alle considerazioni più puntuali, che dividerò in tre gruppi: cose problematiche o opinabili; errori; refusi. Con l'avvertenza che, tolte forse quelle relative ai refusi, le mie osservazioni sono affidate alla mia sensibilità soggettiva e possono senza dubbio non essere condivise.

(a) Cose problematiche o opinabili o di difficile comprensione

[XXIV], righe 15-16: la Curatrice del REP sta spiegando che non sono state incluse nell'Opera le «voci piemontesi a partire dalle quali si può facilmente risalire al corrispettivo italiano in virtù delle indicazioni sulle caratteristiche fonetiche e morfologiche del piemontese fornite nell'*Introduzione*». Resta oscuro o forse formalmente infelice il seguito: «viceversa, qualora la voce piemontese si presenti in veste fonetica di difficile reperimento [...]». Voleva forse intendere «[...] in veste fonetica non facilmente riconducibile alla voce italiana corrispondente»?

900-910, considera «una critica di fondo» la scelta del sistema LEI che, «concepito decenni fa, rischia oggi di spiazzare il lettore» (p. 904).

9 In quest'occasione, Aldo Gabrielli, *Il grande italiano. Vocabolario della lingua italiana 2008*, Milano/Roma, Hoepli/Gruppo editoriale L'Espresso, 2007.

[XXXIX], righe 33-34: di *sgonfié* viene dato il significato traslato «importunare» (perché così è nello ZALLI, il primo vocabolario che registra la voce), e non il significato principale e originario, che è, ovviamente, "sgonfiare, svuotare dell'aria un oggetto che la contiene (un pallone, una vescica, ecc.)". Così, anche nella voce relativa, alla colonna [800].

[XLI], riga 11: il canavesano *fraja* (non incluso poi, nel *Repertorio*, alla colonna [688]) viene fatto risalire al lat. volg *FRĀGŪLAM. Perché non direttamente a FRĀGAM? (cfr. ad es. *braje* < BRACAM).

[*Ibid.*], righe 33-34: «Si noti che sia nel caso di [ŋ] sia in quello di [ŋn] si ha una certa abbreviazione della vocale che precede con l'effetto acustico di un raddoppiamento della consonante che segue». L'effetto di rafforzamento consonantico non è soltanto acustico, ma anche articolatorio; del resto, anche nei casi in cui la tradizione grafica riporta una sola nasale velare (*cadèn-a*, *lun-a*) è molto probabile che, sottoposta ad una analisi spettrografica, questa si riveli intensa (IPA ['lyŋ:a] piuttosto che ['lyŋa]).

[XLV], prefisso *rës-* (< RĔ + EX): dubito che questo prefisso esista davvero. In ogni caso, mi pare che l'es. *rëstrèita* "minestra di pesce cotta a lungo" non sia azzeccato, perché la sibilante è già etimologica.

[XLVI], suffisso *-an*: pur concordando sul fatto che il suffisso possa esprimere «peculiarità di cosa o di persona», l'esempio *padoan* "buono a nulla" non mi sembra pertinente. Prima di assumere l'uso traslato, la voce rientra infatti nella «appartenenza a un luogo fisico», come *astesan* "astigiano". Più appropriati potevano essere, ad es., *fagnan* "fannullone" o *lajan* "lazzarone".

[*Ibid.*], suffisso *-erìa*: anche qui, l'esempio non è adatto, questa volta per motivi formali. *Ostarìa* "trattoria" andrà infatti tra gli ess. del suffisso *-arìa*. D'altro canto, anche se non riportato nella voce del REP alla col. [1029], *osterìa* è comunque ben vivo (anzi, forse più ricorrente) nel lessico piemontese, e come tale avrebbe potuto fornire l'esempio.

[XLVII], suffisso *-iera*. È considerato, credo a ragione, < fr. *ière* < ARIAM. Ma mi pare male esemplato: sia in *scufiera* "modista" sia in *cuniera* "conigliera" la *i* è già nel radicale, e pertanto il suffisso sarà piuttosto *-era*.

[LXVIII], riga 23: se interpreto bene, in *horiolo à sole* la vocale *a* non è congiunzione, ma preposizione.

[LXIX], ultima riga: «chi sia *Vicari* per ora non è dato sapere». Sarà davvero un antroponimo? Il testo italiano ha la minuscola («o vicari amantissimo di me»).

col. [29], s.v. *àmpola* "crespino, berbero [...] pianta di lampone ecc.": i nomi dei 'frutti di bosco' pongono, si sa, dei seri problemi, che neppure l'eccellente saggio di Bertoldi[10] giunge a risolvere in modo soddisfacente. A me pare comunque opinabile l'inserimento, sotto lo stesso lemma, delle forme *bronson*, *brin-*, *brisson*, *brivasson*, nonché di *bruech* e forse anche, malgrado l'*-am* iniziale, di *ambrecalle*, *ambronse*, *ambrun-a*. Vero è che l'ampia dichiarazione espone in modo problematico la materia, offrendo al lettore il ventaglio delle proposte più verosimili sinora escogitate.

[94], s.v. *aso* "asino": il fr. *âne* (in IPA ['an]) è monosillabo, non bisillabo.

---

[10] Vittorio Bertoldi, «Genealogie di nomi designanti il mirtillo (Vaccinium myrtillus)», *Italia Dialettale* I (1925), 91-113, 161-189.

[139-140], s.v. *barba* "barba": verso la fine della glossa etimologica, si legge: «a proposito del verbo *barbé* "sottrarre" si consideri pure l'espressione piem. gerg. *barbé le ghëtte* lett. "portare via le ghette" estesasi all'accezione di "uccidere, assassinare", in riferimento alla sottrazione di gambiere, scarpe e stivali da parte dei ladroni ai danni delle loro vittime». Ho l'impressione che la formula non sia di origine gergale, e che *barbé* sia usato qui con il significato primitivo di "radere, sbarbare" (e per estensione "rasentare, sfiorare"); nella mia pur limitata competenza del piemontese e dell'italiano regionale del Piemonte, infatti, *barbé le ghëtte a queicadun* e il corrispondente italiano regionale 'barbare le ghette a qualcuno' valgono appunto "sfiorare pericolosamente qualcuno", per es., con l'automobile.

[198], s.v. *bisodié* "biascicare preghiere": non convince l'incrocio, dato come probabile, tra *bisòch* "bigotto" e un tipo *salmodié* "salmodiare, cantare, recitare inni liturgici". A mio avviso, è molto più probabile la discesa paronimica da *dona nobis hodie*, quella stessa formuletta del *Pater noster* dalla quale Antonio Gramsci, in una lettera a sua sorella Teresina, datata al 16 novembre 1931, identificava già l'origine della popolare *Donna Bisodia*, una donna la cui devozione era tale da farla menzionare addirittura nella recita del *Pater noster*[11].

[506], s.v. *dafé* "faccenda": la proposizione implicita di cui la voce è una sostantivazione mi pare piuttosto deontica che finale.

[751], s.v. *gheta* "sopraccalza, uosa": pare strano che si tratti di italianismo, vista l'esistenza, non attestata in questa voce del REP nonostante che la redazione ne sia al corrente (cfr. col. 140, s.v. *barba*), della forma *ghëtta*, nella quale l'adattamento fonetico della parola francese dalla quale deriva (*guêtre*) è maggiore; vista inoltre l'esistenza del frasema *barbé le ghëtte*, di cui si è parlato poco sopra.

[791], s.v. *gnèch* "massiccio; pesante caduta a terra [...]". Vengono elencati vari altri significati, tra i quali quello che attualmente mi pare più saldamente attestato nell'uso è probabilmente "mal cotto (di pane), molliccio, mal lievitato". Non mi convince la proposta dell'origine onomatopeica; conserverei, in mancanza di meglio, quella tradizionale che fa discendere la voce dal lat. mediev. NEQUUS "cattivo, debole", riportata dal REP come alternativa scartata.

[*Ibid.*], s.v. *gnero* "bambinetto": mi sembra giusta l'etimologia proposta (lat. volg. *NĪDĀRIUM / NĪDIĀRIUM), malgrado l'omofonia perfetta della forma femminile *gnera* con una delle denominazioni della pulce (qui registrata come *nèira*, s.v. *nèir*, e come proveniente da REPMAT), per la quale viene generalmente postulata la base NĪGRAM.

[795], s.v. *gòga magòga* "godimento, scialo": mi sento un po' perplesso per quell'«euforico» iniziale. Vuole essere un aggettivo sostantivato per designare una categoria di termini (o locuzioni, come in questo caso)? Non mi pare felice.

[905-906], s.v. *malëzzo* "larice": non credo che l'antecedente diretto della voce piemontese sia il fr. *mélèze*. Il francese ha acquisito il termine (e probabilmente conosciuto il referente) soltanto nel XVI secolo, come prestito dalle parlate delfinatesi (cfr. TLFi[12]). Mi pare più probabile che il piemontese lo abbia, a sua volta, acquisito direttamente dalle parlate delle vallate provenzali alpine del Piemonte occidentale.

---

[11] Cfr. Antonio Gramsci, *Lettere dal carcere 1926-1937*, a c. di A.A. Santucci, Palermo, Sellerio, 1996.

[12] TLFi = *Trésor de la Langue Française informatisé*, ‹http://atilf.atilf.fr/tlfv3.htm›.

A parte ciò, non posso condividere i motivi dell'obiezione di REW 5481a[13], ritenuti invece plausibili dal REP, alla ipotesi lat. MĔLLEM + LARĪCEM («non essendo il miele prodotto consueto nelle regioni in cui la v. è diffusa»). Intanto, il miele è ampiamente diffuso e conosciuto in tutto l'arco alpino occidentale; e poi, non è da escludere che il 'miele' che entrerebbe nella composizione sostantivale non sia quello prodotto dalle api, ma piuttosto la cosiddetta 'manna di Briançon', un'escrescenza che 'piove' letteralmente dai larici, prodotta da un afide chiamato scientificamente *Cynara laricis*[14] e contenente uno zucchero detto melizitina. Questa correzione al REW sembra più plausibile di quella proposta, a loro volta, da Pellegrini e Zamboni (1982)[15], che suggerivano di identificare il MĔLLEM con la resina.

[926], s.v. *marmòta* "marmotta": non vorrei parere presuntuoso, ma credo che, in questo caso, uno sguardo ad uno dei due piccoli studi da me dedicati alle denominazioni della marmotta[16] sarebbe potuto essere di qualche utilità. Se non altro, sarebbe servito a spiegare l'arcano (o l'ambiguità) dell'*euli ëd marmòta* "olio di marmotta (olio prodotto dalla spremitura del nocciolo del *Prunus Brigantina*)", del quale peraltro non c'è traccia nel REP, né alla voce *euli* né alla voce *marmòta*.

[1050], s.v. *papà* "papà, padre": viene qui accettata la tradizione etimologica, che vuole il termine come calco (direi però 'prestito', in questo caso) del francese *papa*, trascurando il fatto che, stando alla carta 5 dell'AIS, esso è diffuso praticamente in tutta l'Italia settentrionale[17] (tolta la Liguria) e soprattutto che, a giudicare dalla distribuzione dei termini per "papà" nell'Italia settentrionale, si potrebbe legittimamente avanzare l'ipotesi che la forma di base, quella da cui *papà* avrebbe preso le mosse, sia in realtà PA/PAP, attestato tal quale nelle forme di *pà* di numerosi dialetti del Piemonte settentrionale, e poi in tutto il Ticino, in Lombardia, in Emilia. Se è possibile che il *pa'* del romanesco sia una forma apocopata di un *papà* di origine settentrionale e di recente acquisizione, è possibile altresì che i *papà* settentrionali altro non siano che forme sviluppate su *pà* < PA, con reduplicazione espressiva. Alla luce di questa ipotesi, anche il toscano (e italiano; ma *papà* non lo è di meno) *babbo*, per il cui etimo i dizionari parlano generalmente di lat. pop. *BĂBBUM, definito voce onomatopeica del linguaggio infantile, potrebbe risalire ad una unica base PA/PAP-BA/BAB.

[1219], s.v. *sabaché* "scuotere, strattonare": se leggo bene sia il REP sia il LEVI, mi pare di vedere qui una strana incongruenza, che non riesco a spiegarmi. Infatti, (1) per

---

13 Cfr. Wilhelm Meyer-Lübke, *Romanisches Etymologisches Wörterbuch*, Heidelberg, Winter, 1935³.

14 Secondo alcuni autori, da un'ape migratrice, *Apis laricis*.

15 Cfr. Giovan Battista Pellegrini / Alberto Zamboni, *Flora popolare friulana. Contributo all'analisi etimologica e areale del lessico regionale del Friuli-Venezia Giulia*, 2 voll., Udine, Casamassima, 1992.

16 Cfr. Tullio Telmon, «Sull'etimo di marmotta», in: Bureau Régional pour l'Ethnologie et la Linguistique, *Colligere atque tradere. Etudes d'ethnographie alpine et de dialectologie francoprovençale. Melanges offerts à Alexis Betemps*, Aosta, Musumeci, 2003, 153-160; *Id.*, «Ancora marmotte», in: *Quaderni di semantica*, 27/1-2 (2006), 421-434.

17 Sull'argomento si è recentemente pronunciato, in questa stessa rivista, anche Lorenzo Tomasin, «*Papà* in italiano, francese, spagnolo», *RLiR* 81 (2017), 113-128, respingendo anche per l'italiano la tesi del prestito francese.

il LEVI *sabaché* è "scuotere", non "vincere". Quest'ultimo significato è solo nel Ferraro[18]; (2) LEVI non prende come base *bassac* "sacco", ma **sabaca*, metatesi di *bassaca*, sulla scorta del Mistral[19].

[1227], s.v. *sagrin* "afflizione, dispiacere, ecc.": per quanto riguarda l'etimologia di fr. *chagriner*, nel TLFi il ted. *katzenjammer* "malaise, état de détresse" è dato soltanto come termine di confronto, non come antecedente, come invece il segno [<], premesso nel REP alla parola tedesca (per di più scritta in maiuscolo), farebbe credere. Le due etimologie esposte nel REP (quella di BlWbg e del TLF e quella del FEW) non sono perciò contrastanti e alternative, ma concordano sulla base francone *GRINÂN "fare il broncio, piangere".

[1324-1325], s.v. *sfojor* "innamorato": la spiegazione non mi pare soddisfacente: che cosa vuol dire, infatti, che, nel piemontese, il lat. FŌLIUM con il pref. ĔX «assume significati attinenti la sfera dell'affettività»? A me pare più semplice e attendibile pensare a un deverbale, con aggiunta del suff. -ATOREM, da un lat. tardo EXFOLIĀRE, a sua volta composto da EX privativo e da un derivato di FOLIUM "foglia", con riferimento all'attività dello sfogliare (*sfoié*, appunto, o *spané*) le pannocchie del granoturco. Attività che si svolgeva collettivamente nelle aie, nelle serate estive, e durante la quale i giovanotti (gli *sfojor*, gli sfogliatori, appunto) adocchiavano e facevano magari la corte alle ragazze.

[1546], s.v. *truch* "altura": non mi convince l'etimo lat. volg. *TRŪDĪCĀRE "colpire, pressare", ripreso da FEW 13/2, 327. Mi pare infatti semanticamente troppo distante. Questo vale, naturalmente, anche per *montruch* (col. [970].

(b) Errori

Leggiamo, nelle ultime righe di p. [XXIV]: «[...] sono state collocate insieme voci affini come *daj* 'falce fienaia', che costituisce nel piemontese un occitanismo di larga diffusione dovuto a motivi di carattere storico-sociale, mentre il sinonimo *dagn*, dallo stesso significato[20], citato nel *Vocabolario* di Pipino [...] è da ritenersi voce franco-provenzale casualmente entrata nel piemontese; la verifica sull'AIS dimostra che essa infatti ricorre nella carta 1403 al solo punto 182 (Limone Piemonte) e nell'ALI alla voce 3568.». Il richiamo della voce dell'ALI non apporta nessuna informazione, non essendovi indicati i punti in cui *dagn* sarebbe attestato. Ma la cosa più grave è che la parlata di Limone Piemonte non è francoprovenzale, ma occitana (con venature liguro-alpine).

La confusione tra francoprovenzale e occitano si ripete, a parti rovesciate, alla colonna [1555], s.v. *uch*: leggiamo infatti «Cfr. gli occ. del Queyras, di Usseglio, di Prali e Pragelato *utcià* con lo stesso sign.». La parlata di Usseglio è francoprovenzale, non occitana.

---

[18] Cfr. Giuseppe Ferraro, *Glossario monferrino*, Torino, Loescher, 1889². Rist. anast. Bologna, Forni, 1976.

[19] Cfr. Frédéric Mistral, *Lou Trésor dou Felibrige*, 2 voll., Aix-en-Provence, Édition du Centenaire-Unicorne, 1878-1886.

[20] Ridondanza: è infatti ovvio che, se la parola è un sinonimo, essa ha lo stesso significato.

[XXXIX], righe 20-21: «CL- ha dato origine [...] a un'affricata palatoalveolare, forse attraverso uno stadio intermedio precedente, costituito dall'affricata mediopalatale». Lo stadio intermedio non è costituito da un'affricata, ma da un'occlusiva mediopalatale, come mostra il segno di trascrizione impiegato alla riga 21 (qui non riproducibile), che corrisponde a [c] del sistema IPA.

[LV], dopo la riga 28: nel disegno del triangolo vocalico, mi pare che manchi un segno relativo alla vocale centrale medio-aperta, che dovrebbe essere incolonnato sotto i segni *u* ed *ë*. Suppongo che si tratti di una svista, poiché nelle righe precedenti si legge tra l'altro: «se nel tradizionale triangolo vocalico si aggiungono [*scil.* alla turbata *ü* (IPA [y])] le altre due vocali centralizzate [...]»; nel triangolo, invece, alla anteriore chiusa *ü* risulta aggiunta soltanto la centrale media/medio-chiusa *ë* (IPA [ə]). La vocale mancante sarà dunque, presumibilmente, la centrale medio-aperta che in IPA (e anche nel sistema del LEI) ha il segno [œ] e che nell'ortografia piemontese adottata dal REP e impiegata nel triangolo in questione sarà perciò *eu*.

Alle pp. [LXI-LXII], così come nella tavola di p. [LXIII] e nel 'Segnalibro' (dove molto opportunamente è riportata la tavola delle grafie usate) non si trova traccia della nasale palatale (in IPA [ɲ]; < gn > nell'ortografia del piemontese; [ñ] nel sistema di trascrizione adottato dal REP).

[LXXX]: il *Dizionario del dialetto veneziano* di Giuseppe Boerio non è del 1866, ma del 1829. Il Boerio morì nel 1832, tre anni dopo la pubblicazione del *Dizionario*, curata dal giovane Daniele Manin «coi tipi di Andrea Santini e figlio». Nel 1867 l'editore Cecchini pubblica la terza edizione e «si riserva la proprietà avendola acquistata dall'Erede dell'Autore», come si legge nel retro del frontespizio.

[XCIII], riga 21: «poco prima [*scil.* della pubblicazione del *Dizionario etimologico* del Levi, avvenuta nel 1927] Ascoli aveva decretato [...] la dignità di lingua autonoma [del francoprovenzale]». Gli *Schizzi franco-provenzali* di Graziadio Isaia Ascoli risalgono al 1874[21]: oltre mezzo secolo separa le due date!

col. [2], s.v. *abrì*[3] "rifugio": la forma fr. *abri* non è il part. pass. del fr.a. *abrier*, ma un sostantivo verbale. Il participio passato è infatti regolarmente *abrié*, attestato anche nel *Roman de la Rose* (cfr. TLF).

[1066], s.v. *patoè* "linguaggio grossolano": l'ortografia del derivato *patoisant* (anziché *patoazant*) è evidentemente sfuggita perché condizionata dall'ortografia del francese, come dimostra anche la trascrizione fonetica [patwazánt], che con la pronuncia della dentale finale (in francese non pronunciata) sembra suggerire, tra l'altro, una trafila proveniente dal termine della tradizione scritta, letto e pronunciato *in ore pedemontano*.

[1250] s.v. *sassin* "assassino", riga 2 della dichiarazione etimologica: il termine piemontese è il frutto di una aferesi del sostantivo arabo da cui deriva, non di una apocope.

[1268], s.v. *scalòrgna*[1] / *-lògna*[1] "scalogno": è probabilmente corretta l'ipotesi che l'epentesi di *-r-* sia dovuta allo scrupolo di non confondere la parola con quella che suona allo stesso modo e che significa "avversità, sfortuna". Ma: (1) quest'ultima non è un «sinonimo sgradevole» bensì un 'omonimo' sgradevole; (2) resta il fatto che anche

[21] Cfr. Graziadio Isaia Ascoli, «Schizzi franco-provenzali», *Archivio glottologico italiano* 3 (1878 [ma 1874]), 61-120. Il 1874 è la data della comparsa in fascicolo; il 1878 quella della comparsa del volume 3, comprendente i fascicoli precedenti.

questa può presentare la forma con epentesi, come mostra l'entrata di *scalòrgna*[2] / *-lògna*[2].

(c) Refusi

Sperando di fare opera utile, segnalo qui i refusi che mi sono venuti sott'occhio in una lettura che però non era rivolta alla loro ricerca. Come si noterà, le segnalazioni sono più numerose nella parte introduttiva che nelle voci del Repertorio. Facile capire la ragione: a differenza della lettura della parte introduttiva, quella delle voci si è svolta, per la redazione di questa recensione, soltanto per sondaggi e non in modo sistematico e continuativo.

Ma ecco i refusi da me trovati:

[XXXVII], nota 12: «Novaresa» *corrige* Novarese

[XXXIX], righe 14-15: «[za // zara]» *corrige* [zan- // zara]

[XLIV], riga 9: «oigine» *corrige* origine

[LIII], nota asteriscata: «presente» *corrige* presenti

[LVIII], riga 4 e 2 volte alla nota 41: «virgiliana» *corrige* virigliana (ah, il correttore automatico!)

[LXXXI], riga 17: «allla» *corrige* alla

[LXXXVI], nota 19: «modestamente» *corrige* modesti

[XCII], riga 14: «tutte» *corrige* tutti

[XCIII], terz'ultima riga: «cronica» *corrige* sincronica

[XCV], riga 23: «**tade**» *corrige* **tadeo**

col. [905], s.v. *malëzzo*: *malëzzi-na corrige malëzzin-a*

col. [1268], s.v. *scalòrgna*[1]: «dovuto» *corrige* dovuta

Si sa, un vocabolario è un'opera aperta, e le possibilità di aggiunte, correzioni, perfezionamenti sono sempre attuali. Per questo l'auspicio è che la valorosa ed agguerrita *équipe* guidata con grande perizia da Anna Cornagliotti non abbia disarmato dopo il raggiungimento di questo pur ammirevolissimo traguardo, e che si sia invece immediatamente rimessa al lavoro per spogliare testi letterari e documenti storici, con lo scopo di produrre, non appena questa edizione si sarà esaurita – e sono certo che lo sarà prestissimo, dato l'interesse che ha saputo destare – un nuovo RESP / *Repertorio Etimologico e Storico Piemontese*, altrettanto valido nei suoi contenuti scientifici e altrettanto accattivante nella sua veste editoriale.

Tullio TELMON

Passione Trivulziana, a cura di Michele COLOMBO, Berlin/Boston, De Gruyter (Beihefte zur ZrP, 406), 2016, 292 pagine.

Lo studio delle armonie evangeliche, o dei racconti della Passione di Cristo da loro estratti, ha assunto negli ultimi anni, come segnala l'A., un particolare interesse: «in area tedesca Petra Hörner ha analizzato e pubblicato otto Passioni armonizzate in volgare tramandate da codici del XIV e XV secolo; in area italiana, Paolo Pellegrini ha procurato l'edizione di una passione armonizzata in antico veronese» [26] e su questa scia s'inserisce la *Passione Trivulziana* (d'ora in poi *PT*)[1]. Essa presenta un testo in prosa in antico volgare milanese contenuto nel Trivulziano 1993 («manoscritto membranaceo, guardie miste; fascicoli legati; 1391-1420 data stimata; cc. II + 32 + I» così i dati riportati in *Manus OnLine*) conservato presso la Biblioteca Trivulziana. Il ms. tramanda un racconto in volgare della Passione narrato armonizzando tra loro le pericopi dei quattro vangeli canonici e interpolandole con ampliamenti e brevi digressioni perlopiù di carattere esegetico. Le prime notizie del Trivulziano 1993 risalgono a Porro che lo riteneva «certamente Veneto, perché egli [i. e. il copista] vi mescolava l'italiano col suo dialetto», e concludeva segnalando il ms. come «importante per la filologia»[2]: il bibliotecario aveva visto giusto solo nell'affermare l'importanza del documento. Passeranno più di ottant'anni perché ci si interessi di nuovo alla *PT*: Santoro, nel catalogo dei codici medievali conservati alla Trivulziana, definiva la *PT* «uno dei rari documenti contemporanei del volgare lombardo del XIV secolo»[3]. Nonostante le descrizioni del ms., la *PT* rimaneva sempre inedita: Piazza nel 1975 effettuerà una prima trascrizione del testo, ma il commento linguistico da lui promesso rimase un *desideratum*[4].

Prendendo le mosse da una nuova descrizione materiale del codice, prodotto da una bottega di livello mediocre, Colombo propone di datarlo «piuttosto che nel Trecento, come finora si pensava, nella prima metà del Quattrocento» [2]. La datazione proposta dall'A. si appoggia alle perizie paleografiche di Gabriella Pomaro e Mirella Ferrari che si fondano sull'utilizzo della <d> dritta e delle <I> e di una <N> in maiuscola gotica con pallini quasi alla greca; a supporto di questa ipotesi vi è anche l'analisi dell'iniziale miniata del f. 1r che permette, e su tale parere concordano Milvia Bollati e Marco Rossi, «una possibile datazione del codice al primo quarto del XV secolo» [3].

L'individuazione di Como come luogo di probabile provenienza del Trivulziano 1993 è sostenuta da tre constatazioni dell'A. che ci paiono convincenti. Il secondo foglio di guardia, una pergamena che tramanda un atto privato riguardante un mutuo, è datato

---

1 Petra Hörner, *Passionsharmonien des Mittelalters. Texte und Untersuchungen*, Berlin, Weidler, 2012 e Paolo Pellegrini, *Passione veronese*, Roma/Padova, Antenore, 2012; lo studioso ha successivamente esaminato la struttura compositiva in Paolo Pellegrini, «Un antico ‹Diatessaron› in volgare: la ‹Passione veronese› (tra filologia italiana e filologia neotestamentaria)», *Studi di erudizione e di filologia italiana* 1 (2012), 53-92.

2 Giulio Porro, *Catalogo dei codici manoscritti della Trivulziana*, Torino, Fratelli Bocca, 1884, 190-191.

3 Caterina Santoro, *I codici medioevali della Biblioteca Trivulziana*, Milano, Comune di Milano/Biblioteca Trivulziana, 1965, n° 468.

4 Giovanni Maria Piazza, «Un testo lombardo del Trecento», *Libri & Documenti. Archivio Storico Civico e Biblioteca Trivulziana* 2 (1975), 30-35 e 3 (1975), 32-38.

Como 1251: «dovunque il manoscritto sia stato prodotto [...] a un certo punto *è stato* rilegato nella città lariana» [3]. Preziosa è anche la nota vergata a c. 31v dove si dichiara che il codice «passò dalle mani di Ambrogio Massoni in quelle di Gerolamo del Nato» [4], due personaggi che, come dimostra la puntuale agnizione dello studioso, paiono legati al capoluogo lariano. L'A. precisa giustamente che il cambio di possesso del ms. non implica in alcun modo che a Como il codice sia stato anche prodotto. Infine, pure l'iniziale miniata che può essere definita «senz'altro lombarda» [4] permette un'approssimativa collocazione del codice, tuttavia come nota l'A. «sebbene essa goda di riscontri in area milanese, la conoscenza attuale delle miniature comasche del XIV e del XV secolo non è tale da permettere l'esclusione della città lariana» [4].

Una volta localizzato e datato il codice, l'A. affronta il problema della datazione del testo ponendosi quattro domande: «il volgarizzamento ha attinto da un testo latino dove le fonti (evangeliche e non) erano già fuse in un'unica narrazione o opera *ex novo* tale intreccio?», «la lezione tramandata coincide con l'originale o è copia di un antigrafo?», «si può datare la composizione dell'opera attraverso elementi interni?» e infine «esistono dati linguistici che permettono di collocare geograficamente la *PT* con ragionevole certezza?» [4].

Per la prima questione l'A. propone la soluzione più economica: è «inverosimile pensare che l'autore della *PT*, già impegnato nel compito di volgarizzare, si sia sobbarcato anche quello di realizzare in proprio una nuova armonizzazione» [4]; sostiene la tesi il fatto che tra Trecento e Quattrocento sono numerose le armonie evangeliche in latino[5].

La seconda questione relativa alla tradizione testuale è cruciale dato che «l'analisi linguistica di qualsiasi tipo di testo non può mai prescindere dal modo in cui esso è stato tràdito»[6]. Colombo ritiene che «la lezione tramandata dal Trivulziano 1993 sia tratta da un antigrafo. A questa ipotesi indirizzano alcune delle mende testuali, la cui genesi è verosimilmente da identificare in un'errata interpretazione della grafia del modello»: pertanto la spiegazione dei guasti testuali è spesso riconducibile «a un classico errore di copiatura, il *saut de même au même*» [8].

Il contenuto della *PT* non presenta appigli interni utili a datare il testo – terza questione –, sicché il *terminus ante quem* coincide con il limite più avanzato dell'allestimento del codice; anche gli indizi offerti dalle fonti evangeliche della *PT* risultano di scarso aiuto per determinare il *terminus a quo* del testo latino sotteso. Quindi senza forzare i dati a sua disposizione l'A. constata che «la composizione della *PT* va prudentemente collocata nell'ampio arco cronologico che si estende dal principio del Trecento alla prima metà del Quattrocento» [9].

Se l'individuazione di Como come luogo di circolazione, se non di produzione, del ms. non ha posto eccessivi problemi, la localizzazione del volgarizzamento su base linguistica – quarta questione –, è, come vedremo, alla luce delle odierne conoscenze sugli antichi volgari settentrionali la più complessa. Se da un lato l'intera zona a est dell'Adda (Bergamo, Brescia, Mantova) è facilmente scartata da Colombo, così come Crema, Cre-

---

5 Cfr. Alberto Vaccari, «Propaggini del Diatessaron in Occidente», *Biblica* 12 (1931), 330-331.

6 Michele Colombo, «Predicazione e oratoria politica», in: Giuseppe Antonelli / Matteo Motolese / Lorenzo Tomasin (ed.), *Storia dell'italiano scritto. III. Italiano dell'uso*, Roma, Carocci, 2014, 269.

mona e, per quanto riguarda la Lombardia occidentale, anche Pavia e Lodi, maggiori problemi si riscontrano con Novara, priva di studi specifici. Movendo dalle osservazioni di Longo[7], l'A. utilizza come cartina tornasole per definire l'antico volgare novarese un ms. quattro-cinquecentesco «appartenuto alla confraternita dei Battuti di Novara, ora costudito nell'Archivio Molli della Fondazione Marazza di Borgomanero» [10]. Individuando la tendenza a quella che parrebbe la «restituzione con *-i* dell'atona finale caduta» come tratto tipico del novarese antico, il nostro può così escludere la città piemontese; rimangono perciò da un lato Milano e dall'altro Como (con i rispettivi centri che attorno a essi gravitano), che come rimarca l'A. sono le due zone coinvolte nelle vicende del codice Trivulziano (dato che comunque, come egli osserva con giusta prudenza, non è dirimente). La possibilità di distinguere linguisticamente queste due località, segnala correttamente l'A., si scontra spesso con la scarsità degli elementi differenziali[8]. Tentare una descrizione dell'antico volgare di Como adoperando la cosiddetta *Passione comasca* studiata da Salvioni non ha ovviamente senso, visto che il documento non può essere considerato un testimone dell'antico comasco come lo stesso studioso bellinzonese ha rimarcato[9]. Potenzialmente più vicini all'antica parlata lariana sono gli statuti in volgare della confraternita di S. Marta dei Disciplinati di Daro pubblicati sempre da Salvioni, in cui tuttavia «di specificamente comasco non [...] appare nulla»[10]. Davanti a questa *impasse* l'A., fiducioso nella possibilità di differenziare il volgare di Milano da quello del capoluogo lariano, rivolge meritoriamente la sua attenzione ancora una volta a del materiale inedito conservato nell'archivio della Diocesi di Como: lo soccorre un ms. di 130 ff. (da Colombo indicato come *Laudario comasco*) nel quale sono tramandati una cinquantina di testi poetici che nonostante presentino materiale di varia provenienza e possano essere un terreno linguisticamente sdrucciolevole, sono dallo stesso considerati un «esempio affidabile dell'antico volgare comasco» [13][11]. Appare molto persuasiva l'idea dell'A. di guardare non tanto alla fonetica, in cui i tratti più notevoli sono spesso sospetti di una marcatezza piuttosto diastratica che (micro)diatopica, bensì alla morfologia. Colombo nota che l'apparente omogeneità dei due volgari vacilla quando si prende in esame il quadro dei pronomi personali soggetto: «le forme costituite dall'unione del clitico soggetto *a'* con clitici soggetto di 3ª e 6ª pers. sono assenti o scarsamente rappre-

---

7 Pier Giorgio Longo, *Letteratura e pietà a Novara tra XV e XVI secolo*, Novara, Associazione di storia della Chiesa novarese/Fondazione Achille Marazza, 1986.

8 Così già Lucia Bertolini, «Una redazione lombarda del ‹Purgatorio di San Patrizio›», *Studi e problemi di critica testuale* 31 (1985), 16.

9 Carlo Salvioni, «La Passione e altre scritture lombarde che si contengono in un codice della biblioteca comunale di Como», *Archivio glottologico italiano* 9 (1886), 7-24, poi in: Carlo Salvioni, *Scritti linguistici*, vol. 3, a c. di Michele Loporcaro / Lorenzo Pescia / Romano Broggini / Paola Vecchio, Bellinzona, Edizioni dello Stato del Cantone Ticino, 5 voll., 2008, 207-230 e Carlo Salvioni, «Gli statuti volgari della confraternita dei Disciplinati di S. Marta di Daro», *Bollettino storico della Svizzera Italiana* 26, 6-8 (1904), 81-91 poi in: Carlo Salvioni, *Scritti linguistici*, vol. 1 cit., 562-573, in particolare 564.

10 Carlo Salvioni, «Gli statuti volgari della confraternita dei Disciplinati di S. Marta di Daro» cit., 563-564.

11 Così anche Claudio Ciociola, «Attestazioni antiche del bergamasco letterario», *Rivista di letteratura italiana* 4 (1986), 161 e Angelo Stella, «Testi volgari ferraresi del secondo Trecento», *Studi di filologia italiana* 26 (1968), 194.

sentate in milanese antico. Si tratta, oltretutto, di una divergenza valevole anche per la fase moderna» [15]. Negli statuti comaschi impiegati a Daro è, come segnala Salvioni, «frequente l'elemento *a* disposato alla forma enclitica del pron. soggetto di 3ª»[12], così come nel *Laudario comasco*. Lo spoglio di alcuni documenti in volgare custoditi nell'archivio della Diocesi di Como e analizzati in una inedita tesi di laurea di Sergio Gabaglio rafforza la sua idea[13]. Conclusione: «si può perciò affermare con un buon grado di certezza che la Passione tramandata dal codice Trivulziano 1993 è la copia di un volgarizzamento in milanese antico» [18] e il luogo di circolazione (e forse di stesura) del ms. non coincide con quello del testo che esso tramanda.

Successivamente l'A. si interessa alle fonti del volgarizzamento [18-23]; ovviamente trattandosi di un'armonia evangelica l'intreccio delle fonti neotestamentarie è «assai fitto per gli episodi narrati in più di un vangelo, altrimenti si ha l'alternarsi di passi tratti di volta in volta dal vangelo che li riporta» [18]. Le glosse e le espansioni narrative della *PT* discendono da fonti disparate, «non sono infrequenti paralleli con l'Antico Testamento» [18], così come i rimandi alle *Meditaciones vite Christi* di Iohannes de Caulibus – ma l'attribuzione di questo testo è dubbia – le quali alle volte mediano altri riferimenti, come la *Historia scholastica* di Petrus Comestor. Ovviamente alcune delle fonti della *PT* sono più scontate di altre: la *Glossa ordinaria* è molto presente, tanto da servire all'A. per sanare una lacuna testuale [20-21]. Alle volte è il testo stesso della *PT* a esplicitare le proprie fonti: in esso si fa riferimento alla *Legenda aurea* di Iacopo da Varazze e al *Liber de passione Christi* di san Bernardo [18-21].

Il modello principale della *PT* è il *Diatessaron*, la nota armonia evangelica composta attorno al 170 da Taziano di Siria, caratterizzata da una complicatissima tradizione testuale. Nel delineare l'«ampio quadro delle armonie evangeliche» nel quale si inseriscono le Passioni, l'A. fornisce, sulla base delle osservazioni di Cornagliotti e Leonardi[14], un regesto delle Passioni in area italoromanza (l'A. considera esclusivamente quelle in prosa «che costituis*cono* delle armonie evangeliche, che non *sono* precedute dal racconto dell'intera vita di Gesù – si sono cioè escluse le armonie evangeliche *stricto sensu* – e che *sono* tramandate da codici anteriori al principio del XVI secolo» [27]). Dalle ricerche di Colombo risultano, escludendo la *PT*, nove codici che tramandano cinque testi, due dei quali in plurime redazioni [26-31].

Lo studioso nota che «la *Passione Mai* [i. e. Bergamo, Biblioteca Civica Angelo Mai] va posta in rapporto con la *Trivulziana*. Benché non si possano dire redazioni di uno stesso testo, le due attingono frequentemente dal medesimo serbatoio per quanto

---

12 Carlo Salvioni, *Gli statuti volgari della confraternita dei Disciplinati di S. Marta di Daro* cit., 571.

13 Sergio Gabaglio, *Il volgare a Como nel '400. Il notaio, il principe, il prete. La «scripta» degli atti e delle corrispondenze notarili, delle gride e delle storie di tre santi: Guglielma, Cristoforo e Alessio*, tesi di laurea, relatore Angelo Stella, Università degli Studi di Pavia, Facoltà di Lettere e Filosofia, a.a. 1996-1997; disponibile per consultazione all'Archivio di Stato di Como.

14 Anna Cornagliotti, «I volgarizzamenti italiani degli apocrifi neo-testamentari», in: Marcel Boudreault / Frankwalt Möhren (ed.), *Actes du XIII^e Congrès international de linguistique et philologie romanes*, vol. 2, Québec, Les presses de l'Université Laval, 1976, 669-687 e Lino Leonardi *et al.*, «Inventario dei manoscritti biblici italiani», *Mélanges de l'École française de Rome, Moyen âge* 105/1 (1993), 863-886.

riguarda l'inserimento di glosse nel tessuto della narrazione evangelica» [33]; inoltre l'articolazione della materia per *distinctiones*, secondo lo schema tipico del *sermo modernus* è sintomatica di un procedimento «praticato specialmente da predicatori domenicani e francescani [...]. La diffusione delle *distinctiones* nelle *Passioni Trivulziana* e *Mai* potrebbe dunque essere un indizio del nesso dei testi lì volgarizzati con la temperie culturale degli ordini mendicanti» [35]. L'autore conclude che se «*q*uello della *Passione Mai* è dunque un testo strettamente legato alla predicazione [...] *n*on è consentito affermare con pari certezza che una simile destinazione riguardasse anche la *PT*: tuttavia l'ipotesi non è da escludere [...] come il codice della Biblioteca Civica di Bergamo, quello Trivulziano si presenta come un oggetto privo di particolare pregio, di formato maneggevole e con un'estensione di pochi fogli [...]. Non è dunque impossibile che il laico Gerolamo del Nato, che acquistò il Trivulziano 1993, ne abbia notato l'esistenza sentendolo recitare nella Como del XV secolo» [36-37].

Studiando le sequenze narrative e le glosse della *PT* [37-42], l'A. giudica fallace la conclusione di Vaccari[15] secondo cui un tratto comune alle tradizioni orientale e occidentale del *Diatessaron* fosse la successione «lavanda dei piedi (Ioh. 13, 1-20)», «preparazione per la Pasqua e cena legale (Lc. 22, 7-16 e paralleli)», «uscita di Giuda dal cenacolo (Ioh. 13, 21-32)», «istituzione della SS. Eucarestia (Mt. 26, 26 e paralleli)»: la «notevole libertà di dislocazione delle scene in punti diversi della narrazione» permette un numero considerevole di combinazioni degli episodi, e eventuali nessi possono essere «attribuiti semplicemente al caso» [40]; del resto, secondo Pellegrini «l'ambito di riferimento [i. e. delle Passioni] sarà quello dei cosiddetti testi aperti [...] per la naturale inclinazione che questi materiali manifestano verso percorsi poligenetici»[16].

Alla luce dei problemi di datazione, localizzazione e di tradizione emersi, l'A. sceglie opportunamente di restituire il testo del Trivulziano 1993 seguendo criteri usualmente conservativi [43-47], cioè «secondo le norme comunemente in uso nell'edizione degli antichi testi in volgare» [43]. Tra i vari criteri di resa grafica proposti dall'autore, si segnala la tilde come marca della «nasalizzazione di una vocale originariamente precedente una nasale» [44]. Poiché si tratta di una copia tramandata da un unico testimone lo studioso interviene ovviamente, sempre segnalando la correzione, per restituire un testo corretto: nella premessa sono perciò indicate «le lezioni abbandonate del manoscritto, seguite dalle correzioni promosse a testo» [45], dando, qualora necessario, le opportune delucidazioni. Le fonti bibliche sono segnalate tra quadre all'interno del testo, mentre in calce sono sostanzialmente presentate le altre eventuali fonti, puntuali osservazioni linguistiche e se necessario alcune traduzioni letterali.

Al testo della *PT* [47-99] allestito con i criteri ora presentati fa seguito la ricca e articolata *Analisi linguistica* [100-218] che prende di fatto a modello il commento di Pellegrini alla *Passione veronese*, il quale a sua volta si rifaceva ai *Testi veronesi* di Bertoletti ampliandone la parte consacrata alla sintassi, che resta anche in Colombo limitata «alle annotazioni più interessanti» [195][17]. L'analisi conferma quanto già si sapeva sul milanese antico, ma apporta anche numerose precisazioni sulla presenza o meno di

---

15 Alberto Vaccari, «Propaggini del Diatessaron in Occidente» cit., 335.

16 Paolo Pellegrini, «Un antico ‹Diatessaron› in volgare: la ‹Passione veronese› (tra filologia italiana e filologia neotestamentaria)» cit., 87-88.

17 Paolo Pellegrini, *Passione veronese*, cit. e Nello Bertoletti, *Testi veronesi dell'età scaligera*, Padova, Esedra, 2005.

alcuni tratti fonomorfologici e sintattici e sulla loro cronologia. Di seguito, registriamo le annotazioni che ci paiono più caratterizzanti.

Tra gli esiti di A tonica, in particolare per il suffisso -ARIU(M), dove si ha l'esito al sg. in *-é*, *-er* o in *-ere* – l'evoluzione di -ARIU(M) va intesa, come segnala l'A., attraverso metatesi –, è utile segnalare il caso di *giayramente* «che mostra un passaggio di CLARU(M) a *CLARIUM per l'influsso del suffisso -ARIU(M) e successiva metatesi» poiché «testimonia un'evoluzione finora ipotizzata ma non attestata del milanese» [110]. Secondo l'A. «si registra *e* da A per metafonesi causata da -ISTI nella 2ª pers. dell'ind. perf. *mandessi* [...] (accanto a *mandasi*), da -ETIS nella 5ª pers. del cong. impf. *amesse-vo* [...]» [109]; tuttavia pare più probabile considerare in questi casi un metaplasmo morfologico. I casi di metafonesi sono comunque abbondantemente documentati. Davanti a occlusiva dentale e affricata alveolare l'esito *o* da AU tonico primario o secondario si alterna a quello più caratteristico in *ol*. Il dittongo rimane unicamente in due nomi latineggianti: *Augustin* e *Paulino* [114]. Il gruppo vocalico in iato secondario *-ao* < -ATU(M) si presenta apocopato in *-à* nei participi passati, mentre si registra una situazione inversa per *-ai* < -ATI: come rileva l'A. «la netta divaricazione degli esiti [...] mostra un'evoluzione rispetto al quadro del lombardo nordoccidentale a cavaliere tra Due e Trecento» [115]. Ricorre anche *e* (verosimilmente con timbro medioalto) < Ĕ e l'apocope della vocale seguente davanti a *-o* e *-i* (*axé*, *etiamdé* e *me* ma nell'ultimo caso, come segnala l'A., si tratta di contrazione), esito tipico del milanese antico. Caratteristico è anche il passaggio ER > *ar* atono «in *pianzarì* [...] *procedarà* [...] *vedarì* [...] *venardì* [...] e in *adveniarà* [...] *vegniarà* [...] *vegniarò* [...] *veniarò* [...], che muovono da forme metaplastiche in *-er-*» [119]. Sempre tipico del milanese antico (e ancora attestato in quello moderno) è «il passaggio di A in *u* davanti a consonante labiale» presente in *lumentò* e *lum(en)taveno*. Tra gli esiti di Ĭ tonica si segnala la voce *(con)silio* (ma in un caso anche *conselio*): l'A. nota giustamente che «è da escludere l'interpretazione come forma toscaneggiante, dal momento che costituirebbe l'unico esempio di anafonesi nella *PT*»; diverso è invece il caso di *maistro* < MAGISTRU(M) il quale non è voce dotta, bensì rappresenta la «tendenza aspecifica» degli antichi volgari settentrionali «alla chiusura di *e* tonica preceduta da *a* in iato» [111-112]. L'A. rileva che «da un punto di vista strutturale, le condizioni di caduta delle atone finali sono *grosso modo* coerenti con quelle valide nei volgari lombardi nordoccidentali antichi» [122], deducendo che «alla luce di tali osservazioni, si può quindi affermare che alla posizione dell'accento sulla (originaria) terzultima [i. e. sillaba] si associa una maggiore tendenza alla conservazione dell'atona finale» [124].

Per il consonantismo l'occlusiva labiale sorda -P- tra vocali o tra vocale e R passa alla fricativa labiodentale sonora /v/ (per es. *avrite*, *luvi*), in alcuni casi si può arrivare al completo dileguo: per es. *sora*, *troava*; invece il mantenimento di -P- intervocalica pare ascrivibile all'influsso dotto: per es. *apertura*, *sup(er)bia* [131]. Anche per -B- si ha il passaggio a /v/ in posizione intervocalica e davanti a R, il quale pare maggioritario rispetto alla sua conservazione [132]. «Il cosiddetto rotacismo ambrosiano di -L- intervocalica caratteristico del lombardo nordoccidentale trova diverse attestazioni» [146]. Il dileguo della -L- intervocalica riuscita finale invece si verifica sia dopo vocale tonica (condizione propria ancora al milanese moderno), sia dopo vocale atona (propria solo al milanese antico, con l'esclusione di Pietro Barsegapè e dell'*Elucidarium* lombardo). Se negli infiniti proparossitoni la caduta di *-r* è categorica – dileguo tipico dei dialetti lombardi e già presente in Bonvesin –, in quelli etimologicamente parossitoni si ha la scomparsa della vibrante riuscita finale nel 43% dei casi; mentre la caduta di *-r* postonica nelle voci etimologicamente parossitone non verbali si situa unicamente al 13% [148]: si tratta di un

tratto proprio al lombardo Occidentale; in quello Orientale [l] e [r] dopo vocale tonica si conservano[18].

Colombo ritiene che la legge di Tobler e Mussafia sia inapplicabile ai clitici in funzione di soggetto nei testi di area settentrionale (per i testi toscani quattrocenteschi l'inapplicabilità è stata dimostrata da Palermo, citato a p. 166)[19], sebbene sull'argomento ci siano opinioni contrarie (così Benincà, Vanelli, Tomasin e Bertoletti, citati a p. 166)[20]. Nel paragrafo dedicato ai pronomi e aggettivi relativi e interrogativi l'A., notando che la «funzione di soggetto è appannaggio di *ki* nell'80% circa dei casi; specularmente, il ruolo di oggetto diretto è rivestito da *ke* l'80% delle volte», riconosce la «flessione bicasuale del pronome relativo, diffusa in diversi antichi volgari italiani e in larga parte della Romània occidentale» [173]. Convincente è anche l'individuazione da parte dell'A. della caratteristica microsintattica che accomuna i testi della Lombardia occidentale secondo la quale l'avverbio *insema* «compare sempre posposto al complemento di compagnia [...]. Fuori della Lombardia occidentale invece si rilevano casi di collocazione degli avverbi del tipo 'insieme' non solo dopo, ma anche prima del complemento di compagnia» [178-179]. Nella morfologia verbale si noterà che la *PT* presenta per la 6ª pers. dell'indicativo presente di tutte le coniugazioni «l'oscillazione tra le desinenze *-ano* e *-eno*», un tratto che «non si riscontra nel milanese duecentesco, dove si ha *-ano* per la I coniugazione e *-eno* per le altre [...]; ben documentata per i testi lombardo nordoccidentali di epoca successiva [...] l'estensione di *-ano* oltre la I coniugazione sembra perciò interpretabile come tratto evolutivo» [182-183].

Anche nel capitolo dedicato alla sintassi, dall'A. meritoriamente trattata, sono fornite precisazioni cronologiche e riflessioni su tendenze proprie agli antichi volgari settentrionali. Patota[21], come segnala l'A., «esaminando testi (soprattutto letterari) toscani o comunque aventi il toscano come punto di riferimento» ha dimostrato che tra il Due e il Trecento la proclisi è prevalente nelle frasi affermative all'imperativo (ovviamente nelle condizioni sintattiche non regolate dalla legge Tobler e Mussafia), mentre a partire dal Quattrocento «l'enclisi con l'imperativo diviene in tutte le posizioni la norma della prosa» [198]. Colombo nota che le osservazioni di Patota sono applicabili anche ai volgari settentrionali medievali e che «la situazione della *PT* è coerente con quella

---

18 Cfr. Michele Loporcaro, *Profilo linguistico dei dialetti italiani*, Roma/Bari, Laterza, 2013² (2009), 102.

19 Massimo Palermo, *L'espressione del pronome personale soggetto nella storia dell'italiano*, Roma, Bulzoni, 1997, 160-161.

20 Paola Benincà, «Osservazioni sulla sintassi dei testi di Lio Mazor», in: Christian Angelet *et al.* (ed.), *Langue, dialecte, littérature: études romanes à la mémoire de Hugo Plomteux*, Leuven, Leuven University Press, 1983, 195; Laura Vanelli, «I pronomi soggetto nei dialetti settentrionali dal Medio Evo a oggi», *Medioevo romanzo* 12 (1987), 173-211 poi in Laura Vanelli, *I dialetti italiani settentrionali nel panorama romanzo. Studi di sintassi e morfologia*, Roma, Bulzoni, 1998, 51-89, in particolare 56-57; Lorenzo Tomasin, *Testi padovani del Trecento. Edizione e commento linguistico*, Padova, Esedra, 2004, 171; Nello Bertoletti, *Testi veronesi dell'età scaligera* cit., p. 258 lo stesso però rivede le sue posizioni in Nello Bertoletti, *Veronese antico: nuovi testi e vecchie discussioni*, Padova, Esedra, 2009, 62-64 n. 86.

21 Giuseppe Patota, «Ricerche sull'imperativo con pronome atono», *Studi linguistici italiani* 10 (1984), 173-246.

del Due e Trecento» [198], ma l'A. segnala anche che se «la posizione dei pronomi clitici con l'imperativo nelle posizioni non regolate dalla legge Tobler e Mussafia nella *PT* ne dimostra l'appartenenza alla fase linguistica bassomedioevale, essa non può tuttavia valere per attribuire la composizione del testo al Trecento piuttosto che agli inizi del Quattrocento» [200]. Inoltre l'osservazione di Palermo (citato a p. 217) secondo la quale nell'«italiano antico [...] la protasi con soggetto coreferente inibisce al massimo grado l'esplicitazione del pronome soggetto in apodosi quando essa è "una subordinata implicita con un soggetto nominale o pronominale espresso"»[22] è alla luce dei dati offerti dall'analisi linguistica valida per il milanese antico della *PT*; l'osservazione non sembra invece estendibile a tutti gli antichi volgari settentrionali.

Il volume è chiuso da un ampio *Glossario* selettivo [219-274] dove oltre alla definizione delle singole voci, alle differenti accezioni che queste assumono, e alla bibliografia relativa, si propone, alle volte, il possibile etimo. Pone qualche problema di fruizione l'assenza di accenti grafici (escludendo ovviamente le voci ossitone) che sarebbe stato meglio indicare almeno nelle voci sdrucciole (così ad es. Tomasin e Bertoletti)[23]. Alcuni termini registrati nel *Glossario* sono degli *hapax legomena*, mentre altri retrodatano le prime attestazioni dell'OVI o del LEI: tra i primi la locuzione *no ampoy* 'neanche' [222]; la locuzione *andare denanze da* qlcn. 'precedere qlcn' ricorreva nel LEI, ma solo con attestazioni moderne [223]; per il verbo *aromanire* 'restare come residuo' l'A. segnala che «nel Corpus OVI non si rinvengono attestazioni settentrionali del tipo con il prefisso AD-» [225]; nella *PT* si ha l'«unica attestazione finora nota» di *cotamanio*: l'A. scarta il trascorso di penna per *cotamanto* vista la «discreta diffusione di *tamagno* in lombardo occidentale antico» [232]; *lavagio* 'fango' finora era attestato unicamente in area ligure [245-246]; la forma apocopata *pa'* 'padre' era attestata nel Corpus OVI unicamente nel Centiloquio del fiorentino Antonio Pucci [253][24].

La bibliografia che correda l'edizione della *PT* è imponente e aggiornata (arriva fino al 2015, anche se a testo ricorre un articolo del 2016 consultato quando il volume era già in bozze). Insolitamente formulato è il rinvio a Rohlfs: se nella bibliografia la sua *Grammatica storica* è datata giustamente 1966-1969, a testo ricorre la referenza «Rohlfs 1969» – valida solo per il terzo volume – anche in riferimento alla *Fonetica* (1966) e alla *Morfologia* (1968). In conclusione, se Paolo Pellegrini aveva notato che «chi si è occupato e si occupa del *Diatessaron* [i. e. ma l'osservazione è valida anche per le Armonie evangeliche e per le Passioni] solitamente dispone di competenze filologiche neotestamentarie, ma è poco attrezzato sul terreno della filologia, e viceversa», l'A. possedendo entrambe le competenze ha potuto interpretare assai meglio il testo e illuminarne il significato[25].

Enea PEZZINI

---

[22] Massimo Palermo, *L'espressione del pronome personale soggetto nella storia dell'italiano* cit., 147.

[23] Lorenzo Tomasin, *Testi padovani del Trecento. Edizione e commento linguistico* cit., 225 e Nello Bertoletti, *Testi veronesi dell'età scaligera* cit., 449.

[24] Sull'etimologia di *papà*, considerato dalla lessicografia italiana un francesismo nonostante la documentazione storica provi il contrario cfr. Lorenzo Tomasin, «Papà in italiano, francese, spagnolo», *RLiR* 81 (2017), 113-128.

[25] Paolo Pellegrini, «Un antico ‹Diatessaron› in volgare: la ‹Passione veronese› (tra filologia italiana e filologia neotestamentaria)» cit., 88.

Andrea FELICI, *Michelangelo a San Lorenzo (1515-1534). Il linguaggio architettonico del Cinquecento fiorentino.* Con glossario interattivo in CD-ROM, premessa di Giovanna Frosini, Firenze, Olschki, 2015, IX + 376 pagine + CD-ROM.

Il libro di Andrea Felici, dedicato agli autografi michelangioleschi relativi alla 'fabbrica' di San Lorenzo, costituisce un utile tassello per completare il complicato mosaico della lingua dell'architettura italiana, della sua precoce formazione e del suo sviluppo esponenziale come varietà nazionale (e addirittura internazionale) nel corso del Cinquecento.

La lingua dell'architettura, come lo stesso Felici ricorda nella sua «Introduzione», è stata studiata con una certa sistematicità negli ultimi venti anni (a partire dal 1995 quando Giovanni Nencioni tracciò un primo sintetico profilo storico di questa lingua specialistica[1]), e il quadro socio-culturale che ha determinato i processi appare piuttosto delineato nelle sue due principali direttrici: la formazione e il consolidamento di uno 'strato culturale intermedio'[2] e le potenzialità offerte dalla presenza di un testo latino di assoluto prestigio (il *De architectura* di Vitruvio) che nessuno, né i ceti medi delle botteghe e dei cantieri, né i ceti colti dei letterati, aveva messo mai in discussione. Si sa che il trattato vitruviano, almeno in forma di epitomi o di scritti parziali, aveva circolato per tutto il Medioevo, ma è naturalmente con l'Umanesimo e la 'riscoperta' da parte di Poggio Bracciolini che il testo rientra prepotentemente in circolazione sia a livello alto che basso. A livello alto questo comporterà un processo di elevazione dell'architettura da *ars mechanica* ad *ars liberalis*, attraverso il *De re aedificatoria* di Leon Battista Alberti che inaugura la trattatistica d'architettura. Ma è la rivoluzione a livello medio che comporterà le più significative implicazioni per la formazione di un lessico tecnico: il testo di Vitruvio era infatti troppo complicato tecnicamente per essere tradotto dai dotti, ma linguisticamente inaccessibile agli illetterati, anche a quelli colti. Fu un irrobustimento dello 'strato culturale intermedio', quello costituito fra gli altri da artisti formatisi tecnicamente nelle botteghe o da 'ingegnari' e architetti, a consentire la traduzione del testo latino, di cui l'Italia di fine del Quattrocento era profondamente assetata, visto che il classico latino era considerato un'enciclopedia di riferimento per la conoscenza architettonica (e idraulica, e meccanica, almeno in parte). Uno di questi illetterati colti, Francesco di Giorgio Martini, per carpire i segreti nascosti nel *De architectura*, aggredì il testo imparando progressivamente il latino, conquistandone una conoscenza tale da consentirgli, facendo perno sulle sue conoscenze tecniche, di tradurre il trattato. Ma il lavoro di traduzione indicò anche una soluzione per l'individuazione del lessico tecnico-specialistico in grado di superare le barriere regionali: le parole di Vitruvio, italianizzate, potevano fornire l'ossatura a questo lessico tecnico; ma perché funzionassero dav-

---

1 Giovanni Nencioni, «Sulla formazione di un lessico nazionale dell'architettura», *Bollettino d'Informazioni del Centro di Ricerche Informatiche per i Beni Culturali* V/2, 7-33 (poi in Id., *Saggi e memorie*, Pisa, Scuola Normale Superiore, 2000 , 51-74).

2 L'etichetta è stata coniata da Carlo Maccagni che è intervenuto più volte sul tema. Per una sintetica rassegna bibliografica su alcuni dei principali contributi, si veda Carlo Maccagni, «Cultura e sapere dei tecnici nel Rinascimento», in: *Piero della Francesca tra arte e scienza*, a cura di Marisa Dalai Emiliani e Valter Curzi, Venezia, Marsilio, 1996, 279-292.

vero, collegando gli architetti alle maestranze, dovevano essere messe in parallelo con le parole delle botteghe e dei cantieri. E così Francesco di Giorgio scrisse trattati originali usando questa terminologia 'doppia', una soluzione che trovò poi rapida applicazione in autori successivi. Nei trattati, attingendo al repertorio lessicale delle botteghe e dei cantieri, riemerse così il lessico medievale, che era stato prima municipalistico, e, dal Trecento in poi, sempre più riconducibile a *koinè* regionali riconoscibili.

Oltre che sparso nella trattatistica, questo lessico è disseminato in documenti di archivio (i conti di fabbrica sono sicuramente fra i più ricchi di termini tecnici dell'architettura), epistolari, registri mercanteschi, zibaldoni, libri di bottega, ricettari. Ma, tornando alle parole dell'«Introduzione» di Felici, gli studi degli ultimi venti anni si sono prevalentemente concentrati sugli scritti maggiori di architettura, lasciando un po' in ombra gli altri documenti. E per questo sono benvenuti lavori come quello che presentiamo, in cui si inizia a fare un po' di luce anche sulle fonti meno frequentate.

Oltretutto va notato che quella indagata da Felici è una tradizione artistica, e linguistica, del tutto particolare: la lingua architettonica di Firenze, infatti, fortemente legata al lessico medievale di botteghe e cantieri, gode di grande vitalità tra la fine del Quattrocento e gli inizi del Cinquecento, anche in contrapposizione alla linea vitruviano-centrica. Non è un caso che la 'rivoluzione vitruviana' del lessico nasca in un contesto politico culturale di opposizione a Firenze (Francesco di Giorgio è senese) e si sviluppi in contesto non fiorentino (ad esempio l'Accademia vitruviana di Tolomei a Roma); e, di converso, solo per fare qualche nome, non è un caso che a Firenze la lingua tecnica dell'ambiente di Brunelleschi (quale emerge dai documenti d'archivio dell'Opera del Duomo), quella di Alberti (da quel poco di volgare d'architettura che consociamo), quella di Leonardo, e poi successivamente quella di Cosimo Bartoli (quando traduce il *De re aedificatoria*, a stampa nel 1550 e nel 1565), si discosti fermamente dalla «lingua franca» dei latinismi vitruviani. Anzi, la tradizione linguistica fiorentina, che sarà poi assorbita nel *Vocabolario dell'arte del disegno* di Baldinucci (1681), sarà quella che, soprattutto per le varianti più in generali pan-toscane, si imporrà maggiormente a fianco dei latinismi vitruviani nel processo di formazione di coppie sinonimiche (termine vitruviano // termine pan-italiano delle botteghe) al culmine della maturazione della terminologia architettonica italiana fra la fine del Cinquecento e gli inizi del Seicento. E il lessico di Michelangelo, come avremo modo di vedere meglio più avanti quando parleremo del glossario che correda il volume, si colloca esattamente in questa linea.

La scelta di studiare Michelangelo è particolarmente funzionale, come lo stesso autore spiega nell'«Introduzione»: «Scultore per autodefinizione, egli dedicò una parte fondamentale della sua carriera all'opera architettonica, non interpretandola certamente come attività secondaria o semplice deviazione rispetto alla sua professione originaria. Al contrario, l'architettura divenne dopo la sua maturità il suo principale impiego, tramite il quale egli raggiuse risultati determinanti» [11]. In particolare è centrale la fabbrica di San Lorenzo: «Sebbene si fosse avvicinato alla pratica edilizia già in età giovanile con progetti di modesta ambizione, è con la fabbrica di San Lorenzo che Michelangelo divenne un architetto, raccogliendo e reinterpretando quanto la tradizione toscana – e fiorentina in particolare – era in grado di offrire nel campo delle costruzioni» [11].

Le vicende storiche della fabbrica di San Lorenzo sono sintetizzate in quello che – dopo l'«Introduzione» [1-13] e le sezione dedicate alle abbreviature bibliografiche [15-24] e archivistico-documentarie [25] – di fatto costituisce il primo capitolo del libro,

intitolato appunto «La fabbrica di San Lorenzo. Annotazioni storiche» [27-45], e suddiviso in tre paragrafi corrispondenti ai tre specifici interventi michelangioleschi: la Facciata (1515-1520), la Sagrestia Nuova (1519-1534), la Biblioteca Laurenziana (1523-1534).

La gran parte del volume è costituita dal corpus di testi di Michelangelo (tutti già pubblicati) che Felici, dopo un controllo sugli originali, ha riunito in una nuova edizione in base ai criteri usualmente adottati in studi storico-linguistici di autori coevi, e che costituiscono la base di partenza per la sua analisi linguistica. Il corpus si presenta suddiviso in quattro gruppi: «Ricordi, inventari, annotazioni varie» (quasi interamente riconducibile ai *Ricordi*[3]), «Lettere» (pubblicate nei *Carteggi*[4]), «Disegni» e «Carte del marmo» (pubblicati nel *Corpus Tolnay*[5]). I criteri adottati per l'edizione [49-52] sono quelli impiegati, tra l'altro, per la *Traduzione magliabechiana* di Francesco di Giorgio[6] e per i *Glossari* leonardiani[7], e quindi garantiscono un ottimo e funzionale confronto linguistico, ben rappresentando i vantaggi di un'omogeneità di criteri che sarebbe auspicabile generalizzare per l'edizione di testi di artisti, architetti, 'ingegnari' tra Quattro e Cinquecento.

La tipologia di alcuni materiali (in particolare le liste di nomi o di misure che accompagnano le annotazioni e le sezioni dedicate ai marmi, in cui ha grande importanza anche la parte dei disegni dei blocchi) in parte attenua la potenzialità di testimonianze terminologiche sull'architettura; ma il corpus è capiente a sufficienza per consentire a Felici uno studio linguistico generale (nel capitolo «Appunti sulla lingua» [295-330] – in cui è stato possibile arricchire il quadro delineato dagli studi precedenti) e la raccolta di ben 235 schede lessicali per un totale di 286 accezioni utili in ambito architettonico, pubblicate in forma di glossario nel CD-ROM e analizzate nel capitolo finale «Michelangelo scrittore di architettura» [331-341]. In particolare in questo capitolo trovano conferma, con evidenza anche quantitativa, alcuni aspetti ormai emersi in numerosi studi lessicali sull'architettura: l'ampio numero di retrodatazioni possibili, non soltanto attraverso i testi degli autori al centro delle indagini, ma anche tramite la consultazione incrociata di banche dati e opere lessicografiche integrate; il forte legame della terminologia architettonica con il mondo delle botteghe e dei cantieri, dei mestieri in generale, e soprattutto il forte legame con l'oralità (come più volte è stato ribadito in vari studi); il carattere

---

3 *I Ricordi di Michelangelo*, a cura di Paola Barocchi e Lucilla Bardeschi Ciulich, Firenze, S.P.E.S., 1970.

4 *Il carteggio di Michelangelo*, a cura di Paola Barocchi e Renzo Ristori, 5 volumi, Firenze, S.P.E.S., 1965-1983.

5 *Corpus dei disegni di Michelangelo*, a cura di Charles De Tolnay, 4 volumi, Novara, De Agostini, 1975-1980.

6 Cfr. Francesco di Giorgio Martini, *La traduzione del «De architectura» di Vitruvio dal ms. II.I.141 della Biblioteca Nazionale Centrale di Firenze*, a cura di Marco Biffi, Pisa, Scuola Normale Superiore, 2002.

7 *Glossario leonardiano. Nomenclatura delle macchine nei codici di Madrid e Atlantico*, a cura di Paola Manni e Marco Biffi, con la consulenza tecnica di Davide Risso e la collaborazione di Francesco Feola, Barbara McGillivray, Claudio Pelucani, Paola Picecchi e Chiara Santini, Firenze, Olschki, 2011; Margherita Quaglino, *Glossario leonardiano. Nomenclatura dell'ottica e della prospettiva nei Codici di Francia*, Firenze, Olschki; sono in corso di pubblicazione altri glossari dedicati all'anatomia e all'architettura, e un ampliamento del glossario della meccanica.

enciclopedico della terminologia dell'architettura; il ricorso alla metafora e all'analogia come motore principale della risemantizzazione lessicale in funzione tecnica.

Il volume è completato da un «Indice dei lemmi del glossario» [345-349] e da un prezioso «Indice dei nomi contenuti negli autografi di Michelangelo a San Lorenzo», suddiviso in «Antroponimi» [351-370] e «Toponimi» [370-373].

Un discorso a parte merita il *Glossario*, a nostro avviso vero e proprio cuore pulsante del lavoro di Felici, pubblicato nel CD-ROM che correda il volume. Il *Glossario* è un ipertesto navigabile con qualunque browser web, e il suo menu di navigazione prevede alcuni apparati e le voci. Queste sono consultabili in ordine alfabetico, per categoria semantica e per categoria grammaticale. Di particolare interesse la seconda, che mostra la particolare eterogeneità e l'enciclopedismo che caratterizza la materia architettonica: si spazia dagli strumenti di lavoro alle materie prime, dai macchinari alle strutture e ai componenti architettonici, dalle tecniche alle unità di misura, solo per fare alcuni esempi.

La struttura è quella progettata per i *Glossari* leonardiani, inaugurata dal primo di essi, dedicato alla meccanica[8]. Prevede l'entrata, la definizione, esempi tratti dal corpus, indici di frequenza, lemmi correlati, riferimenti bibliografici delle edizioni precedenti, riscontri nella tradizione volgare e latina, indicazione di prima o di unica attestazione (nel tracciato dei *Glossari* leonardiani: *corrispondenze*), note. La navigabilità del *Glossario*, nei glossari leonardiani realizzata mediante la versione elettronica delle voci integrata nella banca dati *e-Leo*[9], viene qui recuperata interamente nel CD-ROM: così a partire da ogni contesto immediato si può risalire al documento integrale in versione PDF. Il parallelismo di struttura e funzionamento fra vari glossari è certamente un valore aggiunto: consente infatti di costruire nel tempo, aggiungendo vari mattoni, un potenziale meta-glossario integrato, in cui le schede di vari autori possono facilmente dialogare tra loro.

I *riscontri* sono condotti su un corpus di strumenti di riferimento anche questo del tutto omogeneo con quello dei glossari precedenti, necessariamente ampio e variegato per integrare le lacune che la lessicografia tradizionale presenta per la lingua tecnica: i principali dizionari storici ed etimologici, glossari o indici relativi alla produzione tecnico-artistica tra Quattro e Seicento, banche dati di testi rinascimentali e post-rinascimentali; e per il latino dizionari, corpora e repertori di latino medievale e quattrocentesco.

Un'importante innovazione rispetto ai precedenti glossari è costituita proprio dalla sottostruttura del campo *riscontri*: Felici ha scelto infatti una maggiore definizione, isolando in modo esplicito le testimonianze anteriori, coeve e successive a Michelangelo; ha inoltre esplicitato (grazie all'ipertestualità del testo elettronico) le sigle delle abbreviature delle opere citate rendendo così più fluida e diretta la consultazione.

Le felici implicazioni di questo glossario sullo studio della lingua dell'architettura già si intravedono. Lavorando sulla lingua architettonica di Leonardo in vista della continuazione della serie di glossari, anche dopo una rapida ricognizione ho potuto costatare

---

8 Vedi nota 7.

9 *e-Leo. Archivio digitale di storia della tecnica e della scienza*, banca dati realizzata dalla Biblioteca Leonardiana di Vinci, consultabile al sito ‹http://www.leonardodigitale.com›.

interessanti sovrapposizioni (non sempre rilevate nei *riscontri*), come l'uso di *architrave*, *facciata*, *fondamento*, *grado*, *lanterna*, *mensola*, *palco*, *ricetto*, *tabernacolo* e ancora, per quanto riguarda termini legati agli ordini, *cornice*, *cornicione*, *fregio*, *pilastro*; termini che per altro, nella maggior parte dei casi, si inseriscono perfettamente nella linea teorica che unisce gli archivi dell'Opera del Duomo del primo Quattrocento a Baldinucci.

Marco BIFFI

Ibéroromania

Johannes KABATEK (ed.), *Lingüística de corpus y Lingüística Histórica Iberorrománica*, Berlin/Boston, De Gruyter, 2016, 448 pp.

El libro *Lingüística de corpus y Lingüística Histórica Iberorrománica* ha sido publicado como una recopilación de las investigaciones más recientes sobre la lingüística de corpus e historia de las lenguas iberorrománicas. El volumen está formado por una introducción más los artículos, organizados en cuatro secciones:

(I) «Contribuciones a la lingüística de corpus desde las lenguas iberorrománicas» [21-112];

(II) «Corpus iberorrománicos» [115-212];

(III) «Corpus y análisis cuantitativos» [215-381];

(IV) «Cuestiones lingüísticas diacrónicas iberorrománicas y lingüística de corpus» [336-448].

La obra comienza con la introducción del editor de la misma, Johannes Kabatek (Universidad de Zúrich), que pone de relieve algunas de las cuestiones más importantes planteadas en el volumen y un breve resumen de los 18 trabajos presentados [1-17]. Subraya la importancia de la comparación e intercambio de corpus lingüísticos, asunto planteado de manera constante en los estudios recientes. Además, trata la llamada 'nueva generación' de corpus y los nuevos desafíos que se han abierto por la mayor complejidad de estos, también con nuevos resultados y soluciones. El editor concluye insistiendo en la amplitud de visiones de los diversos corpus tratados y en el nuevo panorama de corpus lingüísticos en la investigación de la historia de las lenguas iberorromances.

La primera sección, dedicada a las contribuciones a la lingüística de corpus, es iniciada por el artículo de Andrés Enrique-Arias, «Sobre la noción de perspectiva lingüística de corpus: algunas ventajas de los corpus paralelos» [21-39]. El autor centra su estudio en el concepto de los corpus paralelos y su utilidad para los estudios diacrónicos, sobre todo por su valor heurístico, es decir, la posibilidad que brinda para investigar formas lingüísticas que posiblemente en un corpus llamado 'convencional' como CORDE podrían pasar desapercibidas. Como muestra aparece el corpus paralelo creado por el autor, la *Biblia Medieval* (BM). En el siguiente trabajo, «Traducción y tradición en los corpus: nuevas perspectivas para la lingüística histórica» [40-56], Santiago del Rey Quesada vuelve a la importancia de los corpus paralelos en textos traducidos, lo que se denomina *Corpus Based Translation Studies* (CTS). El investigador destaca el avance

que significa trabajar con este tipo de corpus, aunque también menciona las desventajas que puede implicar. Con todo, finaliza su artículo proponiendo el uso de los CTS para establecer tendencias universales en los textos traducidos, sin olvidar que hay factores como el diacrónico o el de registro que determinan la lengua de los textos. Para conocer los datos con más profundidad y llegar a mejores conclusiones, indica, es necesario aumentar el número de corpus basados en traducciones.

El estudio presentado por Álvaro Octavio de Toledo, «Aprovechamiento del CORDE para el estudio sintáctico del primer español moderno (*ca* 1675-1825)» [57-89], está dedicado al corpus textual en español más conocido y utilizado, el CORDE. Esta base de datos tiene una inmensa amplitud cronológica que facilita el trabajo; sin embargo, el autor se centra en el período «del primer español moderno», que está, según indica, «infrarrepresentado». Además, analiza los problemas no solo de cantidad sino de representatividad de los textos que se incluyen en este período temporal. Asimismo, el autor muestra casos de análisis de fenómenos lingüísticos en el citado corpus. Finalmente, defiende la búsqueda de textos que sean representativos para lograr un estudio exhaustivo de la lengua en un período determinado. En el último artículo del bloque, «Tres propuestas en el ámbito de la lingüística de corpus» [90-112], Joan Torruella plantea varias cuestiones sobre la representatividad de los corpus a partir de su experiencia con el *Corpus Informatitzat del Català Antic* (CICA). Después de presentar los diversos ejes para estructurar el corpus (tipológico, dialectal y diacrónico), el artículo comienza con la primera propuesta, que es la división diacrónica, en este caso determinada en 50 años. A continuación, en la segunda propuesta, trata algunos problemas que encuentran los corpus textuales para lograr la mayor representatividad posible a través del equilibrio y la igualdad. No faltan dificultades para lograrla, aún más cuando dependemos solamente de textos escritos y conservados. Para el CICA, propone que se hagan muestras «equivalentes», es decir, un número igual para los ejes diacrónico y tipológico. Por último, el autor propone medir la riqueza léxica de un texto por medio del índice NOMC %, que establece niveles de calidad.

La segunda sección está dedicada a los corpus iberorrománicos. El primer artículo se titula «Iluminar los *Séculos Oscuros:* Gondomar, un corpus para el estudio del gallego en la Edad Moderna» [115-136], de Rosario Álvarez y Ernesto González Seoane. Este corpus textual tiene como fin abarcar la época denominada «oscura» de tres siglos, entre finales de la Edad Media y el siglo XVIII, caracterizada por una escasa e irregular producción de textos en la lengua vernácula. Para completar la información de esta época, los investigadores han incluido textos de diversa tipología, muchos de ellos breves y anónimos. Como conclusión, señalan la necesidad de tener una información rigurosa de los textos del corpus, aumentar los recursos y avanzar con el estudio de estos textos. Otro corpus textual es el presentado por María Francisca Xaver en el artículo «O CIPM – Corpus Informatizado do Português Medieval, fonte de um Dicionário exaustivo» [137-156]. Este está formado por textos escritos de variada tipología datados entre los siglos XII y XVI y procedentes de Galicia y Portugal. Se presenta una caracterización del corpus sobre las referencias y comentarios que incluyen, los criterios de transcripción y las herramientas informáticas desarrolladas. Además, se destaca el papel para la investigación filológica del CIPM, ya que un subcorpus se utiliza para la elaboración del *Dicionário da Língua Portuguesa Medieval.*

El artículo siguiente, «La documentación medieval de Miranda de Ebro: Presentación del corpus y rasgos lingüísticos» [157-174], está presentado por Vicente Marcet y Nieves

Sánchez González de Herrero. Su trabajo empieza con la descripción del corpus creado en la Universidad de Salamanca a partir de documentos de la localidad burgalesa datados entre los siglos XIII y XV. Con un análisis de sus rasgos lingüísticos, los autores destacan el corpus como una valiosa muestra de la evolución del castellano medieval. Para terminar con los corpus diacrónicos, en el siguiente trabajo, «A idade dos desvíos: diacronia, variação social e linguística de corpus» [175-196], Catarina Carvalheiro y los demás autores tratan el corpus *Post-Scriptum*, que comprende cartas en portugués y español de los siglos XVI a principios del XIX. Además de tratar su utilidad en estudios diacrónicos, se detienen en tres casos concretos de estudio con el corpus: *pois*, *cujo* en portugués y el fenómeno del laísmo, leísmo y loísmo en castellano.

El último artículo de la sección, «Citius, maius, melius: del CREA al CORPES XXI» [197-212], corresponde a Guillermo Rojo, que presenta la novedad que supone el Corpus del Español del Siglo XXI frente al Corpus del Español Actual (CREA). Explica primero el antecedente que fue la creación del CREA y el CORDE para a continuación resaltar la necesidad de hacer un nuevo corpus para el español actual, a fin de conseguir avances de la lingüística de corpus para los que el CREA se había quedado atrás. Así, el CORPES XXI es un corpus de referencia, estable, abierto y actualizado con nuevos datos, que comprende secciones temporales por cinco años. Además, tiene la ventaja de ser lematizado, con la posibilidad de buscar por formas, lemas y categorías gramaticales, lo que facilita las búsquedas para el usuario. Finalmente indica los retos próximos de mejora técnica y la inclusión de textos orales.

La tercera sección incluye seis trabajos elaborados a partir del análisis de corpus textuales. En el primero de todos, Dorien Nieuwenhuijsen, «Notas sobre la aportación del análisis estadístico a la lingüística de corpus» [215-237], demuestra la utilidad de los estudios estadísticos, en concreto, de las estructuras subordinadas interrogativas indirectas negadas dependientes del verbo *saber*. Para su estudio se basa en el Corpus del Español (CdE) de Davies. Presenta los cálculos de frecuencia y de probabilidades gracias a la estadística, que considera una herramienta complementaria al análisis tradicional. El siguiente artículo, de Kim Schulte y José Luis Blas Arroyo, «Entrenchment and frequency effects in the diffussion and replacement of modal periphrases in Spanish: a diachronic variationist analysis» [238-269], muestra la investigación de los autores sobre el desarrollo diacrónico de una estructura sintáctica, las completivas perifrásticas con los verbos modales *deber, haber* y *tener*. El corpus empleado es un conjunto de textos mayoritariamente epistolares de los siglos XVI a XIX que buscan la inmediatez comunicativa. La frecuencia, de nuevo, tiene un importante papel en la presentación de resultados concretos. Por su parte, el tercer capítulo, de Miriam Bouzouita, «La posposición pronominal con futuros y condicionales en el códice escurialense I.i.6: un examen de varias hipótesis morfosintácticas» [270-298], explica este fenómeno sintáctico en futuros y condicionales sintéticos (FCS) a partir de un manuscrito extraído de la *Biblia Medieval*. La investigadora indaga en la influencia que pueden tener el entorno sintáctico, la síncopa de los verbos y el modelo latino en la aparición de la posposición pronominal en los FCS. También trata otros posibles factores, como la analogía, la función del pronombre y la *variatio*. Además, propone la posible influencia de las traducciones de otras variantes romances.

El capítulo «El nacimiento de la letra jota como grafía consonántica» [299-321], de Mª Jesús Torrens y Hiroto Ueda, hace un estudio estadístico para trazar la historia de «j» como grafía diferenciada de la «i» desde el estatus inicial de ambas como alógra-

fos de la «i» latina. Como corpus textual se basa en 250 documentos escritos entre los siglos X-XIII del monasterio de San Salvador de Oña (Burgos) procedentes del Corpus del Español Norteño (CORHEN) y editados todos con criterios CHARTA, algo especialmente útil para un trabajo sobre las grafías. El trabajo estadístico se realiza con el programa LETRAS desarrollado por Hiroto Ueda. Los autores concluyen que «j» se afianza en la escritura castellana con valor consonántico prepalatal a principios del siglo XIII. Sobre español norteño medieval también versa el trabajo de Carmen Moral del Hoyo, «El castellano en los orígenes del cambio gramatical: el pretérito imperfecto de la 2ª y 3ª conjugación (-ié, -iá)» [322-357]. Un conjunto de 278 documentos burgaleses del ya mencionado corpus CORHEN es el elegido para mostrar, con análisis de frecuencia, la aparición y desarrollo de las formas de pretérito imperfecto *-ié*, *- iá*, con el apoyo de la comparación de documentos de otras áreas geográficas como León o Navarra. El último capítulo de este bloque es «Análisis de la sufijación en el corpus DITECA» [358-381], de Inés Carrasco y Livia C. García Aguiar, que presentan su trabajo con el corpus de ordenanzas concejiles andaluzas de los siglos XIII a XVIII. Con índices porcentuales, las dos autoras muestran el nivel de frecuencia y, por tanto, de productividad, de diversos sufijos de derivación nominal, adjetival y verbal.

La sección final se detiene en cuestiones concretas de la lingüística diacrónica en lenguas iberorrománicas y trabajo de corpus. El capítulo que abre se titula «Argumentos dialectológicos y sociolingüísticos que ayudan a la caracterización del español en la nueva España en el siglo XVI» [385-400]. En él, Beatriz Arias y Juan Antonio Hernández analizan algunas formas concretas en el Corpus Electrónico del Español Colonial Mexicano (COREECOM), para establecer la variación y evolución de estas con la posible influencia de varios factores. A continuación, Marta Fernández Alcaide, «Manifestaciones de la variación del español colonial en un corpus epistolar multidimensional» [401-423], se centra en un solo texto para hacer un cuidadoso análisis de variación sintáctica. El interés de la autora se focaliza en los primeros años de establecimiento de la lengua española en América, una época escasamente documentada, por lo que elige una carta del siglo XVI escrita desde Cuba. Propone, por otro lado, una mejor recopilación de textos americanos para el conocimiento completo del español colonial en el período tratado. Finaliza el volumen Olivier Iglesias, «Se le quedó mirando: la atracción de clíticos en un corpus de idiolectos (ss. XIX-XX)» [424-448]. Este artículo presenta el fenómeno de la «subida de clíticos» (*Se le quedó mirando* frente a *Se quedó mirándole*). En lugar de elegir un corpus de gran cantidad de textos, su autor selecciona los idiolectos de cuatro escritores y dos blogueras para analizar el índice de apariciones de esta estructura sintáctica.

En definitiva, este volumen aúna diferentes trabajos que tienen en común estar realizados con un método riguroso a partir de análisis de los corpus. Las últimas innovaciones, tanto de creación y desarrollo de corpus lingüísticos como de estudio de los mismos, están claramente presentes en las páginas del libro. Destaca el hecho de que los trabajos tengan diferentes objetos de investigación para que el lector pueda tener una perspectiva amplia de la disciplina y pueda indagar en el tema o enfoque que le resulte más adecuado. Se puede afirmar que la lingüística histórica de corpus, en este caso, de lenguas iberorrománicas, está en constante evolución y este volumen es una referencia para proseguir con las futuras investigaciones.

Delfina VÁZQUEZ BALONGA

Virginia BERTOLOTTI, *A mí de vos no me trata ni usted ni nadie: sistemas e historia de las formas de tratamiento en la lengua española en América,* México, D.F., Universidad Nacional Autónoma de México/Universidad de la República Uruguay, 2015, 483 páginas.

Fue 2015 sin duda un año fausto para el estudio de las formas de tratamiento en América y los interesados en ellas. Ello se debe a la publicación en tal año del profundo estudio de Díaz Collazos, una investigadora colombiana incipiente que ataca con acierto el *Desarrollo sociolingüístico del voseo en la región andina de Colombia (1555-1976)*[1], y del libro multiforme que estamos reseñando, de una investigadora uruguaya consagrada, Virginia Bertolotti, con el sugerente título de *A mí de vos no me trata ni usted ni nadie: sistemas e historia de las formas de tratamiento en la lengua española en América*[2].

El libro está organizado de la siguiente manera: tras la «Introducción» [5-7] que explica el plan y la estructura de la obra, se divide el contenido en tres partes («Primera parte / El tratamiento y los sistemas de tratamiento del español en América» [9-86], «Segunda parte / Historia de los sistemas de tratamiento en el español preamericano y americano» [87-159], «Tercera parte. Diacronía de los verbos y pronombres alocutivos singulares en el español de Uruguay» [161-281]), tras las que se estampa una completa «Bibliografía» [283-305] (dividida en «Obras referidas» [283-301], «Cuestiones históricas, sociológicas, demográficas consultadas» [301-304] y las «Fuentes»), así como unos anexos que presentan el corpus estudiado en la tercera parte, de la que son extensión, esto es, «Anexo 1 / Normas de transcripción» [307-310], que detallan las pautas paleográficas de traslado lo más cercano posible al documento original, y «Anexo 2. Cartas» [311-480], en el que se presenta la lista de las 100 cartas [311-314] editadas a continuación, dosificadas en dos partes: «Siglo XIX_1» [315-393] y «Siglo XIX_2» [394-480], de

---

1 Cf. Daniel M. Sáez Rivera, reseña de Ana María Díaz Collazos, *Desarrollo sociolingüístico del voseo en la región andina de Colombia (1555-1976)*, 2015, Berlin/Boston, De Gruyter (Beihefte zur ZrP, 392), *Sociolinguistic Studies* 10 (2016), 643-648.

2 Macarena González Zunini, en su minuciosa reseña del mismo libro en *Lingüística* (Uruguay) 32/1 (2016), 134, n. 2, nos aclara que «A mí de vos no me trata usted ni nadie» fue parte de la respuesta airada que propinó el senador Yamandú Fau al que era entonces también meramente senador –luego presidente de la República de Uruguay–, José Mujica, por el tratamiento que este le dirigió. El incidente, recogido en el Diario de Sesiones de la Cámara de Senadores, n.º 168 / tomo 410, 30 de abril de 2002 ‹https://legislativo.parlamento.gub.uy/temporales/20020430S0015_SSN9422689.html›, obtuvo cierta resonancia en los medios nacionales uruguayos en ese momento, pero no tanto en medios internacionales, de ahí la necesaria explicación de esta nota. En todo caso, la anécdota política nos ilustra la trascendencia que sigue teniendo la elección de formas de tratamiento en las relaciones humanas a través de la palabra. Por otra parte, dado que tal reseña de González Zunini y otras (como las de Cristal Yeseidy Cepeda Ruiz, en *Anuario de Letras. Lingüística y Filología* III/2 (2015), 373-386, y Víctor Fernández-Mallat, en *Infoling* 1.58 (2017), 1-12, ‹http://infoling.org/informacion/Review243.html›) son muy detalladas en cuanto al contenido del libro de Bertolotti, nuestro resumen será más bien sumario y en cambio esta reseña se inclinará más por comentarios de crítica constructiva ante un texto tan sugerente como el que nos ocupa, más para un investigador de las formas de tratamiento del español como el que escribe, desde su atalaya española.

grata lectura al permitir asomarnos a las cuitas cotidianas y a la vez épicas de varios próceres uruguayos, e inmiscuirnos en varios ejemplos de historia íntima, sobre todo de clases acomodadas. Cierra el volumen, por último, un «Índice» [481-483] de contenido, y el colofón [484], sana costumbre editorial prácticamente perdida en España y que tanto placer proporciona ver a los aficionados a la tipografía[3].

Ante la sugerencia de la autora de que el primer capítulo de la primera parte (sobre «Fundamentos del tratamiento») «[l]os lectores ya familiarizados con los temas de tratamiento pueden saltarlo» [9], no podemos evitar la comparación con la novela maestra (*Rayuela,* 1963) de un escritor vecino (Julio Cortázar), de «la vecina orilla», como el cuento homónimo del –esta vez sí uruguayo– Mario Benedetti (en *Con y sin nostalgia,* 1977). Tomando así como línea deíctica y divisoria no el océano Atlántico, sino el tiempo, Bertolotti primero nos trae en la primera parte del lado de acá del presente de las formas de tratamiento en América, y del lado de allá de su pasado en la segunda y tercera partes, mientras que los anexos podrían parangonarse a los capítulos prescindibles (aunque no lo sean tanto, porque el control documental siempre es necesario), pero a la vez pueden sugerir un capítulo *62 / Modelo para armar* (1968) –como otra novela imposible del mismo Julio Cortázar– a partir de los cuales se pueden 'armar' tanto otros trabajos que estudien todos los aspectos lingüísticos del texto (los gráficos parecen especialmente enjundiosos), pero también ejercicios de comentarios de texto para clases universitarias como los que en cierta manera efectúa Ramírez Luengo, el cual incluso escribe un capítulo a raíz de una carta del prócer uruguayo José Artigas[4], del estilo de las editadas por Bertolotti.

Antes decíamos que el libro es 'multiforme'. De este modo, la primera parte, fruto de un curso dictado en 2012 en el Instituto de Investigaciones Filológicas de la Universidad Autónoma de México con título similar al del libro, funge como una especie de manual sobre las formas de tratamiento del español actual (con la única omisión o contención del español de España) a la altura de los de Carricaburro[5] y Carrasco Santana[6], pero con la ventaja de haber podido aprovechar ya el completo repaso y puesta al día de Hummel *et al.* (coords.) y los artículos en él contenidos[7].

---

[3] A colación de este interés tipográfico, no podemos dejar de elogiar la bella y cuidada edición de la obra, lo cual no empece que hayamos podido localizar un buen número de erratas –probablemente haya más– que valdría la pena corregir en una merecida segunda edición: «empelaba» [66] por «empleaba», «trtamientos» [88] por «tratamientos», «parar los reyes» [93] por «para los reyes»; «Pónglo» [104] por «Póngolo», «desparecidos» [130] por «desaparecidos», «desparición» [133] por «desaparición», «mercedora» [142] por «merecedora», «Montevi-deo» [193] por «Montevideo», «mi nombres» [194] por «mi nombre», «le historia» [280] por «la historia»...

[4] José Luis Ramírez Luengo, *La lengua que hablaban los próceres: el español de América en la época de las independencias*, Buenos Aires, Voces del Sur, 2011, 25-41.

[5] Norma Carricaburro, *Las fórmulas de tratamiento en el español actual*, Madrid, Arco/Libros, 1997.

[6] Antonio Carrasco Santana, *Los tratamientos en español*, Salamanca, Ediciones Colegio de España, 2002.

[7] Martin Hummel / Bettina Kluge / María Eugenia Vázquez Laslop (ed.), *Formas y fórmulas de tratamiento en el mundo hispánico*, México D.F./Graz, El Colegio de México/Karl-Franzens-Universität, 2010.

Dentro del acierto y la utilidad pedagógica de esta primera parte en general, destaca la presentación de cuadros, esquemas y mapas[8], que permiten la comprensión sinóptica de los fenómenos estudiados. Otro de los puntos fuertes de esta sección es la clara taxonomía conceptual –no por ello menos crítica– que hace del libro una herramienta muy útil con un valor teórico más allá de la intención pedagógica de manual. Esta claridad expositiva no rehúye a veces los toques literarios [57] y una fina y agradecida ironía[9] que facilita o hace más agradable la lectura –al igual que lo que podemos llamar toques etnográficos en forma de anécdotas ilustrativas [19]–, y da con el correcto tono divulgativo que tampoco rehúye la presencia del *yo* de la autora (como por ejemplo en [57]).

La aproximación de Bertolotti muestra también la virtud de no restringirse a las formas pronominales y verbales de tratamiento (ni siquiera solo al *voseo* como hacía su compatriota Rona en su libro clásico sobre el tema[10]), sino también nominales, e incluso intermedias (así «Su merced: tratamiento (pro)nominal», [65-72]) a lo que conviene subrayar que Bertolotti tampoco se limita solo a las formas alocutivas, sino que asimismo señala la importancia de las «formas referenciales, o tratamientos indirectos» [16]. Queda, ciertamente, aún mucho por hacer en cuanto a la interacción de formas pronominales/verbales y nominales, como la detección de las reglas de «coocurrencia», según el concepto de Ervin-Tripp[11], que se puede retomar y reutilizar[12] para establecer cómo interaccionan en español los sistemas de elección de tratamientos nominales (que Ervin-Tripp presentaba para el caso del inglés, ejemplificado con el caso de la lengua inglesa, con un solo pronombre alocutivo, pero un complejo sistema nominal, más en

---

8 Así, el cuadro que compendia los factores regional, social y situacional en el uso de *vos* [38], el mapa del voseo con / sin marcación social [39] (repetido luego tras las conclusiones [281]), el cuadro del voseo verbal [44-45] (repetido luego con omisión de unas importantes notas en asterisco en [149-150]), el de las variables de uso de *usted* en Hispanoamérica [59], o el «Cuadro 12. Sistemas pronominales en el mundo hispanohablante» [71] –que incluye también España–. La existencia de estos cuadros ya ha sido señalada por otros reseñadores (Cepeda Ruiz, *art. cit.*, 374; Fernández-Mallat, *art. cit.*, 3). Precisamente, Fernández-Mallat critica a colación del cuadro con el paradigma verbal voseante [44-45] el hecho de que las informaciones pueden estar desactualizadas, por ejemplo en el caso de los datos chilenos, pero podemos disculpar a Bertolotti teniendo en cuenta que esta parte de su libro posee un carácter manualístico, en el que es comprensible la ausencia de detalle, a lo que podemos añadir la dificultad de estar al tanto de toda la caudalosa bibliografía que genera el voseo, y más en cuanto a sus concretas variantes dialectales.

9 Un botón de muestra: «En consecuencia lo que otorga poder depende fuertemente de las sociedades: la edad (igual o distinta generación), el conocimiento adquirido, la titulación, la pertenencia étnica, la clase social. No parece otorgarlo, al menos lingüísticamente, el color de los ojos o el gusto por la música clásica» [24].

10 José Pedro Rona, *Geografía y morfología del voseo*, Pôrto Alegre, 1967.

11 Susan M. Ervin-Tripp, «Alternation and co-occurrence», in: John J. Gumperz / Dell Hymes (ed.), *Directions in sociolinguistics: The ethnography of communication*. New York/Holt, Rinehart and Winston, 1972, 218-250.

12 Conforme hemos ensayado en Daniel M. Sáez Rivera, «*El secretario español* de Carlos Pellicer como protopragmática y catálogo de los tratamientos nominales y pronominales del español del siglo XIX», *Études Romanes de Brno* 36 (2015), 119-148.

la situación marcada académica californiana que se estudiaba) y pronominales (con al menos dos pronombres, ejemplificado con el español de Puerto Rico por Ervin-Tripp, cuando en realidad el sistema español es más complejo al existir diversas posibilidades de combinación entre los dos sistemas).

Dentro de esa señalada claridad conceptual, la diferenciación entre «formas-t» y «formas-v» (perfectamente definida en [21]) está llamada a consagrarse, al ser una manera airosa de salir por la tangente de las falsas polaridades que se suelen manejar en los estudios de formas de tratamiento [20], las cuales además en realidad son más bien gradualidades. De igual manera se delimitan con acierto los factores determinantes de uso de los tratamientos, básicamente el «ámbito» (suponemos que traducción de «domain» de Fishman[13], aunque no se cite), «grupo» y «poder», frente a la «solidaridad» que critica Bertolotti [23] con certero atrevimiento como mal definida en el artículo clásico de Brown / Gilman[14]. Otros conceptos clave y dicotómicos que maneja Bertolotti [25] en su análisis son los de *cortesía normada* o *normativa vs. volitiva* o *estratégica* (retomados de Diana Bravo[15], que a su vez se inspira en Brown / Levinson[16]), o los de *deferencial vs. reverencial* [27], que se establecen mediante diferencia muy fina, así como la divergencia entre trato público / privado, que Bertolotti ve de otros tiempos en relaciones amorosas [53].

Bertolotti, inspirada en Medina Morales[17], divide con claridad los tipos de estudios que atacan las formas de tratamiento: «los estudios filológicos tradicionales, los sociolingüísticos y los sociolingüísticos + pragmáticos» [27], a lo que hay que añadir de cosecha propia la acertada importancia conferida a la perceptibilidad y las actitudes lingüísticas, tan llamativas en las formas de tratamiento [30]. También de gran originalidad, al menos desde el punto de vista de España, es el tratamiento del cambio de *vosotros* por *ustedes*, con inversión de valor de *vosotros* en Hispanoamérica, que pasa a ser un tratamiento de lo que podemos llamar *distancia comunicativa*, al presentarse «en proclamas, discursos religiosos, discursos con personajes bíblicos o líderes de las independencias» [33], y del *usted de solidaridad* o *ustedeo* [48, 56-65]. E igualmente de gran acierto es la presentación de los cambios metafóricos de tratamiento [53-56]. La sección termina con unos sugerentes correos electrónicos [87], que prueban la persistencia de restos del *vos* reverencial.

---

13 Joshua A. Fishman, «Domains and the Relationship between Micro- and Macrolinguistics», in: John J. Gumperz / Dell Hymes (ed.), *Directions in Sociolinguistics*, Holt, Rinhart and Winston, 1972, 435-453.

14 Roger Brown / Albert Gilman, «The Pronouns of Power and Solidarity», in: Thomas Sebeok (ed.), *Style in language*, Cambridge (Massachusetts), MIT Press, 1960, 257.

15 Diana Bravo, «Sobre la cortesía lingüística, estratégica y conversación en español», *Oralia* 4 (2001), 299-314.

16 Penelope A. Brown / Stephen Levinson, *Politeness: Some Universals in Language Usage*, Cambridge, Cambridge University Press, 1987.

17 Francisca Medina Morales, «La metodología en los estudios sobre las formas y fórmulas de tratamiento en español», in: Martin Hummel *et al.* (ed.), *Formas y fórmulas de tratamiento en el mundo hispánico*, México/Graz, El Colegio de México/Karl Franzens Universität, 2010, 21-56.

Pasando a la «Segunda parte / Historia de los sistemas de tratamiento en el español preamericano y americano» [87-159], en cierta manera esta también funciona como un acertado manual, aunque, en este caso, histórico, comparable al de Páez[18], con la salvedad de que no se centra tanto en la evolución de cada país, y con la mejora de recoger críticamente la mayor parte de la bibliografía sobre el tema, reciente y lejana.

Para poder trazar la evolución de los tratamientos en América, ineludiblemente opta Bertolotti por ocuparse primero y también de la evolución de los tratamientos en España en la época medieval y en el Siglo de Oro. Aunque la presentación es adecuada, al ser un asunto que nos toca de cerca (con el conocimiento que ello conlleva), vemos necesario señalar y concretar algunas imprecisiones: por ejemplo, cuando se alude a los compuestos con *vuestra*, del tipo *vuestra merced*, pero también *vuestra señoría, majestad, alteza, paternidad, reverencia* y *excelencia,* se indica su adscripción a diferentes clases de alocutarios (como obispos, condes y marqueses para *vuestra señoría*, etc.) con la *NGLE*[19] como fuente [93], pero no se repara en que en realidad casi todos nacieron como tratamientos para dirigirse al Rey (incluido *vuestra merced*) y que después se fueron especializando gradualmente con el paso del tiempo en alocutarios. Para ser consciente de ese cambio, hubiera sido recomendable haber manejado *La poétique de l'interlocution dans le théâtre de Lope de Vega* de Nadine Ly[20], un libro clave –a nuestro ver– que no se cita en la bibliografía. Por otra parte, en cuanto al proceso por el que *vuestra merced* pasa a *usted* como ejemplo de gramaticalización (o mejor de lexicalización y luego gramaticalización), aparte de la bibliografía señalada en el libro de Bertolotti, también lo detectó Koch[21], el cual además señaló el importante influjo del latín de la Antigüedad tardía y la Edad Media a través de la «tradición diplomática» en la gestación de la construcción. Evidencia Bertolotti buenas intuiciones sobre el significado de los cambios de tratamiento en el teatro del Siglo de Oro, así las peticiones de los galanes a sus damas de que los trataran de *vos* y no de *merced* [98], pero esas intuiciones hubieran sido más precisas si, de nuevo, se hubiera atendido al trabajo de Nadine Ly[22], la cual traza la «poética de la interlocución» de las formas de tratamiento y que incluyen la regulación de tales cambios de referencia al alocutor, poética que también se podría extender a obras narrativas de la época, y afectar al caso del *Quijote* presentado en [102].

Acerca de la desaparición de *vos* en España, Bertolotti sigue la bibliografía al uso, que la sitúa en el siglo XVIII, solo quizá con restos rurales [103], pero si damos crédito al testimonio del abate Vayrac (1714) aducido en el libro por otros pasajes de su *Nouvelle*

---

[18] Iraset Páez Urdaneta, *Historia y geografía hispanoamericana del voseo*, Caracas, La Casa de Bello, 1981.

[19] RAE/ASALE, *Nueva gramática de la lengua española*, 2 vols., Madrid, Espasa, 2009.

[20] Nadine Ly, *La poétique de l'interlocution dans le théâtre de Lope de Vega*, Bordeaux, Université III, Institut d'Études Ibériques et Ibéro-Américaines, 1981.

[21] Peter Koch, «Tradiciones discursivas y cambio lingüístico: el ejemplo del tratamiento de *vuestra merced* en español», in: Johannes Kabatek (ed.), *Sintaxis histórica del español y cambio lingüístico: Nuevas perspectivas desde las Tradiciones Discursivas*, Madrid/Frankfurt am Main, Iberoamericana/Vervuert, 2008, 53-89.

[22] Nadine Ly, *id.* Las teorías de este libro publicado en francés se resumen, perfeccionan y expresan en español en Nadine Ly, «La interlocución en el teatro del Siglo de Oro: una poética de la interferencia», *Criticón* 81-82 (2002), 9-28.

grammaire espagnole (2.ª ed.), en realidad *vos* –proscrito de la conversación y de la escritura– se mantiene en la literatura, y se permite si usado por el Rey y por los predicadores en sus sermones (por los religiosos, podríamos extender)[23]. Ese mantenimiento rural de *vos* [99] explica la discusión en la *NGLE*[24] sobre si formas como *Facelo vosotros,* documentado en Felechosa (Asturias) y otros «núcleos rurales del norte de España», constituyen un caso del voseo del tipo 2 delimitado por la Academia, esto es, voseo flexivo no pronominal (*tú tenés, tú tenís*)[25], lo cual al final se descarta. Y las observaciones de Vayrac (1714) permiten entender el mantenimiento de *vos* en el teatro español de los siglos XVIII y XIX, incluso en géneros populares como el sainete y la comedia de magia[26].

Tras el lado de acá español, pasa Bertolotti al lado de allá (que es de acá si situamos allá el centro deíctico) en «Historia del tratamiento singular en Hispanoamérica» [103-128], donde hace valiosas, adecuadas y acertadas puntualizaciones con respecto a las explicaciones usuales y asumidas al respecto, como descartar el valor insultante *per se* de *vos* («No parece haber evidencia para concluir que *vos* fuera una forma irreverente en sí misma» [107])[27], lanzar una original hipótesis sobre la influencia del aprendizaje del

---

23 «le Pronom vos est entierement banni de la conversation & des écritures parmi les Espagnols n'ayant que le Roy, les Prédicateurs en Chaire, les Auteurs dans leurs Ouvrages, qui puissent servir sans pecher contre la politesse.» (L'Abbé [Jean de] Vayrac, *Nouvelle Grammaire Espagnole,... Seconde Edition, revue, corrigée, & augmentée de plus des deux tiers. Avec un Traité sous le Titre d'Hispanismes*, Paris, Pierre Witte, 1714, 597, *apud* Daniel M. Sáez Rivera, «The interplay of object clitic doubling and the grammaticalization of address forms in the genre of collections of letters in Spanish (Peliger, 1599; Páez, 1630; Sobrino, 1720)», in: José Luis Girón Alconchel / Daniel M. Sáez Rivera (ed.), *Procesos de gramaticalización en la historia del español*, Madrid/Frankfurt am Main, Iberoamericana/Vervuert, 2014, 332). Ello puede explicar el *vos* plural por el vicario Joseph Nicolas Barrales en un documento de 1763 que luego aduce Bertolotti [124].

24 RAE/ASALE, *op. cit.*, 1262, §16.17c.

25 RAE/ASALE, *id.*, 1261, §16.17b.

26 Cf. Daniel M. Sáez Rivera, «*Vos* como pronombre de tratamiento en el teatro del siglo XVIII», in: Emilio Montero Cartelle (ed.), *Actas del VIII Congreso Internacional de Historia de la Lengua Española, Santiago de Compostela, 2009*, vol. 2, Santiago de Compostela, Meubook, 2012, 2375-2391; Daniel M. Sáez Rivera, «*Vos* y otros pronombres de tratamiento en el teatro del siglo XIX», in: José Luis Ramírez Luengo (coord.), *Por sendas ignoradas. Estudios sobre el español del siglo XIX*, Lugo, Axac, 2012, 193-216.

27 Parece ser que *vos* constituía insulto en el Siglo de Oro cuando no estaba modulado por el tratamiento nominal adecuado o aparecía desnudo –sin el acompañamiento de un tratamiento nominal– con el interlocutor inadecuado, cf. Miguel Calderón Campos, «Fórmulas de tratamiento en las cartas del conde de Tendilla», in: M.ª Teresa Echenique Elizondo / Juan P. Sánchez Méndez (ed.), *Actas del V Congreso Internacional de Historia de la Lengua Española*, I, Madrid, Gredos/CAM (Caja de Ahorros del Mediterráneo), 2002, 477-487; Miguel Calderón Campos, «El desgaste pronominal y verbal de *vos* en la primera mitad del siglo XVI», in: José Jesús Bustos Tovar / José Luis Girón Alconchel (ed.), *Actas del VI Congreso Internacional de Historia de la Lengua Española*, I, Madrid, Arco/Libros, 2006, 557-568; Daniel

español por hablantes indígenas y mestizos como factor contribuyente al triunfo de *vos* [110-111][28] y efectúa una buena crítica a la hipótesis de la «hidalguización» de Rosenblat[29] [112-114].

En un movimiento retórico habitual en el libro de lo general a lo particular, Bertolotti pasa a continuación a ocuparse de «Historia del tratamiento singular en el Río de la Plata» [120-129]. Coincidiendo con Díaz Collazos[30] –que conoce y cita trabajos previos de Bertolotti, aunque no a este respecto–, señala Bertolotti el mantenimiento en los siglos XVI y XVII en América de un *vos* reverencial.

Destaca después la «Historia de otros tratamientos: el singular *su merced* y los plurales» [129-132], reverso histórico de un apartado sobre la misma pieza en la primera parte. Aquí corrobora Bertolotti el «dudoso estatus pronominal» [129] de *su merced* (que es una fórmula al fin y al cabo, añadimos), y marca a *su merced* como de esclavos [130-132], aunque se puede matizar que también es marca de población indígena en los Andes: en todo caso, *su merced* se perfila en América en origen como tratamiento típico del oprimido hacia el opresor.

Se cierra esta segunda parte con unos compendiosos «Comentarios finales» [135-142], donde cita a Menéndez Pidal por una edición tardía (1962) de su *Manual de gramática histórica española*[31], pero extrañamente no por «Sevilla frente a Madrid»[32], trabajo publicado ese mismo año de 1962 y de tanta importancia por su explicación histórica de la distribución actual del voseo *vs.* tuteo en América, el cual leyó y valoró la misma Fontanella de Weinberg[33] en una certera reseña. Pese a lo adecuado de estos comentarios finales, resulta llamativo que, al practicar la historia de la lengua, se caiga en la

---

M. Sáez Rivera, «La enseñanza de la descortesía en la gramática clásica de E/LE», in: Catalina Fuentes Rodríguez / Esperanza Alcaide Lara / Ester Brenes Peña (ed.), *Aproximaciones a la (des)cortesía verbal en español*, Bern, Peter Lang, 2011, 523-539.

28 Propuesta también alabada por Víctor Fernández-Mallat, *art. cit.*, 11.

29 Ángel Rosenblat, «La hispanización de América. El castellano y las lenguas indígenas desde 1492», in: *Presente y futuro de la lengua española: actas de la Asamblea de Filología del I Congreso de Instituciones Hispánicas*, vol. 1, Madrid, Ediciones Cultura Hispánica, 1964.

30 Ana María Díaz Collazos, *Desarrollo sociolingüístico del voseo en la región andina de Colombia (1555-1976)*, Berlin/Boston, De Gruyter, 2015, 234-260.

31 Ramón Menéndez Pidal, *Manual de gramática histórica española*, Madrid, Espasa-Calpe, 1962. La primera edición, como *Manual elemental de gramática histórica española*, data de 1904.

32 Ramón Menéndez Pidal, «Sevilla frente a Madrid: algunas precisiones sobre el español de América», in: Diego Catalán (ed.), *Miscelánea homenaje a André Martinet: Estructuralismo e historia*, III, Canarias, Universidad de La Laguna, 1962, 99-165.

33 Beatriz Fontanella de Weinberg, reseña de Ramón Menéndez Pidal, *Sevilla frente a Madrid: Algunas precisiones sobre el español de América*, en *Miscelánea homenaje a André Martinet: Estructuralismo e historia*. III, La Laguna, 1962, págs. 99-165», *Thesaurus* 19/2 (1964), 344-347.

teleología invertida, del tipo de las que denuncia Oesterreicher[34] (2007-2008, 291) como habituales en la historiografía de las lenguas románicas, pero indicativa de *vos* como elemento de identidad lingüística americana. Así, escribe Bertolotti lo siguiente: «El *voseo*, destinado a desaparecer en España, encuentra en estas condiciones su posibilidad de supervivencia en América» [142]. No compartimos que una estructura lingüística pueda poseer algún tipo de destino manifiesto, sino que su triunfo es siempre fruto de los avatares azarosos de la historia.

Realiza en esta sección igualmente Bertolotti un repaso de la evolución verbal de las segundas personas de plural, que resultan claves para la configuración del *voseo* [145], repaso en el que se podía haber aprovechado el completo estado crítico de la cuestión por Bustos Gisbert[35]. Los ejemplos aducidos son siempre adecuados, pero cuando se manejan documentos antiguos hay que observar siempre la cautela de que la acentuación gráfica era inexistente, a nuestros ojos a veces errática o en realidad simplemente con criterios distintos a los nuestros, de modo que algunos ejemplos de tuteo verbal, como «Anda, vos», «ayas menester», «vengas» o «puedas» [156] podrían ser igualmente ejemplos de voseo verbal (*Andá, ayás, vengás, puedás...*).

Tras las dos primeras partes manualísticas o didácticas, la «Tercera parte. Diacronía de los verbos y pronombres alocutivos singulares en el español de Uruguay» [161-281] resume una investigación concreta y especializada, aunque con un estilo aún y siempre claro, ameno y accesible.

La investigación presentada aquí por Bertolotti dibuja una acertada triangulación de datos al emplear no solo corpus documental y epistolar, sino también impreso: «–un corpus primario epistolar y un corpus de fuentes secundarias– literatura, prensa, traducciones y libros de texto escolares» [161], donde subrayamos la importancia para las percepciones de las formas de tratamiento de la inclusión de «los libros de enseñanza escolar y las traducciones, que aportan datos sobre qué se consideraba la norma en la época y sobre las actitudes implícitas» [163], e igualmente de textos literarios, pues «la literatura no necesariamente transmite cómo se dice cara a cara sino cómo se cree que se dice o debiera decirse cara a cara» [183], esto es, dibuja estereotipos y expresa conciencia lingüística en forma de actitudes lingüísticas.

Antes de pasar al análisis de los textos, se realiza –como es lógico– una completa descripción del corpus epistolar de 100 cartas, y de los diez parámetros tenidos en cuenta para la constitución del corpus, seis externos y cuatro internos al acto de comunicación [166][36]. Destacamos la justificación de la división y distribución en dos períodos

---

[34] Wulf Oesterreicher, «Historicismo y teleología: el *Manual de gramática histórica española* en el marco del comparatismo europeo», *Lexis* 31 (2007-2008), 291.

[35] Eugenio Bustos Gisbert, «Las desinencias de segunda persona de plural: ¿un problema resuelto? estado crítico de la cuestión», *Revista de Historia de la Lengua Española* 2 (2007), 173-188.

[36] Esto es: «a) el origen geográfico de los escritores, b) el período cronológico en el que fue escrita la carta, c) el sexo del emisor, d) el nivel cultural del emisor, e) el ámbito de relacionamiento y f) la relación de poder entre los "hablantes", en el sentido de poder ya explicado. [...] g) el hecho de que fuera una comunicación personal particular, h) el tópico y el tono, i) la materia escriptoria del texto, y j) la distancia interpersonal, deducida a partir del propio texto.» [166].

–XIX_1 (1793-1830), periodo que incluye los estertores de la época colonial y «los conflictos acuciantes de la infancia nacional» y XIX_2 (1872-1905), el periodo llamado de *modernización* en la historiografía nacional uruguaya [167]–, así como el señalamiento del importante sesgo hacia los emisores de femenino [168] –justificado por la autora por ser las mujeres habituales líderes del cambio lingüístico–. Igualmente se reflexiona sobre «El nivel cultural de los escritores» [168], siendo muchos «semicultos» y con «manos inhábiles».

Tras presentar el corpus, Bertolotti lo enmarca en «El entorno histórico, social y cultural» [186-196], donde destaca la explicación de la variedad uruguaya como entrecruzamiento de influencias: «De esta confluencia de tradiciones [la indígena que mantiene su lengua o aprende en diverso grado el español, la criolla con frecuencia mestiza y la inmigrada española que mantiene su variedad de origen, a lo que hay que unir los lusohablantes europeos y americanos] surgen los productos lingüísticos principales que hoy caracterizan el español de Uruguay» [193].

Una vez presentado y enmarcado el corpus, Bertolotti se aplica con acierto y de forma estimulante a su análisis en «Ámbitos de empleo de las formas-t y de las formas-v» [197-227] y en «Pragmática, semántica, sintaxis y morfología de las formas alocutivas» [227-251] y «El tratamiento voseante en su contexto social» [251-272], para al final desembocar en unas enjundiosas «Conclusiones y consideraciones finales» [272-280]. En estas destacamos la última página que cierra el cuerpo del texto con un párrafo indicativo del elogiable proceder de la autora, que siempre hace gala de una gran pulcritud y honestidad científicas, dejando con frecuencia puertas abiertas de diálogo y posible desarrollo propio y por otros investigadores, en unas líneas que creemos que merece la pena trasladar [280]:

> Este trabajo hace evidente, una vez más, la urgente necesidad de reconstruir la historia de las formas alocutivas gramaticales plurales en América, en especial, la historia de *vosotros*, que echará luz, indirectamente, sobre le [*sic*] historia del voseo.
>
> Espero que aliente a otros investigadores a contraponer lo expuesto aquí con la evidencia de otras variedades del español, sobre todo en América, que nos permita avanzar en el camino de la historia lingüística comparada y en la historia y presente del español.

En conclusión, opinamos que este libro está llamado a ser un clásico de los estudios de las formas de tratamiento de español, para los cuales suministra un gran número de aclaraciones teóricas y conceptuales y ejerce un ejemplo brillante de estudio concreto que puede servir de marco teórico y de pauta de ahondamiento en el siempre apasionante funcionamiento y devenir de las formas de tratamiento conforme se plasman en el español de todas las orillas y de todos los tiempos.

Daniel M. SÁEZ RIVERA

Français

Annegret BOLLÉE / Dominique FATTIER / Ingrid NEUMANN-HOLZSCHUH (dir.), *Dictionnaire étymologique des créoles français d'Amérique*, Deuxième Partie: Mots d'origine non-française ou inconnue, Hamburg, Buske, 2017, XXXVII + 412 pages.

On connaissait déjà l'admirable *Dictionnaire étymologique des créoles français de l'Océan Indien* (DECOI) rédigé sous la direction d'Annegret Bollée et publié de 1993 à 2007 en quatre volumes dans la fameuse collection *Kreolische Bibliothek*. On se réjouit de découvrir maintenant son pendant américain, le «DECA», consacré aux créoles français de la Louisiane, des îles des Petites et des Grandes Antilles ainsi que de la Guyane et d'Oiapoque (le *karipuna*, au Brésil). L'équipe de rédaction est formée d'Annegret Bollée, Katharina Kernbichl, Ulrike Scholz et Evelyn Wiesinger, avec le concours de Philip Baker, Jean-Paul Chauveau et Hector Poullet. Comme le rappelle A. Bollée dans la préface, la rédaction du DECOI a précédé celle du DECA car il y avait dans un premier temps moins de ressources disponibles pour les créoles atlantiques. Cette situation a beaucoup évolué depuis avec la publication d'ouvrages de référence comme, entre autres, l'*Atlas Linguistique d'Haïti* (1998) de Dominique Fattier, le *Dictionary of Louisiana Creole* (1998) et le *Haitian Creole-English Bilingual Dictionary* (2007) d'Albert Valdman *et al.*, ou encore l'*Atlas linguistique des Petites Antilles* (2011-2013) de Jean Le Dû et Guylaine Brun-Trigaud.

La «Présentation du dictionnaire» [X-XVIII] énumère d'abord les sources principales, dépouillées systématiquement. On apprend que le souci philologique a poussé les auteures à vérifier dans les textes originaux les attestations qui nous sont connues grâce à d'illustres prédécesseurs (König 1939, Friederici 1960, Arveiller 1963). Viennent ensuite des considérations sur la macrostructure de l'ouvrage. Tout comme ce fut le cas du dictionnaire précédent, le DECA classe ses matériaux par étymon et réunit dans cette «Deuxième partie» (qui est publiée toutefois en premier) les «Mots d'origine non-française ou inconnue». Les trois volumes de matériaux d'origine française, déjà en grande partie disponibles en ligne[1], devraient paraître sous peu.

Un petit mot sur l'établissement de la nomenclature: les artisans du DECA classent parmi les mots créoles d'origine «non-française», outre des mots «copiés des langues de contact» (ce qui va de soi), «les mots venant de noms propres et les noms de marques» [XII]. Cela signifie qu'il faut chercher dans ce volume (et non dans celui des matériaux d'origine française) un lexème tel que *marinèt* 'esprit vaudou' [254], dont l'étymon selon le DECA serait simplement le «Nom de personne *Marinette*» – une démarche a priori contre-intuitive. Les théories onomastiques contemporaines insistent sur le fait qu'un nom propre appartient bel et bien à une langue donnée; les toponymes et anthroponymes sont des signes linguistiques à part entière, et *Marinette* est un mot aussi français que *table* ou *chaise*. C'est également dans ce volume qu'on trouvera *alèsi-gran mouvman* n. 'personne exubérante' (de «Nom propre *Alexis*» + fr. *grands mouvements*), *mariwont* 'esp. d'arbuste' (de «Nom propre *Marie* + fr. *honte*»), *mariyàn-lapo-fig* 'déguisement de carnaval' (de «Nom propre *Marianne* + fr. *la peau* et *figue(s)*»), etc. Il est quelque peu surprenant de retrouver des formations aussi françaises classées parmi les

[1] ‹https://www.uni-bamberg.de/romling/deca/›.

yamérindianismes, les africanismes, les hispanismes et les anglicismes. Cela n'enlève rien à la qualité des articles, mais l'utilisateur devra penser à chercher ce type de mots là où on ne les attend pas. D'autres détails à retenir au moment de consulter l'ouvrage : les onomatopées attestées en français apparaîtront comme étymons français à part entière dans la première partie, alors que celles qui n'ont pu être rattachées au galloroman sont classées dans ce volume ; quant aux calques de traduction, ils sont recensés ici et non dans la première partie, malgré leur forme bien française (ex. : StLuc. *bonnapwemidi* interj. 'bon après-midi', présenté comme un « Calque de l'angl. *good afternoon* »). Ultime précision sur la répartition des matériaux entre les deux parties du DECA : un mot français directement emprunté à l'espagnol (comme cr. haïtien *matadò* n. 'tueur' [258]) se trouve dans la seconde partie, alors qu'un mot emprunté au français qui l'a lui-même emprunté à l'espagnol se trouve dans la première partie (comme *matadò* n. 'femme revêtue du costume créole', etc., du fr. *matador* 'personnage considérable dans son état, sa profession', v. fichiers en ligne). Selon ce critère, StLuc. *matadò* 'bull fighter' aurait d'ailleurs dû se trouver dans la première partie et non dans la seconde [*ibid.*], puisque *matador* avec ce sens est évidemment bien attesté en français.

Une autre décision qu'il a fallu prendre concerne les nombreux mots d'origine étrangère déjà passés au français colonial antillais avant même que les langues créoles voient le jour. À strictement parler, on pourrait aussi considérer qu'ils étaient déjà « français » lorsqu'ils ont été empruntés par les créoles naissants et qu'ils devraient figurer à ce titre dans la première partie de l'ouvrage, mais cette fois-ci on suivra les auteures dans leur choix de traiter ces mots dans la seconde partie, tout simplement parce qu'on « ne peut pas dire à quelle date un mot français est devenu un mot créole » [XIII]. Cela comporte en outre l'avantage de réunir dans le même volume tous les mots d'origine amérindienne.

La suite de la présentation détaille le « Plan et contenu des articles » [XIV-XV], c'est-à-dire leur microstructure et la sémiologie de leur typographie. On appréciera les très belles reproductions des planches du père Labat illustrant de nombreux référents typiquement antillais (l'agouti, le cacaotier, le lamentin, etc.). La « Transcription » [XV-XVI] est faite dans la graphie officielle du créole haïtien, ce qu'il faut aussi garder à l'esprit lorsque l'on cherche une unité lexicale qui n'est pas nécessairement haïtienne. Cela nous amène d'ailleurs au problème, toujours épineux, de la lemmatisation. On ne pense pas tout de suite à chercher cr. mart. *ich* n. 'enfant' (et encore moins *hiche*, forme graphique de la première attestation) s.v. *yich*, avec son yod anti-hiatique. Le fameux *kwip* 'claquement de langue pour manifester son désaccord', etc. [210] est aussi attesté dans le corps de l'article sous les formes *kip*, *kyip*, *tjip*, *tchip*. On trouve d'ailleurs aussi des formes de français régional antillais plus ou moins dissimulées dans les définitions mais qui n'apparaissent pas comme lemmes, puisque le dictionnaire est consacré aux créoles : on ne va pas nécessairement penser à chercher l'étymon de fr. rég. haïtien *borlette* n. 'loterie' s.v. *bòlèt* [56] (qui, en l'occurrence, vient de l'esp. amér. *boleto*). Fort heureusement, l'index général des formes en fin d'ouvrage [395-412] permet de repérer les mots créoles sous tous leurs avatars graphiques (mais on n'y trouve ni *hiche* ni *borlette*).

La présentation se clôt sur « La recherche étymologique » [XVI-XVIII]. Les étymologies africaines sont encore souvent présentées accompagnées de modalisateurs tels que « peut-être », ce qui dénote une prudence de bon aloi. C'est dans la catégorie des amérindianismes (*kanari*, *lanbi*, *marengwen*, etc.) que l'on peut lire les articles les plus impressionnants, par la masse de données nouvelles qui sont sollicitées et la rigueur avec laquelle elles sont traitées. L'article *maron* 'sauvage, fugitif' [254-256] force l'admiration,

grâce aux travaux récents de Silke Jansen et Alla Klimenkowa qui permettent de renouveler l'étymologie de ce mot. Saluons également les nombreux commentaires érudits de Jean-Paul Chauveau (par ex. s.v. *touloulou* [359-360], un modèle du genre; cf. encore *mabouya*[2] [231-32]), qui enrichissent ce dictionnaire étymologique et en renforcent l'autorité scientifique. Son rôle a également consisté à faire passer de nombreux mots de la seconde partie (étymologies souvent incertaines) à la première partie (étymons français ou galloromans).

Les étymologies, dans leur immense majorité, inspirent confiance. Nous avons tout de même relevé quelques cas qui nous ont semblé problématiques:

- *(ti-)bway* n. 'garçon' [69] est rattaché à l'anglais *boy*, sans aucune discussion sur les insurmontables problèmes phonétiques présentés par cet étymon. On ne comprend pas bien comment la forme phonique [boy] pourrait devenir [bway, bwèy, bray, brèy], alors qu'elle ne permet en rien de justifier la présence d'un [w] ou d'un [r] et encore moins celle d'une voyelle [a] ou [è]. Inka Wissner avait pourtant rattaché ce mot avec vraisemblance au français *brailler*: «[...] diatopisme lexical par dérivation régressive à partir du français général *brailleur, -euse* s. "(personne) qui braille [= crie], qui a l'habitude de brailler" (attesté dep. 1586), ou du type synonymique *braillard* (TLF; v. aussi fr. can. *brâilleur, euse* "pleureur, pleureux, pleureuse" GPFC, 148), ou tout simplement du verbe *brailler* (attesté dep. env. 1220, TLF), qui en français canadien est très fréquent en référence aux jeunes enfants.»[2].
- Une autre étymologie anglaise qui pose problème est constituée par cr. de Sainte-Lucie *bwiyans* n. 'éclat', qui ne viendrait pas du français *brillance* (attesté il est vrai depuis seulement 1928, TLF) mais bien de l'anglais *brilliance*. Toutefois, le mot anglais se prononce ['brɪljəns], forme phonique qui ne permet pas de rendre compte de la forme créole. Il est permis de se demander si cr. *bwiyans* n'a pas tout simplement été formé sur cr. *bwiyan* adj. 'bright, brilliant' (lui aussi présent à la nomenclature du *Kwéyòl Dictionary* de Sainte-Lucie, p. 32) par analogie avec d'autres paires de mots en *-an* > *-ans*, avec bien sûr une influence du cognat anglais comme catalyseur. Cela pose tout le problème de la distinction entre emprunt cru à une forme orale et adaptation à partir d'une forme graphique – ainsi que, dans la foulée, celui de la différence entre emprunts lexématiques et calques sémantiques: StLuc. *agreman* n. 'agreement, consent' est présenté comme un «Calque de l'angl. *agreement*», et en effet ce n'est pas la forme phonique du mot anglais qui a été reprise, mais seulement le sens du mot anglais qui a été appliqué à un mot d'origine française pré-existant; en revanche, StLuc. *akonmodasyon* n. 'hotel, etc.' est seulement présenté comme de l'«Angl. *accommodation*», alors qu'en toute rigueur il s'agit encore une fois d'un calque car la forme phonique du mot créole ne peut en aucune façon venir du mot anglais.
- L'onomatopée *kikiyiki, kikiliki* 'cocorico' est présentée comme «une variante de *cocorico*, avec harmonisation vocalique» [184], mais il est difficile de ne pas la rapprocher de l'esp. général *quiquiriquí*, peut-être plus pertinent du point de vue des contacts de langue que les attestations neuchâteloises, savoyardes ou toulousaines citées du FEW.

---

[2] I. Wissner, «Le français à la Dominique dans le discours romanesque: reconstruction linguistique ou construction discursive?», dans A. Thibault (ed.), *Le français dans les Antilles: études linguistiques*, Paris, L'Harmattan, 2012, 141-206 (ici, p. 200).

- L'étymologie de cr. antillais *chrob* n. 'liqueur' n'a pas été retrouvée: on nous la présente comme «incertaine», avec une allusion hésitante («peut-être») à l'esp. *jarabe* 'sirop'. Or, la consultation de l'*Oxford English Dictionary* permet d'identifier le bon étymon: angl. *shrub* n. 'a prepared drink made with the juice of orange or lemon (or other acid fruit), sugar, and rum (or other spirit)', mot d'origine arabe d'ailleurs apparenté à l'espagnol *jarabe*.
- Quant à cr. haïtien *(d)joko* n. 'imbécile' [92, 142], il pourrait fort bien remonter à l'anglais *Jocko* n. 'chimpanzé'.
- Saintes *jenn* n. 'sexe de l'homme' [141] pourrait simplement représenter le fr. *gêne* par euphémisme.
- Cr. ant. *kab*, fr. rég. ant. *câpre* n. 'métis' est expliqué par le TLF comme le résultat d'une analogie de couleur (semblable à celle que l'on retrouve dans «peau olivâtre»). Le DECA trouve cette étymologie douteuse et en propose deux autres, mais sans prendre position: tupi-guarani *caburé* 'hibou' et 'produit de l'union d'un Noir et d'une Indienne ou vice-versa' (Friederici 107) et port. brés. *cabra* 'mestiço, filho de mulato e negra ou vice-versa' (Figueiredo). D'un point de vue phonétique, il semble que *caburé* soit hors jeu, pour des raisons accentuelles évidentes.
- Cr. guad. *on mizik kalagya* 'un rythme de *gwoka*' [155] est certainement à rattacher à cr. mart. *ladja, lagya* 'danse de veillée mortuaire qui simule un combat' [213], d'origine africaine.
- Cr. haït. *kodjo* adj. 'bon marché, négligé' ne peut pas du tout venir de l'esp. *cojo*, pour d'évidentes raisons phonétiques (la jota du mot espagnol se prononce [h] dans les Antilles et se prononçait [š] à l'époque coloniale: aucun de ces deux sons n'aurait pu donner l'affriquée sonore du mot haïtien).

Certaines étymologies présentées comme incertaines sont fort probablement à rattacher au français.

- L'étymologie *rester bec coi* pour ant. *estébécoué* 'rester bouche bée' [43] est certainement la bonne, et la marque «orig. inc[ertaine]» n'a pas lieu d'être; toutefois, il convient de corriger la citation d'Élodie Jourdain selon laquelle il s'agirait d'une «prononciation normande ancienne»: il n'y a aucune raison de se restreindre à la Normandie, cette prononciation ayant été autrefois tout à fait générale en français.
- Cr. guad. *jèkètèkè* n. 'personne qui prononce mal le français et s'exprime mal dans cette langue' est fort probablement, en effet, formé «d'après les monosyllabes français avec le son schwa (*je, que, te,* etc.) qui n'existe pas en créole et que certaines personnes n'arrivent pas à prononcer correctement» [140], comme nous l'expliquions ailleurs[3].

Ces petites lacunes ne sont toutefois pas du tout représentatives de l'ouvrage dans son ensemble, qui offre des étymologies très bien documentées pour la grande majorité des mots traités. De nombreux noms de marques aujourd'hui disparues ont ainsi été retrouvés (cf. par ex. cr. louis. *chaynola* 'cirage à chaussure' [75], du nom de marque

[3] A. Thibault, «Les avatars du schwa colonial dans le créole des Petites Antilles», dans *id.*, *Le français dans les Antilles: études linguistiques*, Paris, L'Harmattan, 2012, 243-269 (ici, p. 256).

Shinola, apparue en 1929 et vendue aux Etats-Unis jusqu'au milieu du 20e siècle; ou encore cr. guad. *kabodas* n. 'grosses lunettes pour faire de l'effet', du nom d'une « Marque de lunettes très à la mode dans les années 1950 » [146]). Des cas classiques de mots des îles ont été revisités, comme *kreyòl*, absolument central dans le vocabulaire des français expatriés, et qui reçoit ici un traitement renouvelé grâce à la thèse d'A. Klimenkowa, *Sprachkontakt und lexikalische Innovation in der karibischen Kontaktzone*, soutenue à Erlangen en 2015. Une mention spéciale doit être accordée à l'article *lwa* n. 'divinité du vaudou' [228-29], qui fait le point sur la question.

La présentation matérielle est soignée. On regrettera seulement la présence de nombreux traits d'union intempestifs (ex.: « vocabu-laire » [x], « Euro-péens » [xiii], « appartenant » [215], etc.). On corrigera aussi « au milieu du xxviie siècle » [217]. L'abréviation « E/CTT » manque à la bibliographie: il s'agit en fait de Winer, Lise (ed.) 2009, c'est-à-dire du *Dictionary of the English/Creole of Trinidad & Tobago on Historical Principles*, Montréal/Kingston/Londres/Ithaca, McGill-Queen's University Press.

En conclusion, il ne nous reste plus qu'à féliciter l'équipe rédactionnelle, et en particulier Annegret Bollée, pour cet ouvrage de référence qui va faire date.

André THIBAULT

Kristin REINKE / Luc OSTIGUY, *Le français québécois d'aujourd'hui*, Berlin/Boston, Walter de Gruyter (Romanistische Arbeitshefte, 62), 2016, xiii + 182 pages.

Le français québécois a fait l'objet de nombreux travaux depuis les années 1960, aussi bien en Europe qu'au Québec, mais il y a quelque temps déjà qu'on attendait un manuel. En 2000, le Conseil de la langue française a fait paraître un ouvrage collectif intitulé *Le français au Québec, 400 ans d'histoire et de* vie, où le français québécois est traité surtout du point de vue de l'histoire externe et des aspects sociopolitiques. Des linguistes étrangers ont cherché depuis à combler le besoin de disposer de synthèses mieux adaptées à leurs cours portant sur le français du Canada[1]. Il était temps que des linguistes du Québec s'attaquent à la tâche. C'est maintenant chose faite. Kristin Reinke, professeure à l'Université Laval, et Luc Ostiguy, professeur à l'Université du Québec à Trois-Rivières, viennent de publier un manuel d'excellente qualité qui met l'accent sur la description de la langue.

Le français québécois d'aujourd'hui a pour but de guider la démarche de l'étudiant dans une initiation générale au français québécois. Il présente un bilan de la formation

[1] Signalons l'ouvrage de Natalia Golubeva-Monatkina, *Le français du Canada et des États-Unis. Aperçus sociolinguistiques*, Moscou, 2005, 192 p. (en russe), et celui du Tchèque Jaromir Kadlec, *Francouzština v Kanadě*, Olomouc, 2005, 384 p. Un manuel a également été préparé par John Hewson, professeur à Memorial University (Terre-Neuve): *The French Language in Canada*, München, 2000, vii + 113 p. Dès le début des années 1970, avant donc que les recherches sur le sujet aient pris leur essor, une spécialiste russe, Elizaveta A. Referovskaîa, avait publié *La langue française au Canada*, Leningrad, 1972, 216 p. (en russe).

de cette variété de français et de ses traits caractéristiques en même temps qu'il fait le point sur les aspects sociaux de son utilisation. Ce manuel s'adresse, selon ce qu'écrivent les auteurs, à «l'étudiant en linguistique romane et en philologie», «particulièrement au lecteur allemand, mais également européen en général» [3-4]. Dans les faits, c'est à ce jour le meilleur instrument de référence également pour l'étudiant québécois. Il ne fait pas de doute que cette publication figurera désormais parmi les références incontournables dans les cours de linguistique.

Le français québécois d'aujourd'hui se divise en cinq chapitres qui abordent l'ensemble des questions concernant le fonctionnement de la langue, sa genèse et l'environnement social et politique dans lequel elle évolue. En voici les intitulés: chapitre 1, «Le Québec contemporain et son histoire sociopolitique»; chapitre 2, «Le français québécois tel qu'il se parle aujourd'hui»; chapitre 3, «La formation du français québécois»; chapitre 4, «Les attitudes linguistiques des Québécois et la norme»; chapitre 5, «Aménagement linguistique du statut du français au Québec». En ce qui a trait à la description, les aspects phonétiques et lexicaux sont largement traités, alors que, pour la morphologie et la syntaxe, les auteurs se sont limités aux traits les plus apparents, ce qui nous a tout de même paru satisfaisant eu égard aux objectifs poursuivis.

On nous permettra de taquiner un peu les auteurs à propos de leur empressement à prendre leurs distances par rapport à «une ancienne conception qui n'avait comme objet que les différences par rapport au français de France» [3]. En fait, toute leur partie descriptive (chapitre 2) reprend la méthode de l'approche différentielle et la notion de «français de référence» est omniprésente dans leur manuel. Par exemple, pour la phonétique, on ne trouve pas exposé le système phonologique du français québécois; il n'est question que des variantes par comparaison avec le français de référence. Même constat pour le lexique, puisqu'on n'aborde pas la notion de «champ lexical». Les listes d'emplois caractéristiques sont intéressantes, mais on ne perçoit pas la dynamique du lexique. Ce faisant, les auteurs répondent aux questions les plus souvent évoquées quand il est question d'une variété géographique de français, et c'est ce qu'il fallait faire en priorité. Mais un rappel de la phonologie québécoise et l'examen de quelques champs lexicaux auraient été bienvenus et auraient donné une certaine crédibilité à leur déclaration de principe. Ces compléments auraient surtout permis de faire voir comment s'articulent les traits caractéristiques de ce français avec les autres ressources de la langue que les Québécois partagent avec les francophones d'Europe et qui constituent la composante principale de leur français.

Le manuel de Reinke et Ostiguy est un bon outil sur le plan pédagogique. Il fait le point au début de chaque chapitre sur les notions que doit connaître l'étudiant pour bien comprendre la matière et guide sa révision au moyen d'un questionnaire qui clôt chacune des parties. Les concepts liés à la variation linguistique sont particulièrement bien expliqués ainsi que ceux qui ont trait à la typologie des normes et à l'aménagement linguistique. Les auteurs ont parcouru une abondante documentation, comme le fait voir leur riche bibliographie, et rendent compte de façon équilibrée des divers points de vue exprimés sans entrer dans les querelles d'écoles. Ils s'appuient sur leurs propres recherches pour les sujets qui sont de leur compétence (les attitudes des Québécois par rapport à leur français, la langue à la télévision québécoise, le doublage des films en français). Pour le reste, ils donnent la parole à leurs collègues linguistes, sans parti pris. Ils se sont ainsi assurés que leur manuel ne tombe pas dans l'idéologie et puisse rendre

service au plus grand nombre. *Le français québécois d'aujourd'hui* regorge d'exemples pertinents et bien étudiés.

Nous avons tout de même noté, en parcourant le manuel, des passages qui mériteraient d'être revus. Commençons par les faits qui relèvent de l'histoire puisque des lacunes à cet égard sont décelables dès la première phrase du manuel, qui se lit comme suit: «Les travaux portant sur le français québécois (désormais FQ) réalisés avec une approche scientifique plutôt que corrective datent déjà du début du XX^{e} siècle avec ceux de la *Société du parler français au Canada.*» [1]. Les auteurs n'ont peut-être pas eu tort de passer sous silence les écrits des Benjamin Sulte, Maximilien Bibaud et Napoléon Legendre, qui sont cependant des témoins précieux de la façon de parler le français dans la deuxième moitié du XIX^{e} siècle; il faut reconnaître en effet que leur discours est surtout apologétique. Mais il est dommage qu'ils n'aient pas tenu compte des recherches des scientifiques américains, professeurs dans des universités réputées (comme Harvard University, Boston University, Johns Hopkins University), qui ont réalisé des enquêtes au Québec et ont publié des études qui demeurent remarquables sur la phonétique du français canadien, sur sa formation, sur ses rapports avec les langues amérindiennes et l'anglais, etc. Ces chercheurs ont été les premiers à faire valoir l'intérêt des recherches sur le français parlé au Canada. En 1884, le professeur A.M. Elliott écrivait, au retour d'une mission d'exploration d'un large territoire entre Montréal et Québec: «In point of language the Canadian French is certainly one of the most interesting topics for a philologian.»[2] Certaines des données de ces chercheurs auraient permis d'améliorer la synthèse qui nous est présentée (voir plus loin). Les travaux de A.M. Elliott (un des fondateurs de la Modern Language Association), de E.S. Sheldon, de J. Squair, de A.F. Chamberlain et de J. Geddes, réalisés entre 1880 et 1900, étaient connus d'Adjutor Rivard, fondateur de la Société du parler français au Canada, qui a préparé avec Geddes une première bibliographie du français au Canada, continuée plusieurs décennies plus tard par Gaston Dulong[3].

Quelques précisions méritent d'être apportées concernant l'histoire de la construction de l'identité canadienne. Les auteurs affirment que les habitants de la Nouvelle-France étaient «considérés comme étant des Français; seulement quelques Français de France les voyaient comme étant des Canadiens» [18]. Ce n'est pas ce qui ressort en tout cas des témoignages des administrateurs de la colonie. Dès les années 1660, ceux-ci commencent à se plaindre du comportement des *Habitants*, de leur esprit d'indépendance et de leur indiscipline (notamment à propos des coureurs de bois). À la fin du XVII^{e} siècle, les Canadiens se perçoivent comme différents des Français et ceux-ci doivent se rendre à l'évidence. En 1699, le comte de Maurepas écrit: «[...] on ne doit pas regarder les Canadiens sur le mesme pied que nous regardons icy les François, c'est tout un autre Esprit, d'autres manières, d'autres sentimens, un amour de la liberté et de l'indépendance, et une férocité insurmontable contractée par la fréquentation continuelle qu'ils ont avec les Sauvages.» (citation tirée de Louise Dechêne (ed.), *La correspondance de Vauban relative au Canada*, 1968, p. 32). Au début du siècle suivant, le baron de

---

2 «Mr. A. M. Elliott on a Philological Expedition to Canada», dans *The Johns Hopkins University Circulars*, Baltimore, Dec. 1884, n° 35, p. 20-21.

3 *Bibliographie linguistique du Canada français*, de James Geddes et Adjutor Rivard (1906), continuée par Gaston Dulong, Québec-Paris, P.U.L.-Klincksieck, 1966, XXXII + 167 p.

Lahontan expliquera que l'appellation *habitants* que revendiquent les Canadiens correspond à un statut qui n'est pas celui du paysan de France et à une autre conception de la société. D'autres témoignages donnent à entendre que Français et Canadiens appartiennent à des réseaux sociaux différents et que des frictions se produisent de temps à autre entre les deux groupes[4].

Les auteurs donnent 1763 (année de la cession du Canada à l'Angleterre) comme date à partir de laquelle les descendants des colons français se sont mis à se désigner comme *Canadiens* [20]. La documentation que nous avons parcourue révèle que le changement était déjà en cours dans les années 1660 et que la nouvelle appellation était bien implantée au tournant du XVIII[e] siècle (voir la citation de Maurepas, plus haut). Quant à l'appellation *Canadien français*, on la trouve attestée dès la fin du XVII[e] siècle, donc bien avant la date de 1867 que fournit le manuel [24]. Le fichier lexical informatisé (FLI) du Trésor de la langue française au Québec (TLFQ) en contient 9 attestations entre 1695 et 1754, et une vingtaine entre 1839 et 1866 (‹www.tlfq.ulaval.ca/fichier›) ; les documents d'archives de l'époque de la Nouvelle-France livrent en outre plusieurs attestations de *Français Canadien* (le FLI en enregistre une de 1723). À partir des années 1770, il est clair que *Canadien français* s'emploie par opposition à *Canadien anglais*. Avant cette époque, *Canadien Français* et *Français Canadien* servent plutôt à distinguer les habitants nés dans la colonie des Français qui ne font que passer. C'est l'explication que suggèrent des énoncés où l'on met en opposition *Français* et *Canadien Français* (ou *Français Canadien*).

Le terme *canadianisme de bon aloi* n'a pas été créé par Gérard Dagenais comme pourrait le laisser croire la note 22 de la page 37 du manuel. La base ChroQué de l'Université de Sherbrooke, sous la responsabilité de Wim Remysen, le signale chez Narcisse Degagné dès 1929. Autre remarque de détail. Le terme *joual* apparaît pour la première fois dans le journal *Le Goglu,* en 1930 (*y parle pas joual, celui-là*), soit neuf ans avant de figurer sous la plume de Claude-Henri Grignon [71, n. 42]. Il est à rattacher à l'expression *parler cheval* « baragouiner, parler d'une façon inintelligible », relevée en France au début du XIX[e] siècle (voir l'article JOUAL, rédigé par Claude Verreault, dans le *Dictionnaire historique du français québécois*). Enfin, s'appuyant sur un passage de Chantal Bouchard, dans *La langue et le nombril*, Reinke et Ostiguy écrivent [89] : « C'est de 1945 à 1960 que l'anglicisation du français des Québécois a été la plus forte, en raison du contexte dans lequel ces derniers se retrouvaient après la guerre. » C'est sans doute le corpus qu'a constitué Bouchard (chroniques de langage) qui l'a conduite à ce constat, mais elle avait tout de même tempéré son affirmation par un « sans doute ». Les interventions des observateurs de la langue ont pu en effet dénoncer avec une force nouvelle l'influence de l'anglais dans les milieux du travail, dans les terminologies et dans les journaux, mais les études qui ont été faites au TLFQ indiquent que la presque totalité des anglicismes d'usage courant avaient pénétré dans le français canadien avant 1940.

Passons à la phonétique. Il faut d'abord se réjouir ici de l'excellent bilan qu'ont fait les auteurs de la prononciation québécoise. On notera le soin qu'ils ont mis à dégager les traits de prononciation qui s'entendent dans la variété soutenue du français québécois, ce qui permet de réaliser que les particularités phonétiques (par exemple l'assibilation

---

4 Voir l'article de Cl. Poirier, « Entre dépendance et affirmation : le parcours historique des lexicographes québécois », dans *Les dictionnaires de la langue française au Québec*, sous la direction de M. C. Cormier et J.-Cl. Boulanger, 2008, p. 18-20.

des consonnes *t* et *d* devant *i* et *u*) n'appartiennent pas forcément à la variété familière. Sauf erreur, ils ont cependant oublié de parler de la chute des consonnes [ʁ], [l], [t] et [m] précédés d'une consonne et devenus finals par la chute de [ə], comme dans *arbitre*, *épingle*, *piastre* et *catéchisme* (voir M. Juneau, *Contribution à l'histoire de la prononciation française au Québec*, 1972, p. 205-208).

La notation au moyen du signe [ɔ] de la variante vélarisée du [ɑ] postérieur (comme dans *Canada* [kanadɔ]) nous paraît inadéquate, bien qu'on doive reconnaître qu'elle est répandue parmi les linguistes québécois. Lorsque la voyelle [ɑ] est en syllabe fermée par un [ʁ], comme dans *part*, elle se confond effectivement avec le [ɔ] ouvert dans le mot *port*, mais pas dans d'autres contextes. Les auteurs se servent du même signe quand la voyelle est en finale de mot, comme dans *Canada*, *habitat*, *drap*, *championnat*, etc., et dans les mots où le *a* conserve une longueur ancienne, par exemple dans *classe, pâte, tâche* [56-57]. Ils affirment que la variante vélarisée de [ɑ] « apparaît semblable en tous points à la voyelle *o* des mots *colère* ou *bottine* » [56], ce qui ne nous paraît pas exact. Le *o* de *colère* et *bottine* ne sonne pas en effet comme le *â* de *pâle* ou de *pâte*. La différence est plus manifeste encore quand on compare *mâle* et *molle*, ou encore *lâche* et *loche*. Les deux voyelles, [ɔ] et [ɒ], ne se confondent à l'audition que lorsqu'elles se trouvent dans une syllabe fermée par [ʁ] en raison de l'allongement de [ɔ] provoqué par cette consonne. À notre avis, la variante vélarisée, qui est longue par nature au contraire de [ɔ] ouvert, qui est bref, devrait toujours être notée [ɒ], signe qui a en outre l'avantage de rappeler que la variante se rattache à l'archiphonène /A/ et non à l'archiphonène /O/.

La diphtongue de cette variante de [ɑ] est attestée bien avant la date de 1927 que mentionne le manuel [57]. Les scientifiques américains dont nous avons parlé plus haut l'ont entendue déjà dans les années 1880-1890. Squair semble être le premier à en parler. À propos de la prononciation du *a* dans des mots comme *âge*, *base*, *châssis*, *hasard*, *tasse*, etc., à Sainte-Anne-de-Beaupré, il écrit : « There is a tendency to drawl the *a* or *â* of many of these words so that it comes to have almost the sound of *ou* in English *house*. » Geddes fait une remarque semblable dans un commentaire sur le parler de Montmorency : « I noted the same peculiarity in the Falls of Montmorency, and even went so far as to characterize the sound as a diphthong. » Même observation chez Chamberlain dans son étude sur le parler de Granby[5]. Cette tendance était donc bien vivante dans différentes régions du Québec au XIX^e^ siècle, même si « Rivard n'en dit rien » [58]. À notre avis, elle a ses racines dans les habitudes phonétiques des premiers colons.

Nous terminerons en reprenant une question que posent les auteurs dans un développement sur l'insécurité linguistique [111-112]. Comment expliquer en effet que la variété la moins prestigieuse du français québécois, dénigrée depuis près de deux siècles, se soit maintenue dans l'usage ? Ils répondent en reprenant les conclusions d'études sociolinguistiques qui démontrent que les variétés non prestigieuses sont davantage en relation avec le sentiment identitaire. Cette explication est compatible avec les données de l'histoire.

---

[5] J. Squair, « A Contribution to the Study of the Franco-Canadian Dialect », dans *Proceedings of the Canadian Institute*, Session 1887-1888, p. 162. – J. Geddes, « American French Dialect Comparison », dans *Modern Language Notes*, vol. VIII, n° 8, 1893, p. 6. – A.F. Chamberlain, « The Canadian-French Dialect of Granby, Province of Quebec. II. Phonetics », dans *Modern Language Notes*, vol. VIII, n° 1, 1893. p. 16.

La variété qui s'est fixée dans les décennies qui ont suivi la cession du pays aux Anglais s'est implantée solidement au sein de la population canadienne-française à la faveur de circonstances favorables à cet enracinement. Les Canadiens vivaient en milieu fermé et leur nombre s'est accru considérablement entre 1760 et 1840; ces facteurs ont favorisé la constitution d'une masse de locuteurs solidaires. Dans les années 1830, l'élite affirmait que l'identité collective n'était ni anglaise ni française, mais bien canadienne. Comme manifestation de solidarité, on peut rappeler la réaction musclée du grand vicaire Jérôme Demers, intellectuel de premier plan, à la publication du *Manuel des difficultés les plus communes de la langue française* (1841), de Thomas Maguire. Demers prit la défense de façons de parler bien canadiennes dont certaines se rattachent de nos jours à la variété familière. Quel que soit le jugement que l'on peut porter sur cette variété eu égard au français normé, il faut reconnaître qu'elle a fait preuve d'une vitalité et d'une originalité peu communes. Ces qualités, remarquées par les philologues américains à la fin du XIX[e] siècle, expliquent sans doute aussi l'intérêt que suscite toujours dans le monde des linguistes l'étude du français québécois d'aujourd'hui.

Claude POIRIER

Wim REMYSEN / Nadine VINCENT (ed.), *La langue française au Québec et ailleurs. Patrimoine linguistique, socioculture et modèles de référence*, Francfort-sur-le-Main, Lang, 2016, 378 p.

Les amis et collègues de Louis Mercier ont eu l'inspiration heureuse en lui offrant, à l'occasion de sa retraite, ce volume qui s'articule autour de thématiques chères à son dédicataire.

L'ouvrage débute par une table des matières, suivie d'une préface de Michel Francard [7-9] et d'une présentation par les éditeurs des contributions en lien avec les trois thèmes contenus dans le titre [11-15]. La première partie, « Patrimoine linguistique », contient six contributions, tandis que la deuxième, « Socioculture » et la troisième, « Modèles de référence », en incluent chacune trois.

L'apparentement typologique avec une (variété de) langue de prestige est un argument d'autorité qui a été employé abondamment (et qui continue de l'être) dans l'objectif de légitimer des langues ou des variétés de langues stigmatisées. Cristina Brancaglion rend compte de cet état de fait dans « Does the French-Canadian speak real French? L'apport de la Société du parler français au Canada à la querelle sur le 'French Canadian Patois/Parisian French' » [19-39], où elle examine dans le principal organe de diffusion de la Société du parler français au Canada (désormais SPFC), le *Bulletin du parler français au Canada* (BPFC), les comptes rendus traitant des 'dialectes', des 'patois', des 'parlers de France', de la 'langue populaire', du 'franco-canadien' et des 'variétés de français parlées en Amérique du Nord'[1]. La contribution aurait gagné à signaler les différentes

[1] Il s'agit vraisemblablement ici d'une allusion aux dénominations employées par les rédacteurs des comptes rendus examinés. En l'absence de guillemets (ou de toute autre marque typographique), il devient parfois malaisé de déterminer si nous avons

acceptions associées à l'appellation (d'origine) qui figure dans le titre et qui ont évolué au cours des époques (v. *ici*, 243-248).

Les travaux de Louis Mercier, notamment sa thèse de doctorat soutenue en 1992 et publiée en 2002[2], se trouvent au cœur de la contribution de Wim Remysen, intitulée «La valorisation et l'exploitation de la documentation linguistique produite par la Société du parler français au Canada: l'exemple de ses relevés géolinguistiques» [41-69]. L'article porte sur une phase précise des travaux préparatoires menés durant les premières années du 20e siècle par la SPFC pour la rédaction du *Glossaire du parler français au Canada* (désormais GPFC), paru en 1930: les enquêtes géolinguistiques. La pérennité des résultats de ces enquêtes a été assurée en partie grâce aux travaux de doctorat de Louis Mercier, qui en avait fourni une édition partielle informatisée sous forme de fiches géolinguistiques. Wim Remysen dresse un bilan de la répartition de régionalismes identifiés par Louis Mercier, en s'attardant sur des phénomènes départageant les aires linguistiques traditionnellement dégagées entre l'Ouest et l'Est du domaine laurentien, mais aussi sur des faits qui démontrent la dynamique propre des agglomérations urbaines et de certaines régions (par ex. *alley* "bille", *aminoucher* "enjôler").

L'article de Karine Gauvin, «Les mots de la mer dans la formation du vocabulaire français au Québec et en Acadie» [71-90], porte sur l'extension sémantique du vocabulaire maritime dans les variétés nord-américaines du français. Le sujet de la contribution a fait l'objet d'une thèse de doctorat soutenue en 2011 sous la direction de Claude Poirier, dont l'objectif principal était de départager les innovations autochtones des héritages de France parmi les emplois du vocabulaire maritime appliqués à la langue générale. L'autrice se donne pour objectif de déterminer, à partir de 214 mots traités dans le glossaire de sa thèse, lesquelles des réalités maritimes sont les plus concernées par le processus d'innovation sémantique attribué (à tort ou à raison) aux variétés nord-américaines. Des 14 catégories identifiées, les mieux représentées sont les suivantes: 'manœuvres' (43 mots), 'navigation' (39 mots) et 'construction navale' (31 mots). Une part importante des phénomènes traités se retrouve dans plus d'une ancienne colonie française fondée durant la période d'expansion coloniale de la France (40% du glossaire de la thèse [78]), ce qui entérine d'une part le caractère ancien de ces emplois et d'autre part, l'hypothèse de l'existence durant cette période d'une variété de français populaire véhiculaire (Canac-Marquis / Poirier 2005)[3].

Pierre Rézeau, «Richesses du français des 'Canadiens-Français' d'après les témoignages de soldats de la Première Guerre mondiale» [91-126], montre combien les correspondances privées intéressent au plus haut point l'histoire du français et permettent d'en étudier les aspects les moins connus, qu'il s'agisse de ses développements populaires, régionaux ou argotiques. Le matériel contient entre autres un témoignage de la perception négative qu'avaient les soldats québécois de leur propre usage durant cette période

---

affaire à une terminologie du cru de l'autrice ou tirée des textes métalinguistiques qu'elle commente (voir aussi *patois canadien* [22]).

2 Louis Mercier, *La Société du parler français au Canada et la mise en valeur du patrimoine linguistique québécois (1902-1962). Histoire de son enquête et genèse de son glossaire*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2002, XII + 507 pages.

3 *À bloc* [71 n. 1] devrait figurer en italique; *dalot* [82] continue d'exister en français québécois à travers une spécialisation sémantique connue dans le vocabulaire du jeu de quilles sur piste.

[109], une réalité qui a retenu moindrement l'attention par rapport aux remarques d'autres communautés en contact (les Britanniques [92], les anglophones d'Amérique du Nord ou encore les Français). La liste de faits, qui concernent la phonétique, la grammaire, mais surtout le lexique, contient un nombre important d'anglicismes, conséquence de l'environnement anglophone dans lequel se sont retrouvés les combattants. La contribution est pourvue d'une annexe récapitulative contenant des renseignements sur les métiers et l'origine des auteurs des lettres examinées.

Josée Vincent, «Aux sources du *Dictionnaire général de la langue française au Canada* (1957), de Louis-Alexandre Bélisle» [127-66], propose de poursuivre une réflexion déjà amorcée par Louis Mercier concernant le GPFC comme source de la première édition du dictionnaire de Bélisle parue en 1957. Après un tour d'horizon sur les débuts professionnels de Bélisle, spécialisé d'abord dans le journalisme d'affaires et de commerce, ce sont les sources qui l'ont inspiré pour les définitions contenues dans son dictionnaire qui sont parcourues (Littré-Beaujean, Larousse et GPFC). Loin d'avoir retenu toutes les entrées du GPFC, Bélisle a opéré un tri qui lui a permis d'écarter plus des deux tiers des entrées. En présence de plusieurs variantes phonético-graphiques d'un même mot, Bélisle n'en retient le plus souvent qu'une seule. Les fonds d'archives contenant les papiers personnels de l'auteur, consultés par Josée Vincent, ne fournissent pas de détails sur d'autres critères de sélection. Parmi les hypothèses qu'elle émet à ce propos, l'autrice suggère que le caractère vieilli de certains emplois a convaincu Bélisle de ne pas les retenir à sa nomenclature[4]. S'il est comme plusieurs dictionnaires une œuvre de compilation, le dictionnaire de Bélisle n'en est pas moins original par ses nombreuses illustrations (dont certaines sont reproduites dans la contribution) et demeure, du point de vue de l'histoire de l'imprimé au Québec, une réalisation remarquable.

Esther Poisson, dans «Un second souffle pour les recherches sur la langue au Québec» [167-76], livre une contribution toute personnelle et évoque son souvenir d'une époque où elle travaillait, aux côtés de Louis Mercier, au *Trésor de la langue française au Québec* (TLFQ). À une époque marquée par le renouvellement qualitatif des études sur la variation régionale du français, plusieurs projets ont vu le jour dans les murs du Trésor: l'*Index lexicologique québécois* (ILQ)[5], réalisé sous la direction de Claude Poirier et de Louis Mercier, le *Dictionnaire du français plus* (DFP), paru en 1988, auxquels Esther Poisson et Louis Mercier ont tous deux pris part, le *Volume de Présentation* du *Dictionnaire du français québécois* (1985) et enfin le *Dictionnaire historique du français québécois* (1998). La contribution se clôt sur un vœu de voir être relancées au sein des universités québécoises les études sur le français québécois, menacées à l'heure actuelle de perdre la documentation et les instruments de recherche qu'ont patiemment mis au point plusieurs générations de chercheurs.

La dimension culturelle dans la description lexicographique du français québécois doit beaucoup à Louis Mercier, en particulier en ce qui concerne le vocabulaire de la flore et de la faune. Nadine Vincent, dans le premier des articles de la section «Socioculture», «La composante socioculturelle du discours lexicographique: le sens figuré des noms d'oiseaux au Québec» [179-98], entend approfondir la description de ce vocabu-

---

4 Plus de vingt-cinq ans se sont écoulés entre la parution des deux dictionnaires d'une part et, d'autre part, le GPFC rend compte d'un état de langue qui correspond au début du 20e siècle.

5 ‹http://www.tlfq.ulaval.ca/ilq/›.

laire spécifique en s'intéressant aux sens figurés d'*alouette*, *jars*, *pit* et *snowbird*. *Alouette* prend une importance particulière dès les débuts de la colonie avec la chanson emblématique *Alouette, gentille alouette* qui lui est associée. *Jars* dans *faire son jars* loc. verb. "prendre un air important" n'est pas une innovation québécoise, mais bien un héritage de France. *Pit*[6], qui figurait autrefois dans le GPFC et dans le dictionnaire de Bélisle, n'apparaît plus dans la lexicographie québécoise contemporaine alors qu'il est pourtant encore bien vivant de nos jours. De même, *snowbird* est un grand absent de la nomenclature des dictionnaires québécois[7].

Chiara Molinari, «Représentations du français québécois dans le dictionnaire *Usito*: de la nomenclature aux articles thématiques» [199-226], propose une réflexion sur l'apport des articles thématiques à la description lexicographique. Les articles thématiques contiennent des néologismes qui n'apparaissent pas dans la nomenclature du dictionnaire (par ex. *hiverniser*, *hivernitude*, *déglaceur* pour l'article thématique «L'hiver québécois»). Certains articles thématiques abordent aussi des questions linguistiques, tels que «L'origine de la prononciation québécoise traditionnelle» rédigé par Jean-Denis Gendron, «Le français et la variation linguistique» de Wim Remysen, ou encore «L'allophonie québécoise» de Nicolas van Schendel. Chiara Molinari présente également dans la deuxième partie de son article les trois articles thématiques qui prennent la forme de lexiques – lexique d'acadianismes, lexique d'helvétismes et lexique de belgicismes, mis au point respectivement par Louise Péronnet, André Thibault et Michel Francard – dont seulement une partie des entrées figurent dans le dictionnaire *Usito*. La contribution s'achève sur le vœu de l'autrice d'insérer dans les articles d'*Usito* des liens permanents vers la *Base de données lexicographiques panfrancophone* (BDLP)[8], une proposition qui nous paraît en effet tout à fait avisée.

Daniella Coderre Porras, «Fonctions et créativité de l'illustration ornementale dans *Le Petit Larousse illustré* de 2005 à 2016» [227-63], porte son attention sur les lettrines, les vignettes capitulaires ("bandeau délimitant le tiers supérieur de la page avec [...] la lettre par laquelle commenceront tous les mots qui vont être définis par ladite lettre" [229]) et les iconophores ("images dont le premier trait pertinent est constitué par la lettre initiale du nom de son référent") contenus dans les éditions 2005 à 2016 du Petit Larousse illustré. Quelques-unes de ces vignettes, conçues par Christian Lacroix en collaboration avec d'autres artistes, sont reproduites en couleur dans les annexes en fin de contribution. Parmi les fonctions de ces illustrations, Daniella Coderre Porras identifie celles de stimuler l'imagination, de renforcer l'ancrage socioculturel et historique du dictionnaire ou d'apporter un complément à la partie définitoire (par ex. *faisan* dans l'édition 2015). Cette dernière fonction rencontre toutefois des obstacles pour les entités abstraites (*être*, *amitié*, *amour*), puisqu'il est impossible d'en reproduire tous les incluants définitoires.

La troisième partie du volume intitulée «Modèles de référence» s'ouvre avec la contribution de Caroline Dubois, «Jouer un rôle de linguiste tout en enseignant la

---

6 Probablement une forme secondaire par aphérèse de *pipit*, attestée pour la première fois dans la lexicographie française du 18e siècle chez Jacques-Christophe Valmont de Bomare, un naturaliste rouennais.

7 La note 21 [193] aurait dû être insérée sous *huard* m. dans la citation tirée du quotidien *Le Devoir*, et non pas sur *oiseau de malheur* loc. nom. qui figure dans le titre de l'article cité.

8 ‹http://www.bdlp.org/›.

norme ? L'exemple de forums de discussion en classe de révision de textes » [267-303], qui s'appuie sur un sous-corpus de la thèse de l'autrice, composé de 156 interventions (128 interventions d'étudiants, 28 interventions de l'enseignant) tirées du forum de discussion d'un cours qu'elle dispense depuis 15 ans à l'Université de Sherbrooke. Sur la base d'exemples tels que *résident* (vs *résidant*), *cougar*, *foultitude*, *positivement*, Caroline Dubois fait la preuve qu'il est possible de conjuguer l'enseignement de la révision linguistique avec une approche variationniste, en tenant compte à la fois de la variation comme facteur inhérent à toute langue et du fait que les ouvrages de référence sont loin d'être infaillibles de ce point de vue.

La contribution d'André Thibault, « Koinéisation et standardisation en français québécois : le rôle des humoristes », [305-21] soumet à une réflexion critique les concepts cités dans le titre, très répandus en sociolinguistique historique, en les confrontant aux variantes de deux variables du français québécois contemporain, /ʀ/ et /ã/. Dans la première partie, l'auteur se penche d'abord sur les différents emplois des deux termes relevés dans la bibliographie sur le sujet. Nettement en recul, la variante apicale de /ʀ/ est de nos jours marquée socialement au Québec et est devenue, de ce fait, l'objet d'une stigmatisation de la part de certains humoristes, qui parviennent à en tirer des effets comiques. La deuxième variable /ã/ présente un changement en cours récent : les variantes postérieures et arrondies sont d'apparition récente et caractérisent surtout la jeune intelligentsia montréalaise (l'exemple cité est tiré de propos que Xavier Dolan a tenus lors d'une interview réalisée au Québec). La comparaison avec la réalisation de la variable par Jean Charest, ancien premier ministre du Québec (originaire de Sherbrooke), laisse supposer une différence de génération plutôt que géographique.

Sophie Piron / Hélène Cajolet-Laganière, « Que faire avec des *bottes western*, des *médecins urgentologues* et des *robes cerise* ? Réflexions sur l'apposition » [323-48], contient les conclusions d'une première réflexion sur la notion d'apposition à partir d'une typologie de 700 cas initialement identifiés comme résultant du procédé de formation par apposition dans le dictionnaire *Usito*. L'article débute par une synthèse sur les origines de la notion d'apposition, qui permet aux autrices de constater l'existence d'un flou définitionnel depuis les premières grammaires françaises. Ce flottement provoque d'ailleurs des distorsions entre la théorie grammaticale et son application dans la nomenclature des dictionnaires. L'analyse des séquences résultant d'appositions (noms en complément du nom) est conduite à partir de critères sémantiques, syntaxiques et morphologiques et donne lieu à une proposition de classement des types de construction.

L'épilogue intitulé « Louis Mercier, un linguiste ancré au Québec » est subdivisé en deux contributions, dont la première est celle d'Amélie-Hélène Rheault, « Louis Mercier, pour la défense et l'illustration de la variété québécoise du français » [351-72]. L'article présente la carrière professionnelle du dédicataire depuis ses débuts à l'Université Laval, où il entame suite à l'obtention de son baccalauréat en études littéraires une maîtrise sur le vocabulaire de la chaussure sous la direction de Marcel Juneau. C'est également dans cet établissement qu'il inscrit sa thèse de doctorat, réalisée au sein du Trésor de la langue française au Québec sous la direction de Claude Poirier. Un renvoi à la contribution de Wim Remysen à cet endroit de la contribution aurait permis d'éviter de répéter ce qui a déjà été dit en début d'ouvrage sur le contenu de la thèse de Louis Mercier. Sont ensuite présentés les enseignements dispensés à l'Université de Sherbrooke de 1994 à 2015, accompagnés de matériel didactique, ainsi que les activités de recherche qu'il a poursuivies au sein de cet établissement (*Usito* ; *ChroQué*, une base textuelle contenant

des chroniques de langage des 19e et 20e siècles). La contribution se conclut par un extrait tiré d'un compte rendu du dictionnaire *Usito* rédigé en 2014 par Claude Poirier [364][9].

Le volume se clôt sur une note poétique avec le texte de Patrick Nicol « Fin de journée » [373-77]. Le grand absent de ces mélanges est Claude Poirier, dont le dédicataire est l'élève. Son rôle dans la formation de Louis Mercier – et dans plus de la moitié des projets cités dans le volume – n'est mentionné qu'à l'intérieur d'une seule des contributions. Dans l'ensemble, le volume rassemble néanmoins des articles de bonne facture, qui représentent des apports intéressants concernant des préoccupations qu'a eues Louis Mercier tout au long de sa carrière. En cela, il correspond tout à fait à la tradition liée au genre.

Myriam BERGERON-MAGUIRE

Philologie galloromane

Maurizio PERUGI, *Saint Alexis, genèse de sa légende et de la* Vie *française. Révisions et nouvelles propositions accompagnées d'une nouvelle édition critique de la* Vie, Genève, Librairie Droz (Publications romanes et françaises, 262), 2014, 800 pages. – *La Vie de saint Alexis en ancien français.* Edition, introduction, notes et index de Maurizio Perugi. Traduction en français moderne de Valérie Fasseur et Maurizio Perugi, Genève, Droz (Texte courant, 2), 2017, L + 122 pages, dont 4 illustrations.

Pour donner la mesure de ces deux ouvrages [désormais P14 et P17], il est indispensable de les inscrire dans le prolongement de l'édition de *La Vie de saint Alexis* procurée en 2000 [désormais P00][1] par le même Maurizio Perugi [désormais MP], ainsi que de deux articles qui intéressent le même dossier : l'un publié dans *Vox Romanica*[2] [désormais P04] et l'autre dans les Mélanges Ricketts[3] [désormais P05]. L'édition contenue dans P14:617-642, que l'on peut qualifier de *maior* dans la mesure où elle est flanquée d'un apparat génétique, et d'une liste des leçons de L rejetées et des modifications par rapport à l'édition P00, préfigure celle, *minor*, de P17, qui offre une traduction en

9 Le texte, disponible en accès libre sur la page d'accueil du site du *Trésor de la langue française au Québec* (‹ http://www.tlfq.ulaval.ca/usito.asp ›), est également paru dans une version remaniée dans les *Cahiers de lexicologie* 106, 21-54, contrairement à ce qui est dit dans la bibliographie de la contribution (« texte non publié »).

1 *La Vie de saint Alexis*, édition critique par Maurizio Perugi, Genève, Droz (Textes littéraires français, 529), 2000.

2 Maurizio Perugi, « Stratification linguistique dans la *Vie de Saint Alexis* », dans *Vox Romanica* 63, 2004, 131-152.

3 Maurizio Perugi, « Anc. franç. *so(u)s(s)ir* et la strophe 93 de la Vie de saint Alexis », dans Dominique Billy / Ann Buckley (ed.), *Études de langue et de littérature médiévales offertes à Peter T. Ricketts à l'occasion de son 70ème anniversaire*, Turnhout, Brepols, 2005, t. II, 319-330.

français moderne et un index complet des formes (mais non un index des noms propres) et dont l'introduction résume les résultats auxquels les recherches de MP l'ont conduit. Loin de faire double emploi, les deux ouvrages sont complémentaires et visent des publics différents : le premier, avec sa bibliographie de 84 pages [P14:643-726], s'adresse à des lecteurs férus d'érudtion, alors que le second est destiné à un public plus large.

Comme l'objet d'attention de ces presque mille pages demeure la *Vie de saint Alexis*, nous commencerons par apprécier les deux éditions P14:617-642 et P17[4] de ce monument littéraire, et puis nous examinerons l'environnement latin du poème français, et tout particulièrement la nouvelle chronologie que MP croit pouvoir proposer par rapport au rythme *Pater Deus ingenite*.

Afin d'illustrer la méthode éditoriale de MP, on s'attardera quelques instants sur le vers 464 de la strophe 93, qui met un terme à la plainte funèbre de la mère d'Alexis. Conformément à une thématique récurrente dans le *planctus*, la mère considère que la perte de son fils est trop douloureuse pour qu'elle réussisse à la supporter toute seule. Elle invite donc les *seinurs de Rome* (461) à partager son deuil, non sans préciser :

Ne puis tant faire que mes quors s'en sazit.

Comme on peut le vérifier sur la numérisation du manuscrit de Hildesheim (siglé L) mise généreusement à disposition des chercheurs par l'Université d'Aberdeen (‹https://www.abdn.ac.uk/stalbanspsalter/english/translation/trans065.shtml›), il s'agit de la transcription fidèle de la leçon offerte par le célèbre psautier de Saint Albans.

Pour un lecteur ayant accès aux dictionnaires d'ancien français, le vers ci-dessus n'offre aucune difficulté. Il suffit, en effet, d'ouvrir le TL (9, 194) à l'art. *sasiier, satiier* "rassasier, *fig.* apaiser" pour s'assurer que l'afr. disposait d'un produit semi-savant du lat. SATIĀRE (FEW 11, 239a), en emploi transitif ou pronominal ; l'occurrence d'*Alexis* s'y trouve dûment enregistrée aux l. 21-23. Ce verbe, qui peut aussi s'écrire *sazïer* (*Eneas* 1290) et dont l'équivalent en apr. est *saziar*, ne saurait être confondu avec le produit phonétiquement attendu *saisier* (qui a droit à une entrée séparée dans TL 9, 193) ; l'emprunt semi-savant *sasier*, qui s'entend encore en fr. mod. dans le composé *ras·sasier*, ne procède pas d'une évolution phonétique populaire : inutile donc de supposer un déplacement d'accent imaginaire sur un I qui est de toute façon bref et ne saurait aboutir à [i]. Le verbe semi-savant peut être rangé aux cotés d'une série en *-ïer, -iier*, comme *gracïer* (cf. *gracïet* dans *Alexis* 540), *mercïer*, etc. Quant au type morphologique, tous ces verbes se conjuguent comme *priier, niier*, etc. : à l'ind. prés. la 3e pers. du sg. comporte un morphème désinentiel *-e* (cf. *sacïet* dans *Passion* 98) qui fait défaut au subj. prés. (c'est précisément le *sazit* d'*Alexis* 464). Qui douterait de ces subjonctifs en *-it* pourra méditer ces vers de *Roland* : 854 *N'i ad paien nel prit e ne l'aort*, 3272 *Sis prit e servet par grant afflictiun*, ou de la deuxième partie du *Roman de Rou* : 335-6 *Miex veut qu'a glaive muire ou quë en eve nit* | *Qu'il s'amolit vers Rou ne que de pais le prit*.

Fort de toutes ces observations, un éditeur d'*Alexis*, qui prend pour ms. de base le cahier inséré dans le psautier de Saint Albans, comprend qu'il n'est pas autorisé à intervenir sur le vers transcrit ci-dessus, parce qu'il est rigoureusement exact et qu'il fournit un sens littéral très satisfaisant : « Je ne puis faire en sorte que mon cœur se rassasie

[4] L'éd. de 2017, dépourvue d'apparat critique et de signes diacritiques superflus dans une *editio minor*, ne diffère de celle de 2014 qu'au v. 611, où *si* est remplacé par *com*.

de douleur » (l'anaphorique *en* référant au *dols* du vers précédent), c'est-à-dire « Je ne parviens pas à apaiser mon cœur ». Malheureusement, dès le XII[e] siècle, on observe que certains copistes méconnaissent *sazïer*, ou à tout le moins peinent à reconnaître en *sazit* le subj. prés. de ce verbe, d'où les altérations de V (*en saisis*) et de A (*en partist*) ; puis au cours du XIII[e] siècle, l'attraction du verbe *saisir* devient inéluctable (*seit saziz* P, *est saisi* S). Côté éditeurs, ce sont surtout les philologues italiens qui curieusement sont à la peine : Rajna[5] a tenté de sauver la leçon de V en proposant un découpage *ens aisis* « dentro acquieti » et un rapprochement improbable avec apr. *aizir*. Plus récemment Eusebi[6] a opté pour une récriture gratuite en *s'en aït* « ne abbia giovamento ». Mais personne ne s'est jamais lancé dans une explication aussi abracadabrantesque (et parfaitement inutile) que celle proposée par MP sur une durée de dix-sept ans (qui a une valeur symbolique, comme les lecteurs d'*Alexis* le savent).

Tout commence dans P00:184 où la forme est corrigée en *sazi‹s›t* et donnée à l'index des formes [P00:310] comme le subj. pr. d'un verbe pronominal *sazir* signifiant "mettre la main sur, saisir" (?) et, si l'on en croit le commentaire [P00:242] qui récupère le sens métaphorique proposé par Rohlfs pour *saisir*, "se rendre maître, maîtriser, s'apaiser". Un petit détail ruine cette hypothèse : le subj. prés. de *sazir* = *saisir* n'est pas *sazist/ saisist* (forme de l'indicatif), mais bien *sazisse/saisisse*, car le verbe appartient à la conjugaison inchoative. C'est peut-être pour cette raison que, dès l'article P04:131, MP annonce triomphalement une nouvelle interprétation, qui fait l'objet de sa contribution aux Mélanges Ricketts [P05][7]. Il a existé en afr. un verbe intransitif *soussir* "sombrer dans un abîme" (TL 9, 1019, une seule occurrence dans la *Chronique des ducs de Normandie* de Benoît de Sainte-Maure) et un substantif *soussi*, *sorsi* "abîme, gouffre" (TL 9, 1017, attesté dans la même *Chronique*, dans le *Roman de Troie*, le *Roman de Thèbes* et la *Continuation de Perceval* de Gerbert de Montreuil) ; de son côté, l'apr. connaît le verbe transitif *somsir* "précipiter dans un abîme, noyer, détruire" (SW 7, 811a) et le substantif *somsimen* "engloutissement" (SW 7, 810b). Le lecteur ne nous en voudra pas de lui épargner la discussion sur l'étymologie passablement embrouillée de ces verbes (*SŬBMĔRSĪRE FEW 12, 344b ou SŬBSĪDĔRE FEW 12, 352b), car elle n'est pas nécessaire à la compréhension de ce passage de *Girart de Roussillon* (v. 4438-9), où un Seguin, vicomte de Besançon, s'adresse en termes très agressifs à un certain Pierre, menaçant de passer à l'attaque en n'attendant que trois jours devant les portes de la ville :

> Entrues que verdïers auren rezis,
> E la‹s› fonz enpeirades e fors *sosis*.

« jusqu'au moment où nous aurons abattu (les arbres) des vergers, muré les sources et détruit les fours ». Ce passage est précieux, car il atteste pour la langue du trouvère francoprovençal de *Girart* le participe passé *sosis* (< SŬBSĪSSU pour SŬBSĔSSU, avec report de la métaphonie affectant le parfait analogique *SŬBSĒSĪ pour SŬBSĒDĪ) d'un verbe transitif *sosir* "détruire", tellement rare qu'il n'en existe aucune autre occurrence. Cela explique pourquoi le malheureux copiste méridional de P (Paris, BnF, fr. 2180) n'a pas

---

5 Pio Rajna, « Un nuovo testo parziale del 'Saint Alexis' primitivo », dans *Archivum Romanicum* 13, 1929, 1-86, ici p. 23.

6 Mario Eusebi, *La Chanson de saint Alexis*, Modène, Mucchi, 2001, p. 58.

7 La contribution aux Mélanges Ricketts a été rédigée avant l'article de *Vox Romanica*, mais nous suivons la chronologie de leur date officielle de parution.

réussi à faire le lien avec le *somsir* de sa langue maternelle et a préféré récrire tout le syntagme en *e·ls potz sazitz* (« [jusqu'au moment où nous aurons ...] mis la main sur les puits »).

Quel rapport, nous demandera-t-on, ce passage entretient-il avec le v. 464 d'*Alexis*, mis à part la banalisation d'une leçon difficilement compréhensible par substitution d'un verbe courant ? Aucun, bien évidemment, puisqu'il est impossible d'établir une équivalence entre *sazir* et *soussir*, ni sur le plan phonétique (le *o* fermé de la syllabe initiale a tendance à se fermer en *ou*, mais nullement à s'ouvrir en *a*, et la sifflante intervocalique sourde *-ss-* ne saurait en aucun cas se sonoriser en *-z-*), ni sur le plan morphologique (l'indicatif SŬBSĪDIT devrait aboutir à **soussit* et le subjonctif SŬBSĪDAT à **soussie*, donc très loin de *sazit*). Mais c'est compter sans l'imagination fertile de MP, qui a inventé une méthode efficace pour contourner les difficultés : il suffit de mettre entre parenthèses tout ce qui dérange, d'où l'ingénieuse graphie *so(u)s(s)ir* qui figure dès le titre de la contribution aux Mélanges Ricketts. Ayant ainsi acquis, somme toute à peu de frais, la certitude de l'existence d'un verbe **sozir* équivalant à *sazir*, MP n'hésite plus à présenter ce dernier comme l'« homographe » (le terme revient trois fois dans P05:320, l. 11 et 326, l. 10 et l. 32) du verbe-fantôme, ou si l'on préfère, l'énigmatique *sazit* ne serait que le sosie de **sozit*.

Et tout cela pour arriver à quel résultat ? Dans P05:320-1, l'éditeur est convaincu que l'inversion des v. 463-4 (qui ne s'observe que dans L) correspond à l'ordre originel, ce qui lui permettrait d'analyser la construction *Ne puis tant faire, que* (+ indicatif) en « je ne puis en faire autant, car », et de proposer la traduction « provisoire » : « aidez-moi à plaindre la mort de mon ami ! Moi, je ne puis en faire autant, car mon cœur s'est effondré, suite à l'accablante douleur qui est retombée sur moi. » Si dans P14:633 les crochets carrés entourant les v. 463-4 signalent que la conviction de 2005 s'est évanouie et que l'éditeur revient à l'ordre de tous les autres témoins, c'est dans P17:46 que se lit la traduction définitive : « aidez-moi à clamer le deuil de mon ami : grande est la douleur qui s'est abattue sur moi. Je n'en peux plus : mon cœur est saturé. » Les lecteurs, dont le cœur ne s'est pas encore effondré, se demanderont à juste titre de quel chapeau notre illusionniste tire son « saturé », qui rappelle étrangement le subjonctif *sazit* < SATIET, d'autant que l'index des formes [P17:104] continue à rattacher l'indicatif *sazit* au verbe-fantôme **sazir* < SUB-SĪ(DE)RE "sombrer, s'effondrer". Peut-être ne faut-il voir dans cette incohérence qu'un effet de la traduction à quatre mains.

Il convient encore d'analyser l'origine de cet immense gâchis d'énergie. Au lieu de prendre la peine de bien comprendre les solutions de ses devanciers et de se livrer à un examen critique fondé sur une argumentation solide, MP s'engage aussitôt dans de nouvelles hypothèses, aussi invraisemblables qu'injustifiées. En l'occurrence, le facteur déclenchant fut la remarque de Rajna (P00:242 : « *sen sazit* L ['se rassasier' Storey, sens déjà critiqué par Rajna 1929:23] »), qui n'avait visiblement pas bien compris l'explication de Gaston Paris, puisqu'il prétend que la leçon de P *seit saziz* « dovrebbe valere "sia saziato" », alors que ce sens n'est supporté que par *seit saziez*. Mais Rajna bénéficie d'une circonstance atténuante : il n'a pas pu disposer du t. 9 de TL (achevé en 1973). De son côté, MP n'a probablement jamais repéré sous quelle entrée TL ont rangé l'occurrence d'*Alexis* 464. En tout cas, il n'aurait pas pu prétendre que les 9 occurrences de l'art. *sasiier* constituent une « documentation insuffisante » [P05:320, note 7] et il ne serait pas

allé jusqu'à attribuer à Eugen Lerch[8] [*ibid.*] l'analyse correcte du subjonctif *sazit* faite dès 1855 (!) par Gessner[9] et reprise notamment par Paris[10] en 1872 et par Storey[11] en 1968.

Nous ne saurions nous livrer à une analyse aussi approfondie de toutes les erreurs que contiennent les trois éditions successives d'*Alexis* [P00, P14:617-642 et P17]. Voici néanmoins, à titre d'échantillons, quelques formes[12] qui proviennent du même tonneau que **sazir* < SUB-SĪ(DE)RE, si l'on veut bien passer cette expression à quelqu'un qui a bu le calice jusqu'à la lie :

- Au v. 590, le ms. V offre la leçon *Ne fu nuls om ki·ls poüst akeser* « Il n'y avait personne qui aurait pu les apaiser ». S'il est permis de se demander si la forme *akeser* remonte à l'original ou s'il faut lui substituer *aqueer* (comme le proposait Rohlfs), il n'y a aucun doute sur l'analyse de ce verbe : avec une double réduction de diphtongue *ei* > *e* et *ie* > *e* (caractéristique des parlers de l'Ouest), *akeser* équivaut à afr. *acoisier* (TL 1, 95) et remonte à *AD·QUIETIARE (FEW 2/2, 1470a). Pour une raison qui nous échappe, MP s'entête [P00:261 = P04:146 = P14:557 = P17:66] à prétendre, seul contre tous, que *akeser* serait un latinisme (distinct de fr. mod. *acquiescer*) remontant à AD-QUIESCERE. Observons simplement que *acquiescer* a une sifflante sourde (et non sonore comme *acoisier*, *akeser*) et qu'il signifie "approuver" (et non "apaiser").
- À deux reprises (v. 204 et 564), on rencontre le déverbal *pri* "prière" de *priier*. Donné correctement comme masculin en P00:307, le substantif subit un malencontreux changement de genre en P17:99.
- Le substantif *orét* "vent" (*orez* se présente à l'assonance en *é* au v. 195) viendrait directement de AURA [P17:95] et non, comme chacun sait, du dérivé *AUR-ĀTU.
- Dans le même ordre d'idées, en imprimant *ad oriés candelabres* 581 [P00:190 = P14:617 = P17:59], MP démontre qu'il ne maîtrise pas la distinction[13] entre les produits de AUREU, -A "doré" (*Alexis* 581 : *ad óries candelabres* ; *Roland* 466 : *par l'órie punt*, 1648 : *De l'órie* [ms. O *oree*] *sele*), de AURĀTU, -A (*Roland* 1811 : *cil orét gunfanun*, 2506 : *En l'orét punt*, 1283 : *desuz l'oree bucle*) et de AURE-ĀTU (*Roland*

---

8 Eugen Lerch, *Einführung in das Altfranzösische. Texte mit Übersetzungen und Erläuterungen*, Berlin, Teubner, 1921, p. 40.

9 Sauf erreur de notre part, MP ne semble pas avoir connaissance (à tout le moins il ne la cite pas) de l'édition du Dr. Gessner, « Das altfranzösische Alexiuslied », dans *Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen*, 17, 1855, 189-227, en part. p. 224-225, qui le premier a analysé correctement « *sazit*, der Conj. Präs. von *sazier*, wie *prit* von *prier* ».

10 Gaston Paris, *La Vie de saint Alexis, poème du XI^e^ siècle*, Paris, Franck, 1872, p. 122 a fait sienne l'analyse de Gessner, en opposant judicieusement l'indicatif *saziet* < SATIAT au subjonctif *sazit* < SATIET.

11 *La Vie de saint Alexis*. Texte du manuscrit de Hildesheim (L) publ. par Christopher Storey, Genève, Droz (Textes littéraires français, 148), 1968, p. 150.

12 Intentionnellement, nous les choisissons parmi les faits objectifs, où la part d'interprétation est quasi inexistante. Pour ne pas polémiquer inutilement, nous évitons également d'aborder le chap. IX : « VSA : questions textuelles » [P14:567-615], où MP entend anéantir nos hypothèses en se contentant de proclamer qu'elles sont fausses.

13 Pour dissiper tout malentendu, nous rajoutons des accents comme TL (art. *oire*, *órie* 6, 1037 et art. *oré* 6, 1227 ; cf. FEW 25, 978a et 1023b).

2345 : *En l'oriét punt*, 1225 : *des oriez esperuns*). La distinction est certes subtile et peut surprendre même d'éminents philologues (tel Segre en *Roland* 466), mais la double issue AUREU > *oire* et *órie* (qu'il conviendrait peut-être d'écrire *orje*) doit être respectée, car elle survit en toponymie (type MONTE AUREU "mont ensoleillé" > *Montoire* et *Montorge*).

- Dans le passage énigmatique où la mère d'Alexis, en signe de douleur, détruit la chambre de son fils *Si l'at destruite cum dis l'ait host (de)predethe* 143, le substantif *host* est dangereusement rapproché de fr. *hôte* (« cf. *hôte* » [P17:86]), ce qui revient à confondre HŎSTEM > *host* "armée" avec HŎSPĬTEM > *hoste* "celui qui donne ou reçoit l'hospitalité".
- Un rapprochement tout aussi erroné est établi entre le régionalisme *costre* 176 "sacristain" (< CŬSTOR pour CŬSTOS "gardien" FEW 2, 1595b) et le *cuistre* [P17:74] "valet d'église ou de collège, homme pédant" (< CŎCĬSTRO pour *CŎQUĬSTRO "marmiton, valet de cuisine" FEW 2, 1169a).
- Le verbe *laier* "laisser" (fut. *lairai* 209 et impér. *lai* 368) viendrait du vieux bas francique *LAIDA "chemin" [P17:89]. L'art. du FEW 16, 438b enregistre bien un verbe *layer* au sens spécifique de "faire une laie" (c'est-à-dire une route forestière délimitant une zone de coupe) ou de "marquer les bois qui doivent être épargnés dans une coupe", mais nullement *laier* "laisser". Pour sortir de cette forêt obscure, MP eût été mieux inspiré de suivre un autre chemin qui l'aurait conduit vers l'art. LAXĀRE (FEW 5, 225a et 227a), où l'infinitif *laier* est expliqué comme une forme réduite de *laissier*, peut-être par l'intermédiaire du fut. raccourci *lairrai* < *laiss(e)rai* [14].
- Les v. 361 et 364, placés dans la bouche des empereurs Honorius et Arcadius devant la dépouille d'Alexis, se présentent sous la forme *Ci devant tei estunt dui pechethuor* [...] *De tut cest mund sumes jugedor* (-1) uniquement dans L. Non seulement les quatre autres témoins (PSMM²) donnent *governeör* à la place du défectueux *jugedor*, mais deux groupes de *vitae* romaines (dont l'une est la source du trouvère d'*Alexis*) s'entendent pour offrir la leçon : « quamvis peccatores simus, tamen gubernacula regni gerimus ». Malgré tous ces indices concordants, MP s'obstine à prétendre que *jugedor* serait un latinisme juridique, qui dans l'original devait se présenter sous la forme **judigedor* [P00:233 = P14:563] et dont le sens serait "chef suprême" [P00:300 = P17:37 et 89]. Toutes ces affirmations sont, hélas, infondées.
- L'auxiliaire de la négation *gens* 92, *giens* 268, qui ne se rencontre que sous la plume de L, viendrait de GENTES [P17:84] au lieu de GĔNUS (FEW 4, 116a). La simple comparaison avec l'apr. où GENTES aboutit à *gentz*, *gens* et GĔNUS à *ge(n)s* (avec *n* instable, qui ne peut en aucun cas provenir d'un étymon avec N devant consonne), ainsi que la diphtongaison possible dans *giens* (qui suppose un E ouvert libre) suffisent à ruiner cette étymologie aberrante.
- La locution adverbiale *a certes* "assurément, sérieusement" (TL 2, 135), bien connue pour sa fonction renforçatrice d'un énoncé, s'enrichit d'un sens temporel absent des dictionnaires : par l'intermédiaire de "sans aucune hésitation" est inventée la signification "aussitôt" [P00:289 = P17:71]. Au v. 83, où L est seul à avoir substitué *a certes*

---

[14] Pour une autre étymologie, voir Helmut Stimm, « Zur Lexikologie und Etymologie von altfranzösisch *laiier* "lassen", *delaiier* "aufhalten", "säumen" », dans *Philologica romanica Erhard Lommatzsch gewidmet*, München, Fink, 1975, p. 371-383.

à *a terre* des autres témoins, la trouvaille acquiert une saveur particulière, puisque c'est un néologisme temporel qui prendrait ainsi la place d'une précision spatiale.

- De même, dans l'expression *se traire ensus* 578 "se retirer, s'éloigner", l'adverbe *ensus* (que l'éditeur imprime en deux mots) ne signifie nullement "en haut" [P00:311 = P17:106], mais bien "au loin" (TL 3, 542).
- Même les règles de syntaxe ont été revisitées. Ainsi, l'accord du participe passé conjugué avec *aveir* pourrait se faire avec le sujet (et non avec l'objet, comme chacun sait). Dans sa plainte funèbre, le père évoque les souffrances endurées par la mère d'Alexis : si A écrit 397 *Tantes angoisses ad pur tei endurees*, PS préfèrent la tournure singulière *Tante* (*Mainte* P) *dolor a por tei enduree*, tandis que L, qui contamine deux sources, est seul à transcrire *Tantes dolurs ad pur tei andurede*. Comment défendre cette leçon fautive ? En inventant la règle de l'accord avec le sujet (la mère) [P00:236 = P04:139 = P17:41]. De même, en 469 où tous les témoins se rapprochent de la leçon de A *Tant t'atendi* (*t'ai atendu* V-PMM², *atendu t'ai* S) *en la meisun tun pere*, L est seul à associer le premier hémistiche au second du vers précédent : *cum longa demurere* | *Ai atendude*. La séquence signifierait « que je t'ai longtemps attendu » [P17:46], et l'accord d'*atendude* se ferait avec le sujet (l'épouse), et non avec l'objet *demurere* [P00:243 = P04:139 = P17:41]. Les lecteurs apprécieront cette forgerie.
- Dans la semaine où Alexis s'apprête à mourir, une voix céleste se manifeste une première fois pour rassembler tous les fidèles : 294 *Ki ses fedeilz li ad tuz amviét* L, *a a sei enviez* P « qui a convié auprès de Lui [= Dieu] tous ses fidèles », face à *tuz i ad aünez* A « qui y [= dans le sanctuaire] a réuni tous ses fidèles ». Incapable de reconnaître dans *amviét*, *enviez* le participe passé de *envier* < ĬNVĪTĀRE "inviter, convier", P00:228 = P14:641 imprime *amuiét* qu'il rapproche de *amoier* "s'appliquer" (TL 1, 356) et investit *aüner* < ADŪNĀRE "réunir" d'un sens inadéquat : "annoncer, déclarer" [P00:287 = P17:69]. Ici la confusion est à son comble.
- Le verbe **amanver* "préparer" [P00:286 = P17:67] et l'étymologie *ADMANUARE sont une invention de Gaston Paris [1872:186], aujourd'hui abandonnée. Seul l'infinitif *amanevir* (TL 1, 324) est attesté, équivalant à apr. *amanavir*, *amanoïr* et *amarvir*, toutes formes qui s'expliquent aisément à partir d'un composé fait sur le got. MANWJAN (FEW 16, 515b). Si l'on est attentif à la difficulté articulatoire qu'offrait la séquence récente -NW- devant l'accent, l'on comprend que les locuteurs aient eu recours à une voyelle anaptyctique (*e* en afr., *a* en apr.), ou à la vocalisation du wau (apr. *amanoïr*) quand celui-ci n'évoluait pas vers [v].
- L'expression *en esse verve* V, *en ipse verbe* L, qui ouvre le dernier vers du poème (v. 625) où le récitant invite l'assistance à dire le *Pater Noster*, ne saurait remonter à IN IPSO VERBO [P17:61 ; P00:264 « *esse* < IPSE » ; cf. Paris 1872:195] pour deux raisons : comme le démontre le syntagme *par esse la chariere* "par le chemin même" qui se rencontre à plusieurs reprises chez Philippe de Thaon, c'est ĭPSA(M) qui explique *esse* et non ĭPSE ou ĭPSO > *es* ; ensuite, la variante de V *verve* (féminin qui existe toujours en fr. mod.) remonte au collectif VERBA (neutre pl. assimilé à un féminin) et non au neutre sing. pris pour un masculin VERBUM ou VERBO. En toute logique, *en esse verve* ou *en ipse verbe* ne peut provenir que de ĬN ĬPSA VERBA et signifier "dans les termes mêmes" : le récitant invite à dire le *Pater Noster* en respectant les termes mêmes dans lesquels Jésus a enseigné cette prière à ses disciples selon les témoignages de Matthieu 6:9-13 et de Luc 11:2-4. Le rattachement de l'expression au vers précédent, la traduction "dans l'éternité du Verbe" [P17:60] et les références pressenties au

prologue de l'évangile de Jean et au *De Trinitate* de saint Augustin, où il est question de l'incarnation du Verbe, tout cela est infondé.

Les lecteurs auront compris que les travaux de MP reflètent des prises de position très personnelles, comme l'illustreront encore deux exemples ultérieurs. On a beaucoup commenté les deux vers 154-5 prononcés par la mère d'Alexis après la fuite de son fils et adressés à sa bru (nous les donnons dans la version de P^2 = Manchester, John Rylands University Library, French 6, fol. 10v) :

> Pleignum ensemble le dol de nostre ami,
> Tu tun seignur, e jol frai pur mun fiz.

« Pleurons ensemble la perte de notre ami, toi celle de ton mari, moi je le ferai pour mon fils. » Nous laissons de côté la petite intervention sur *e jol frai* qui deviendrait *jol f‹e›rai* (dont l'importance est tout à fait secondaire), pour nous concentrer sur le premier hémistiche. Comme l'a bien montré Michel Burger[15], la version de P^2 est parfaite et permet de comprendre le facteur dynamique qui a généré la diffraction chez les copistes. Ces derniers ont été troublés par la construction dissymétrique résultant du recours au verbe vicaire *jol ferai pur* à la place de *jo plaindrai le dol.* C'est vraisemblablement la version conservée par le seul P^2 qui a poussé deux copistes à anticiper le *pur* dans le premier hémistiche : P écrit *Tu por tun seignor* qui génère une hypermétrie, et A *Tu pur tun sire* qui évite l'hypermétrie par substitution du cas sujet au cas régime attendu ; quant à L, il éprouve le besoin d'expliciter la fonction de génitif assumée par le cas régime (*Tu [plaing le dol] tun seignur*) en prolongeant le *de* du second hémistiche du vers précédent, d'où *Tu de tun seinur*, leçon hypermètre corrigée par Gaston Paris en 1872 en *Tu del seinor.* Dans son compte rendu des *Göttingische gelehrte Anzeigen* (1872/1, 893), c'est avec une extrême prudence qu'Adolf Tobler avait suggéré : « 31e dürfte man vielleicht an *per* als einsylbiges Synonym von *seinur* denken », et pour être tout à fait juste, il faut souligner que Tobler n'avait pas connaissance du fragment P^2, dont l'existence ne fut révélée qu'en 1923. Cette excuse, Contini[16] ne l'avait plus en 1968 quand il approuva la conjecture de Tobler, mais il considérait que c'était P^2 qui avait supprimé *por* et il estimait problématique la construction sans préposition, parce qu'il rattachait (non sans hésiter, comme l'atteste le point d'interrogation) *tun seignur* à *pleignum* plutôt qu'à *le dol* (comme l'avait fait le copiste de L).

Face à ces données, P00:159 (note 1) ayant « fait abstraction de P^2 », la leçon de P^2 manque naturellement au tableau présentant « les termes de cette diffraction » en P00:104 ; puis, après avoir écarté d'un revers de main les objections fort pertinentes d'Avalle relatives à *per*, P00:106 (note 14) n'hésite plus à écrire cette contrevérité : « cette leçon [*Tu tun seinur* de L obtenue par suppression du *de* surnuméraire et adoptée par plusieurs éditeurs] ne constitue pas moins une conjecture, dans la mesure où elle est tout aussi étrangère à la tradition manuscrite », ce qui est faux, puisque *Tu tun seignur* se lit en toutes lettres dans P^2, comme nous venons de le voir. On pouvait espérer une amélioration dans P14, car le fragment de Manchester figure en bonne place dans la liste

---

[15] Michel Burger, « Le manuscrit *P²* et sa position dans la tradition manuscrite de la *Vie de saint Alexis* », dans *Italica – Raetica – Gallica. Studia linguarum litterarum artiumque in honorem Ricarda Liver*, Tübingen/Basel, Francke, 2001, p. 495-500.

[16] Gianfranco Contini, « Scavi alessiani », dans *Linguistica e filologia. Omaggio a Benvenuto Terracini*, Milano, Mondadori, 1968, p. 59-62.

des sigles des manuscrits [P14:617] et la leçon de P^2 est transcrite à peu près correctement dans l'apparat [P14:640 ; *filz* doit être corrigé en *fiz*], mais le texte critique du v. 155 n'évolue que sur un point de détail : *tu pur tun [per]* devient *Tu por tun [per]*. Enfin, le vers ne varie pas d'un iota dans P17:17, et si l'on associe la note au v. 155 à la note 33 (le renvoi à la note 32 [P17:17] est erroné) de l'introduction [P17:XXXII-XXXIII], l'on peut mesurer l'évolution de la pensée de MP. Nous nous abstiendrons de commenter la traduction : « Pleurons donc ensemble notre ami, toi ton tourtereau, moi mon fils » et la « pointe d'ironie amère » que MP croit y déceler, mais nous ne pouvons passer sous silence la prétendue « censure exercée dans tous les manuscrits » à l'égard d'un *per* "compagnon" qui n'a rien de choquant. S'il n'y a pas la moindre trace, dans aucune source latine, d'un *parem* et, dans aucun manuscrit français, d'un *per*, c'est peut-être parce que ce terme, quel qu'il soit, « qu'il faut reconstituer » (en vertu de quelle impérieuse nécessité ?) n'a jamais existé en dehors de l'imagination de certains philologues. Mais il est une censure, celle-là bien réelle : c'est celle que MP exerce à l'égard de ses lecteurs en les privant du témoignage aussi essentiel que dérangeant de P^2. On a beau lire attentivement la note 33 de l'introduction : on y trouve une faute (le second hémistiche de P est donné comme hypermètre, alors qu'il s'agit du premier) et la même contrevérité (« aucun des témoins présents ne donne une leçon correcte »), mais pas la moindre référence à la version de P^2.

Laissons de côté un instant cette pratique éditoriale qui n'hésite pas à tronquer une partie des témoignages, et revenons vers la lumière et vers l'article de Contini dans les Mélanges Terracini, si important pour notre discipline, puisqu'on y assiste à la naissance du concept de "diffraction", cet outil critique fort précieux pour l'éditeur. Au haut de la p. 60 (nous négligeons les réimpressions), dans le tableau de la *varia lectio* du v. 155 d'*Alexis*, Contini a bien fait figurer le premier hémistiche de P^2 (au bout de la ligne dévolue à la leçon de P), ce qui n'est pas pour surprendre ceux qui connaissent la probité intellectuelle de l'éminent philologue. Mais l'importance qu'il accordait à la *lectio difficilior* de P^2 (« vicinissimo a P e quindi postulante il suo tipo ») est inversement proportionnelle à l'admiration qu'il vouait à la conjecture de Tobler (« La brillantezza della soluzione... »). Peut-être convient-il de rappeler ici que c'est Gaston Paris [1872:183] qui a suscité la conjecture de Tobler : « La meilleure correction consisterait à trouver un synonyme monosyllabique à *seinor*, mais je ne l'ai pas trouvé », et qu'Adolf Tobler s'est contenté de lui répondre, avec une prudence tout helvétique : « On pourrait peut-être penser à *per* comme synonyme monosyllabique de *seinur* ». Personne ne peut présumer de la réaction que Tobler (décédé en 1910) aurait eue face à la découverte du fragment P^2 en 1923. Ce qui est amusant, c'est que la réflexion de Contini qui aboutit au concept de "diffraction" repose peut-être sur une surestimation d'une modeste conjecture, un peu comme en art culinaire, il arrive qu'une excellente recette résulte parfois d'une erreur dans les proportions des ingrédients. Une *lectio difficilior* attestée par un témoin aura toujours autant, sinon plus de poids qu'une *difficilior* conjecturale, même si la diffraction *in absentia* confère au philologue qui la découvre plus de prestige qu'une diffraction *in presentia*, où la solution lui est offerte généreusement par l'un des scribes. Quant à la pertinence de la conjecture *per*, un mot somme toute trop banal et familier des copistes pour faire office de facteur dynamique, il est permis de s'interroger, en parodiant à peine un poème célèbre : Est-ce ainsi que les textes vivent ? Et les conjectures au loin les suivent, comme des hypothèses révolues...

Un deuxième et dernier exemple suffira à illustrer une certaine dérive que nous croyons déceler dans les travaux de MP. Nous le tirerons de la strophe consacrée aux

effets produits sur le peuple de Rome par les miracles d'Alexis (v. 559, que nous donnons dans la version de V = Cité du Vatican, Bibl. Apost. Vat., Vat. lat. 5334, sans tenir compte de l'interversion des vers c-d au sein de la strophe 112) :

Si veir'espece lour a Deus demostré.

« Dieu leur a donné un signe si manifeste. » Le latin SPECIES, rattaché à la racine SPEC-, a pour sens général "ce qui est donné à voir, l'apparence", et plus particulièrement avec un sens laudatif "la belle apparence, la beauté". TL (3, 1166) ont donc parfaitement raison de donner à notre occurrence d'*espece* le sens de "signe, manifestation", mais ce n'est pas parce que ce signe réfère aux miracles accomplis par Alexis que le copiste de L est autorisé à substituer la leçon, totalement isolée, *Si veirs miracles* et que l'éditeur P00:296 = P17:82 peut interpréter *espece* en "miracle". Quant à l'association de l'adjectif VERA à SPECIES, elle se rencontre à plusieurs reprises et peut signifier "la beauté véritable" dans le prolongement du sens laudatif. Ainsi, dans cette phrase de l'*Institution oratoire* (8, 3) de Quintilien : *Nunquam vera species ab utilitate dividitur* « La vraie beauté n'est jamais séparée de l'utilité » ; de même, dans ce passage (peut-être interpolé) à la fin du *Lapidaire* (61, 8-16) de Marbode, où il est question de la difficulté à distinguer les pierres naturelles des pierres artificielles : *veram speciem mentitur adultera forma* « l'apparence trompeuse [des pierres artificielles] contrefait la beauté véritable [des pierres naturelles] ». Fort bien, mais est-ce une raison suffisante pour prétendre que le trouvère d'*Alexis* aurait calqué son expression sur la formule latine ? On est soulagé de constater qu'aucun éditeur prudent n'a osé le faire. Il faut néanmoins signaler ici l'exploit de MP qui, non content de trahir le v. 559 de la sorte : « Dieu leur montre le pouvoir véritable de cette pierre précieuse » [*sic* P17:54], s'autorise à commenter en note sa traduction en prétendant qu'il s'agit d'une allusion évidente à Marbode [cf. P14:201-02]. Certes, Alexis est comparé à deux reprises à une pierre précieuse (*gemme* 378, *gemme celeste* 577), mais pour voir la moindre allusion à une pierre dans le v. 559, il faut avoir chaussé des lunettes à verres déformants. On avait échappé au sens obvie d'"épice, aromate" que Rajna [1929:31] croyait pouvoir attribuer à *espece*, mais qui aurait pu imaginer, un seul instant, que le dernier à lui jeter la pierre nous entraînerait dans des sphères aussi improbables ?

Il est grand temps d'en venir à ce qui fait l'essentiel des découvertes de MP. En parfaite cohérence avec la méthode décrite ci-dessus, sans procéder à un état de la question et à un examen critique des solutions de ses devanciers, MP s'est engagé dans des recherches qui l'ont conduit à proposer une nouvelle datation de la *Vie de saint Alexis* et du poème rythmique *Pater Deus ingenite*. Il faut dire que MP, de son propre aveu, était en proie à une urgence [P14:4e de couverture : « Il était urgent de consacrer une réflexion neuve au Rythme latin sur saint Alexis... »], que le monde savant ne ressent peut-être pas avec la même intensité.

Rappelons d'abord la chronologie relative communément admise pour les plus anciens textes latins et français relatifs à la légende de l'Homme de Dieu :

IXe-Xe s.	*Vita* espagnole du fils de Fimianus
Xe-XIe s.	*Vitae* romaines d'Alexis
2e moitié du XIe s.	*Chanson d'Alexis* par un trouvère normand
fin du XIe s.	rythme *Pater Deus ingenite* par un anonyme
vers 1100	*Chanson de Roland* par un trouvère normand

S'il n'y a plus guère personne pour soutenir la datation reculée d'*Alexis* vers 1040 et son attribution au chanoine de Rouen Thibaut de Vernon, toutes deux proposées par Gaston Paris, on perçoit dans les recherches plus récentes une tendance à déplacer le curseur à l'intérieur de la seconde moitié du XI[e] siècle en direction du *Roland*. Mais jamais personne n'avait osé inventer de toutes pièces une chronologie aussi renversante que celle proposée par MP dans les chap. V « Le dossier versifié de saint Alexis » [P14:273-418] et VI « Édesse, Alsis » [P14:419-516]. Cette nouvelle chronologie pose l'antériorité du rythme latin par rapport à l'*Alexis*, dans l'espoir d'étayer le postulat erroné (adopté par l'éditeur) d'une composition progressive du poème français :

vers 1112-14	rythme *Pater Deus ingenite*
après 1144-46	version ancienne de la *Vie de saint Alexis* (ms. A)
vers 1156-57	version 'définitive' de la *Vie de saint Alexis* (ms. L)

En fait, les 244 pages que totalisent les deux chapitres susmentionnés, sont essentiellement constituées d'une addition d'impressions très subjectives. Pour rester dans un domaine qui hante l'auteur, il suffit d'un scrupule (au sens étymologique) pour faire s'effondrer, tel un château de cartes, le fragile édifice mis en place par MP. Ce petit caillou nous est offert par l'argument de Bischoff. Comme MP passe sous silence tout ce qui perturbe sa démonstration, il nous faut le rappeler ici.

Le 7 juin 1957, le grand paléographe, philologue et historien Bernhard Bischoff faisait une communication à l'Académie bavaroise des sciences sur le sujet suivant : « Die lateinische Umwelt der ältesten französischen Dichtungen » (L'environnement latin des plus anciens poèmes français). Comme l'indique une notice, le texte complet de la communication devait paraître dans les *Sitzungsberichte* de l'année 1958, mais pour des raisons que nous ignorons, cette publication n'a jamais vu le jour. Nous devons donc nous contenter des deux pages de résumé qui figurent dans les comptes rendus des séances de l'année 1957[17]. Une phrase de ce trop bref résumé n'a pas échappé à l'attention de tous ceux qui connaissent la pertinence des jugements du regretté savant allemand :

> In der selben Strophenform [c'est-à-dire la strophe de six octosyllabes que l'on rencontre dans la *Chanson de saint Léger*] ist schon im XI. Jahrhundert der Alexiusstoff lateinisch bearbeitet worden, wie die Eigennamen (Alexis, Licca, Alsis) u. a. beweisen, nach dem französischen Alexiusliede, dessen Zeilen- und Strophenform dem Lateinischen fremd ist.

Pour Bischoff, le poème rythmique *Pater Deus ingenite* est une adaptation latine du XI[e] siècle de la *Chanson d'Alexis* préexistante, et la preuve est administrée notamment par les trois noms propres *Alexis*, *Licca* et *Alsis*. Bien que nous ne disposions pas de sa démonstration, nous allons tenter de montrer pourquoi Bischoff a incontestablement raison, en laissant de côté *Alsis* (car l'emprunt peut fonctionner dans les deux sens) et *Alexis* (déjà plus pertinent, car le translateur latin utilise une déclinaison *Alexis – Alexin* étrangère à *Alexis – Alexem* ou *Alexius – Alexium* des vies romaines), pour nous concentrer sur l'imparable *Licca*.

---

[17] *Bayerische Akademie der Wissenschaften. Philosophisch-historische Klasse. Sitzungsberichte • Jahrgang 1957*, cahier 12, Munich, 1958, p. 12-13. La référence à cette communication figurait bien en P00:266 et la position de Bischoff était mentionnée à la p. 57, mais MP pensait pouvoir s'en affranchir par un simple renvoi à Sprissler (note 27), si bien que toute trace a disparu dans P14 et P17.

Le port syrien actuel de *Lattaquié* était, dans l'Antiquité, désigné en grec par Λαοδίκεια ἡ Πάραλος « Laodicée proche de la mer » (pour distinguer cette ville de plusieurs autres homonymes) et en latin par LAODICEA. Afin de tenter la démonstration inverse de la nôtre, Manfred Sprissler[18] a eu recours à une explication qui rappelle les méthodes de la phonétique-fiction : à l'aide de parenthèses permettant d'écarter ce qui dérange, L(AOD)ÍCEA se serait réduit à LÍCEA, avant de se transformer par miracle en LICCA. Pour revenir à une phonétique plus sérieuse, il paraît vraisemblable d'admettre qu'à un stade où la prononciation du -D- intervocalique s'était déjà relâchée en [δ], le toponyme LAODICEA a dû connaître une évolution spontanée [δ] > [l][19], favorisée peut-être par une assimilation progressive par le L- initial, d'où *LÀOLÍCIA > *Lalic(h)e*. Et c'est ici que les choses deviennent intéressantes : en ancien français, on observe que les locuteurs ont tendance à décomposer le toponyme en *La Lic(h)e*, faisant de la première syllabe un simple article féminin, dont on peut éventuellement se passer. Pour s'en convaincre, il suffit d'ouvrir l'*Historia orientalis* de Jacques de Vitry au chap. 44, où l'évêque de Saint-Jean d'Acre décrit les villes maritimes de Tyr à Laodicée : « et inter omnes ultima [...] civitas [...], Laodicia Syrię nuncupata, vulgariter autem *Liche* nominatur ». Quant à la déglutination *Lalic(h)e* > *La Lic(h)e*, elle s'observe notamment au v. 9652 de la *Chanson d'Antioche* (Paris, BnF, fr. 12558, fol. 112d28 = Paris, BnF, fr. 795, fol. 164a4) : « Il laisierent Lanbare si passent a *Le Lice* »

Si l'on revient à l'argument de Bischoff relatif au rythme *Pater Deus ingenite*, il est d'abord indispensable que son auteur ait eu sous les yeux un exemplaire de la version française d'*Alexis* qui présentait la forme *la liche* (exactement comme dans le manuscrit A). Puis, comme cela se produit souvent sous la plume des scribes latins (le processus est bien connu des toponymistes s'occupant de documents administratifs), l'adaptateur aura latinisé la forme vulgaire *liche* en *licca* (sur le modèle, par exemple, de *miche* < MICCA). La forme *Licca* se présente trois fois dans le rythme (au v. 71 *Ad urbem Liccam nomine*, 93 *ad Liccam* et 103 *In Licca*) : le copiste du cod. 664 de la Bibliothèque abbatiale d'Admont a écrit trois fois *licca*, celui du cod. Pal. lat. 828 deux fois *licca* et une fois *licea* (au fol. 173v, col. b, l. 18 : *Ad urbē liceā nōe*), ce *lapsus calami* [20] ne surprenant guère quand on observe la proximité graphique du *c* et du *e*.

Nous ignorons si Bischoff s'appuyait sur une argumentation comparable à celle que nous venons de développer ici (peut-être se disait-il simplement qu'avec un exemplaire latin portant *Laodicea* un adaptateur ne pouvait en aucun cas déformer ce toponyme en *Licca*, les variations observables dans la *Vita* espagnole et les *Vitae* romaines d'Alexis

---

[18] Manfred Sprissler, *Das rhythmische Gedicht* Pater Deus ingenite *(11. Jh.) und das altfranzösische Alexiuslied*, Münster Westfalen, Aschendorff, 1966, p. 99.

[19] Comme dans le nom grec Αἰγίδιον > [Æ]GĪDIUS > *Giles*, selon la suggestion de Margarete Rösler, « Alexiusprobleme », dans *Zeitschrift für romanische Philologie* 53, 1933, 526.

[20] L'on comprend l'affection particulière que Sprissler voue à cette forme pour l'insérer dans sa tentative d'explication, mais cela n'en fait pas pour autant une *lectio difficilior*. De même, l'on n'est nullement surpris qu'après avoir choisi A comme ms. de base, considéré comme préférable à P [P14:210], MP récupère l'erreur *Liceam* de P pour l'introduire dans la leçon de A au v. 71 [P14:220], réussissant le double exploit de générer à la fois une contamination entre les deux témoins et une hypermétrie (il serait dérisoire de recourir au pseudo-argument de la synalèphe...).

se limitant à *Laodicia, -itia, -ocia, Laudicia, -ocia, -otia*), mais nous pouvons confirmer qu'il avait entièrement raison. En conséquence, puisque *Licca* ne peut être qu'une latinisation de la forme française *(La) Liche, Alsis*, qui se substitue à Édesse, a forcément été emprunté par l'auteur du rythme latin à la source française et c'est le trouvère normand d'*Alexis* qui doit être tenu pour responsable de cette substitution.

Si l'argument de Bischoff ne suffit pas, nous disposons d'une autre pierre de touche : c'est l'analyse comparative conduite magistralement par Jean Rychner[21] sur les rapports entre l'*Alexis* et le rythme latin. On ne peut que souscrire à sa conclusion « que le poème latin est une adaptation abrégée de la chanson française », car « le *Pater Deus* ne comporte aucun élément narratif de la *Vita* qui ne figure aussi dans le *Saint Alexis*, alors que [...] il en comporte, du *Saint Alexis*, qui ne sont pas dans la *Vita*, et qu'il en omet d'autres qui sont communs au *Saint Alexis* et à la *Vita* ». Nous ne saurions nous livrer ici à la démonstration de la pertinence de cette conclusion, mais nous aurons ailleurs l'occasion de montrer que le *Pater Deus* est bien une transposition partielle en latin de la version primitive de l'*Alexis* normand, destinée à rendre accessible le poème français à des clercs germanophones qui n'entendaient pas la langue d'oïl ; cette adaptation, qui a été vraisemblablement réalisée à la fin du XI^e^ siècle en Lorraine ou en Alsace par un compatriote plus jeune de Bruno d'Eguisheim-Dagsbourg (devenu pape en 1049 sous le nom de Léon IX et décédé en 1054), nous est parvenue à travers deux copies (Admont 664 et Pal. lat. 828) exécutées au plus tard au début du XII^e^ siècle.

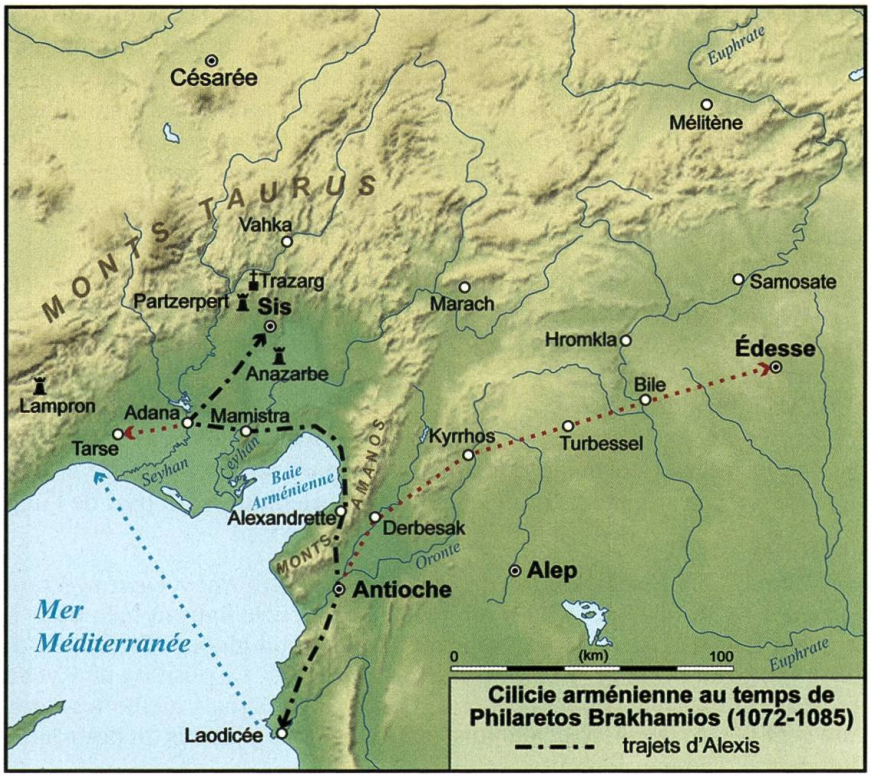
Une accumulation d'impressions subjectives n'a nullement valeur d'argumentation et ne peut qu'aboutir à une profession de foi. Tant que MP ne nous aura pas exposé les raisons pour lesquelles il ne tient aucun compte de l'argument de Bischoff et de l'analyse comparative de Rychner (il aurait dû d'ailleurs commencer par là), nous pourrons considérer comme nulles et non avenues ses suppositions basées sur une chronologie relative erronée. Et le mal est plus profond que ne l'imagine MP, puisque après avoir proclamé sa foi, il se berce encore de l'illusion d'avoir mis en place des références historiques susceptibles de dater la substitution d'Alsis à Édesse : « Que ce Rythme ait servi de modèle à la *Vie* française (c'est ce que nous croyons), ou qu'il lui soit postérieur, la présence d'Alsis en tant que toponyme n'est pas sans rajeunir, et de beaucoup, la composition de la *Vie* par rapport à sa datation traditionnelle » [P17:XXIV].

À propos de la substitution d'Alsis à Édesse par le trouvère d'*Alexis* (puisque, jusqu'à preuve du contraire, c'est lui qui en est responsable), voici quelques éléments de réflexion. Pour la comprendre, il n'est nullement nécessaire d'attendre qu'Édesse tombe en mains musulmanes à la fin de l'année 1144 et que Sis soit promue au rang de capitale du royaume arménien de Cilicie en 1186 ou devienne le siège du Catholicos d'Arménie en 1292. Il suffit qu'un auteur normand du XI^e^ siècle ait entendu parler d'Alsis soit directement par un aventurier normand qui, après avoir parcouru la plaine de Cilicie, serait rentré au pays, soit par un intermédiaire à qui l'aventurier aurait fait part de l'impression

---

[21] Jean Rychner, « La *Vie de saint Alexis* et le poème latin *Pater Deus ingenite* », dans *Vox Romanica* 36, 1977, 67-83. La référence à cet article figurait bien dans P00:277, alors qu'en P14:712, on ne trouve plus qu'une mention globale du recueil d'articles *Du Saint-Alexis à François Villon*, Genève, Droz, 1985. La position de Rychner était clairement exposée en P00:57 (et note 31) et MP soulignait même les « arguments fort suggestifs » du savant neuchâtelois, mais il ne nous a jamais dit pourquoi il s'estimait dispensé d'en tenir compte.

laissée sur lui par l'imposante forteresse de Sis, juchée sur sa hauteur. Il convient de rappeler ici que l'émigration arménienne en Cilicie intervient dès 1064 et surtout après la bataille de Manzikert (1071), où les Seldjoukides infligèrent une défaite à l'armée byzantine. Dès 1072 et jusque vers 1085, un Arménien bien intégré auprès des Byzantins, Philaretos Brakhamios, avait réussi à jeter les bases du futur royaume arménien de Cilicie et ainsi ouvert la voie aux Roupénides et aux Princes des Montagnes. Or, l'habileté de Philarète fut d'intégrer à ses troupes des mercenaires francs (qui recevaient souvent le surnom de Frankopoulos "fils de Franc") ; parmi eux figuraient des Normands, comme Roussel de Bailleul, pour ne citer que le plus célèbre d'entre eux (mais il y en avait bien d'autres selon les chroniqueurs byzantins, comme un certain Hervé, un Raimbaut, etc.). Le passage d'un aventurier normand par la plaine de Cilicie n'a donc rien d'invraisemblable. Dans le même ordre d'idées, rappelons que le premier prince d'Antioche est un Normand : Bohémond de Hauteville, le fils du célèbre Robert Guiscard ("le Rusé"), qui représente le type même de ces Normands qui, n'ayant pas trouvé leur compte dans l'Italie du Sud et en Sicile, ont cherché fortune au Proche-Orient. C'est par ailleurs un événement de la Première Croisade, lié au siège d'Antioche (1098), la découverte de la Sainte Lance (par laquelle le soldat romain Longin aurait percé le côté droit du Christ en croix et dont Charlemagne aurait possédé la pointe, enchâssée dans le pommeau d'or de son épée Joyeuse), qui offre un *terminus post quem* servant à dater la *Chanson de Roland* (v. 2501-11 : « Asez savum de la lance parler... »). Tout cela atteste incontestablement une présence normande dans cette région du Proche-Orient à la fin du XI[e] siècle et une influence possible d'éléments orientaux sur la création d'œuvres littéraires écloses en Normandie à la même période.



Mais Sis n'est pas Antioche dans la seconde moitié du XI[e] siècle, et logiquement ce n'est pas la capitale politique, puis religieuse, qu'elle deviendra aux siècles suivants qui a pu retenir l'attention des auteurs du XI[e] siècle : le trouvère d'*Alexis* se contente de mentionner vaguement *Alsis la cité* (v. 86, 93, 158 et 382), alors que le translateur latin du rythme ne prend aucun risque quand il fait franchir les remparts de la forteresse à son héros (v. 106 *Alsis ingressus moenia*) et masque tant bien que mal son ignorance en évoquant la célébrité de la cité (v. 107-8 *Quae civitas praecipua | magna pollebat gloria*). Car loin d'être au courant de la réalité géographique et du contexte historique, comme le voudrait MP, ni l'un ni l'autre n'ont une connaissance directe de Sis. Pire même : en substituant Alsis à Édesse, le trouvère normand fait basculer la géographie plausible de la légende de l'Homme de Dieu dans un espace narratif plutôt fantasque. En effet, comme le montre la carte ci-contre, si pour l'aller, après avoir débarqué à Laodicée, Alexis choisit le chemin de Sis plutôt que celui d'Édesse, cela ne porte pas à conséquence sur le plan de la vraisemblance géographique. Mais il n'en va pas de même pour le retour. On se souvient que, pour échapper à une charge honorifique après avoir été désigné par l'image comme l'Homme de Dieu, Alexis souhaite se rendre au temple de Saint-Paul à Tarse, afin de s'y fondre dans la foule et de retrouver un anonymat. Or, pour aller de Sis à Tarse, il suffit de suivre un chemin terrestre d'un peu plus de 100 km en passant par Adana ; il est absurde de faire descendre Alexis vers le Sud jusqu'à Laodicée (à plus de 300 km), pour l'y faire prendre un bateau censé le ramener vers le Nord au port de Tarse[22] (à plus de 175 km).

Cette invraisemblance n'est pas pour surprendre un lecteur habitué à la géographie approximative des œuvres littéraires du Moyen Âge. C'est pourquoi un commentateur ne devrait jamais oublier qu'un texte littéraire est une création artistique, qui n'obéit pas aux mêmes principes que la rédaction d'un document historique. En s'appuyant seulement sur *Alsis*, faire du trouvère normand ou du translateur latin le porte-parole de la Curie romaine, parfaitement au courant de la politique pontificale au Proche-Orient, tant à l'égard des Églises byzantine et arménienne que face aux Musulmans, c'est faire preuve d'imprudence. Peut-être n'est-il pas inutile d'ajouter que l'auteur d'*Alexis* devait connaître, comme ses collègues faiseurs d'épopées ou de romans, l'équivalent français d'Édesse au Moyen Âge : le toponyme dissyllabique *Rohais* (issu de la forme arabisée *al-Ruhâ* du nom syriaque *Urḥa*) aurait parfaitement pu prendre la place d'*Alsis*, qui ne se présente jamais à l'assonance. S'il lui a préféré *Alsis* (issu de la forme arabisée *al-Sis* du nom arménien *Sis*), c'est peut-être aussi parce qu'il avait une raison littéraire[23] : même le

---

22 Aujourd'hui Tarse se trouve à une quinzaine de kilomètres du littoral, à la suite d'un envasement important, mais dans l'Antiquité et le haut Moyen Âge, c'était encore un port maritime.

23 Par ailleurs, il n'est pas impossible que le trouvère normand ait tenté un rapprochement de la légende d'Alexis avec celle de Boniface, en situant le lieu d'ascèse du premier (Sis) près du lieu de martyre du second (Tarse) en Cilicie. Rappelons que Boniface était un citoyen romain qui avait eu une relation coupable avec une noble dame nommée Aglaé (qui est aussi le nom de la mère d'Alexis dans les versions grecques et dans les *Vitae* romaines) et que, pour faire pénitence, il se consacra à ensevelir les martyrs, ce qui le conduisit jusqu'en Cilicie, où il fut lui-même supplicié. À partir de la fin du X[e] siècle, quand les cultes de Boniface et d'Alexis furent réunis à Rome dans le même sanctuaire sur le mont Aventin, il se peut que des interférences se soient produites entre leurs légendes.

moins dragonettien des lecteurs, fût-il sourd (ne dit-on pas que « l'œil écoute » ?), ne peut pas ne pas entendre la consonance qui s'établit entre la cité d'*Alsis* et le nom du héros *Ales(s)is*, car telle devait être la prononciation d'*Alexis*, comme le suggèrent à la fois les graphies en toutes lettres *Alesis* de L (légende au haut de la page 57 à côté d'*Alexis*) ou *Alessis* de S au v. 31 et la variante nasalisée *Ales(s)in(s)* de SMM² *passim*, ainsi que la forme avec dissimilation régressive des sifflantes sourdes *Aleïs* < *Ale(ss)is* attestée deux fois sous la plume du copiste de L (v. 131 et 283).

Quoi qu'il en soit, une surinterprétation d'*Alsis* comme celle que nous livre MP, raidi dans ses certitudes, ne peut que conduire à une distorsion de l'œuvre littéraire. Et quand la démarche s'accompagne d'autres déformations, on éprouve forcément quelque inquiétude. En voici deux exemples. La personne qui avait à juste titre proposé à Rohlfs en 1963 d'identifier Alsis avec Sis en Cilicie était l'orientaliste Franz Babinger [P00:206 = P14:10 et 422] ; que faut-il penser quand ce savant devient « L'archéologue Franz Babinberg » [P17:xx] ? Le codex 664 de la Bibliothèque abbatiale d'Admont offre sur les fol. 192v à 199r, devant une version romaine de la *Vita sancti Alexi* en prose, trois rythmes : celui anonyme sur Alexis *Pater Deus ingenite*, le rythme pénitentiel *O pater Deus ęterne* attribué au pape Léon IX († 1054) par le titre (à l'encre brune au bas du fol. 195r) *Rithmus papę Leonis .viiii.* et un rythme anonyme *Cives cęlestis patrię* sur les douze pierres précieuses associées à la construction de la Jérusalem céleste (complété par une copie, d'un module plus petit, d'extraits des *Etymologiae* d'Isidore de Séville, liv. xvi, chap. 6 et 15-16 consacrés aux pierres). Voilà pour les faits, et voici l'interprétation de MP : il substitue Gerhoch de Reichersberg († 1169) au pape Léon IX en référence à une chronologie toute personnelle (décalée d'un siècle par rapport à la chronologie traditionnelle) et il lui attribue avec une « insoutenable légèreté » la confection d'un livret hagiographique comprenant les trois rythmes susmentionnés, que MP n'hésite pas à comparer au cahier d'Alexis (un quaternion matériellement autonome) inséré dans le psautier de Saint Albans. Tout cela est déjà fort déroutant, mais que faut-il penser quand, sur la même page (!), la cote du codex 664, qui peut même devenir pluriel, se met à flotter ? Ainsi en P14:273 : « Dans le ms. Admont 664 [...] Suivant la datation traditionnelle, [...] [l]a participation [du scribe A] aux ms. Admont 644 ne serait pas postérieure à 1098 » ; de même en P17:118, la légende de l'illustration II est correcte « Ms. Admont 664 », tandis que celle de l'illustration I (tirée du même manuscrit) devient « Ms. Admont 944 » ; en plus, la référence aux *Etymologiae* d'Isidore (« Is. *Et.* 16,7 ») est partiellement fautive, puisque aucun extrait ne provient du chap. 7. Certes, nous avons bien conscience que nul n'est parfait (et nous le premier), mais nous ne pouvons nous empêcher de voir dans la déformation de la cote 664 > 644 > 944 une erreur significative et peut-être même caractéristique de MP.

L'édition P00 avait reçu un accueil pour le moins réservé, mais au lieu de tenir compte des critiques exprimées par les recenseurs, P14:9 a préféré juger les comptes rendus « de qualité assez variable ». Il est à craindre que l'appréciation qui les résume tous : « Ed. dangereuse » (DEAFBibl 2016, 25) ne doive être maintenue, voire quelque peu revue à la hausse dans la sévérité, vu les développements récents des deux dernières éditions.

François ZUFFEREY

Silvio MELANI, Per sen de trobar. *L'opera lirica di Daude de Pradas*, Turnhout, Brepols, 2016 (Publications de l'Association Internationale d'Études Occitanes, XI), 334 pages.

L'œuvre lyrique de Daude de Pradas, qui fut chanoine à la cathédrale de Rodez et à Maguelone, actif à la fin du XII^e^ siècle et dans la première moitié du XIII^e^, ne nous était connue que par la vieille édition de Schutz (1933) qui n'avait pas toujours eu accès aux mss., recourant alors aux transcriptions diplomatiques accessibles. La présente édition vient donc opportunément la remplacer, avec une étude approfondie de la tradition manuscrite pour chaque pièce, que Melani (désormais M.) s'attache généralement à éclairer d'un stemma. Elle tient compte d'un nouveau témoin, S^{i} (Sienne, Archivi di Sato, C 60 [int. 4]), pour PC 124, 8, 11, 13, 14 et 17, auquel il faut ajouter la prise en compte de C^{2} et R^{2} pour PC 124, 6; *P* pour PC 124, 8; a^{1} pour PC 124, 18 et *d* pour PC 124, 10. Outre les pièces répertoriées sous le n° 124, M. édite *D'home fol ni desconoissen* (PC 461, 86) présenté comme chez Schutz comme étant d'attribution douteuse (*f* contre *Q* qui l'attribue à Giraut de Bornelh). Là où Petrossi y voyait un *contrafactum* d'une *canso* de Falquet de Romans, M. estime que le rapport devrait être inversé si la pièce était bien de Daude [61]. Une étude plus précise de la tradition manuscrite (voir *infra*) donne plutôt raison à Petrossi[1], car la reprise des rimes est en fait exacte, y compris pour la troisième, en *ars* dans le modèle, alors que la tradition critique et M. lui-même y voient une rime en *ar*, et, comme le signale Petrossi, les v. 8 et 16 se terminent également sur le mot-refain «be»: comme chacun sait, les *cansos* cherchent l'innovation et n'imitent jamais des *coblas*. On en déduira que l'attribution n'est pas simplement douteuse: elle devrait être rejetée purement et simplement, et datée, comme le déduit Petrossi, après la troisième décennie du XIII^e^ siècle.

Le tableau synoptique de la tradition manuscrite [46] laisse clairement apparaître les trois pièces attribuées à Bernart de Pradas (PC 65) au sein du corpus que *C* consacre à Daude, sans que cela ne suscite le moindre commentaire, sinon une simple mention en note [45, n. 138]. Les trois pièces figurent pourtant dans la «table de concordance entre les éditions» [67], alors que les deux premières sont absentes tant de l'édition de Schutz que de celle de Melani, le premier éditeur donnant par contre PC 65, 3 parmi les pièces d'attribution douteuse[2]. Le fait que PC 65, 1 use d'un artifice comparable à celui de VIII (jeu vocalique sur les rimes) méritait au moins un commentaire[3].

M. passe tout d'abord au peigne fin les informations et indices, y compris dans l'emploi des *senhals*, dont nous disposons pour établir la biographie du troubadour en le distinguant de ses homonymes, dont son neveu. Il faut se reporter aux notes pour découvrir que M. est enclin à situer son œuvre lyrique, au moins amoureuse, avant 1214 [10, n. 12]. Cette œuvre, à travers laquelle M. relève l'influence de Marcabru et, disons, de l'esthétique ancienne du *trobar*, est constituée de 19 chansons «d'attribution sûre»

---

1 ‹http://www.fedoa.unina.it/3772/1/petrossi.pdf›.

2 Attribution succinctement discutée par Schutz qui reprend les idées dépassées d'Anglade, p. XXVI-XXVII. Voir la notice dubitative consacrée à Bernart par S. Guida et G. Larghi, *Dizionario biografico dei trovatori*, Modène, 2013, 98.

3 Cf. D. Billy, *L'Architecture lyrique médiévale: analyse morphologique et modélisation des structures interstrophiques dans la poésie lyrique des troubadours et des trouvères*, Montpellier, 1989, 173-174.

dont deux, rejetées en appendice par Schutz, font l'objet de discussions approfondies, solidement argumentées et convaincantes (V: PC 124, 5 et IX: PC 124, 9). Il faut toutefois bien reconnaître que le cas de *Belha m'es la votz autana* (V) n'est pas absolument sûr, comme le fait M. lui-même [60 et 134], mais l'éditeur montre du moins clairement que l'attribution ne peut en tout cas pas être exclue. L'œuvre de notre troubadour est marquée par la prévalence de schémas assez simples que l'éditeur estime plus ou moins dérivables les uns des autres, accordant une place importante à l'octosyllabe, ce qui est une caractéristique des premières générations de troubadours, mais dans laquelle l'éditeur préfère voir une possible influence de sa vocation de poète non lyrique (traité sur les vertus cardinales, traité de cynégétique consacré aux *auzels cassadors*), ce qui est peu convaincant. Cet aspect est plutôt à mettre en relation avec le vocabulaire et le style volontiers archaïsant du poète, comme le montre le fait que l'octosyllabe y est volontiers exclusivement masculin (III, XI, XIII, XVI, XIX, XX), alternant à l'occasion avec l'heptasyllabe féminin (V [de façon partielle], VII, XV). L'éditeur minimise de façon inattendue l'emploi du décasyllabe («egli fa piuttosto raramente uso del *décasyllabe*» [180, note au v. 3]), pourtant employé seul dans pas moins de cinq textes, soit une pièce sur quatre (V, VI, VIII, IX et XII).

Outre les aspects biographiques, l'introduction porte sur le langage juridico-féodal du poète, les caractéristiques de la tradition manuscrite et les aspects métriques. La structure des décasyllabes n'y est cependant pas abordée, même si M. signale en son lieu l'unique cas de césure épique (IX, v. 3) [180], alors que Daude de Pradas a la particularité de se distinguer de la plupart des autres troubadours en privilégiant les césures à l'italienne, avec six cas de coupes enjambantes (VI, vv. 22 et 46 VIII, 4; XII, 8, 9 et 35), contre quatre de césure lyrique (VIII, 23; IX, 45 et 54; XVIII 28) et un cas de césure «masquée» après proclitique où d'autres que nous, sans doute, ne manqueront pas de voir une coupe *a maiori*: *sivals* [nous corrigeons] *que no mostraç li qui es vos* (XII, 24)[4]. L'ouvrage se conclut sur un précieux glossaire apparemment exhaustif, avec indexation des formes rencontrées, qui répond de façon plutôt satisfaisante aux besoins du lecteur visé qui n'attend pas de ce genre d'appendice qu'il se substitue aux ouvrages de référence[5], ainsi qu'un index des *senhals* et des noms propres.

L'éditeur aligne systématiquement ces textes à gauche, usage déplorable qui tend malheureusement à se généraliser: l'alignement différencié explicitement justifié par M. de Riquer dans l'introduction de *Los trobadores* («Ello permite advertir el estrofismo con gran facilidad») passerait-il aujourd'hui pour une coquetterie incompréhensible chez des éditeurs qui n'ont conscience que d'éditer des vers, et non des poèmes de troubadours[6]? Oublierait-on ainsi que ces poètes tenaient l'architecture de leurs strophes

---

[4] À en croire M., il y aurait même un décasyllabe à césure médiane (XII, v. 19; mais voir *infra*).

[5] M. a choisi de multiplier les entrées à des mots tels que *drech*, *tan*, *temps*, *tot* en fonction des locutions dans lesquelles ils interviennent; il donne également une entrée aux formes fléchies de certains pronoms, comme *el*, *ela*, *els*, *il*, *los*, tandis que *lo* est renvoyé à *el*; une entrée spécifique distingue les deux sens de *joia*, 'gioia' ou 'piccolo dono'. Les formes contractées peuvent bénéficier d'une entrée, comme *del*, *dels*, *pel*, *pels*. On se reportera à la mise en relief de J.-P. Chambon dans *RLiR* 81 (2017), 277-312, pour un examen détaillé du glossaire.

[6] *Los trovadores*, Barcelona, 1975, I, 38, n. 7.

pour une donnée fondamentale de leur art ? Curieusement, la notation des rimes ne fait l'objet d'aucune régularisation, là où Frank a depuis longtemps fixé des normes, qu'elles soient ou non discutables dans le détail. M., qui pourtant ne les ignore pas[7], retient ainsi telle ou telle forme tirée des textes édités, selon en principe la graphie du ms. de base : on trouve *igua* et *aigna* pour *iga* et *anha*, *aill* pour *alh*, ce qui n'est pas gênant en soi, si ce n'est que M. note *aigna* pour la pièce XII (graphie de *N* qui fait cependant abstraction du fait que quatre des six mots-rime y présentent une graphie en *agna*), mais *anha* pour V (graphie de *C*). La notation *aje* (graphie de *N*) pour *atge* est bien plus gênante pour la restitution de l'affriquée dans X, de même que *uç*, *iç*, *oç*, *eç* (mais *èç* [56]) et *aç* (graphie de *N*, qui connaît en fait également des variantes en *-tç*) pour *utz*, *itz* etc. (VIII). Là où la normalisation est toujours discutable, on trouve *el* et *ela* (qui ignore la variante *ella*) pour *elh* et *elha* respectivement dans I (graphie de *N*), mais *ella* dans II (graphie de *a*). C'est cependant le *olh* de Frank, certes plus problématique dans l'état actuel de nos connaissances du fait de notre ignorance quant à la variation dialectale et à l'évolution diachronique de cette terminaison, qu'on trouve le plus de fantaisie et de confusion : pour la pièce I, on trouve ainsi *oil* [74] ou *oil(l)/ueil* [52] – qui ne tient pas compte du *-euil* de *Roquefeuil* – (graphies de *N*, à ceci près que si l'on trouve *orgoill* et *acueil* dans le texte, on trouve *orgoil* et *acueilh* dans l'apparat), *uelh* pour VI (*C* ms. de base), *oil* [54] ou *oill* [171] pour IX (*L* ms. de base), *ueil(l)/oil* [55] ou *ueil* [183] pour X, où *ueil* fait l'impasse sur *mueill*, *orgoil* etc. et où les deux notations font abstraction du subst. *oill* (*N* ms. de base). La terminologie poétique n'est pas toujours utilisée à bon escient ; ainsi, M. parle à tort de *rime derivative* dans les deux *coblas* de XX [61], où l'on peut tout au plus parler de figure étymologique, sans que celle-ci soit spécialement recherchée compte tenu de la distance entre les occurrences (surtout dans le premier cas : *laudar/lauzor*) ; la notion de *rime inclusive* pour ce qui relève de la dérivation préfixale (*desconoisen/conoissen*) est imprécise, d'autant que ce n'est pas un effet de rime qui est expressément recherché ici, comme précédemment. L'expression *dictios derivativas* utilisée à propos de XVI [245 ; cf. 50] non seulement n'est pas attestée mais elle est inadéquate ; le propre des *coblas desfrenadas* (et non « *deffrenadas* », hérité de Gatien-Arnoult[8]) est de s'appuyer sur la figure étymologique qui peut aussi bien gagner la rime que rester à l'intérieur du vers, sans qu'une figure de rime quelconque soit pour autant recherchée, et sans qu'elle prenne nécessairement l'aspect caractéristique des *rims derivatius*. On constate par ailleurs, en consultant les notes à l'édition, que M. témoigne de conceptions personnelles quant à la question de l'*n* instable, bien qu'il fasse état des travaux de L. Borghi-Cedrini et S. Vatteroni : c'est ainsi qu'il signale p. 99, note au v. 12 – mais qui concerne en fait les vers 11/14 (à propos de la rime *son* 6e pers. : *entencion*) –, « numerosi casi » de rimes entre *n* final instable et *n* stable, avec des exemples tels que, dans III, *claman : boban*, *aitan : dan* (DAMNU) et *sen* (SENNU) : *sobrepren*, où *n* est uniformément stable. À l'inverse, il voit dans *ges* comme dans *ples* une voyelle nasalisée (« la vocale (...) è nasalizzata »), rimant avec *cortes* et *pes* à la voyelle *e* « non nasalizzata » [128].

L'établissement du texte est plutôt soigné, les commentaires souvent intéressants, même s'ils attirent diverses remarques, réserves, corrections ou compléments comme on en donnera plus loin un avant-goût. L'apparat et les extraits fournis dans l'étude de la

---

7 Voir ainsi p. 63 : « la rime in *-igua [-iga]* (...) *aç [atz]* », etc.

8 Voir aussi p. 41 (§ 3.4) et 171.

tradition manuscrite[9] résolvent les abréviations, distinguent *u/v* selon leur valeur et introduisent souvent (mais pas toujours) les séparateurs d'une édition interprétative. M. choisit chaque fois un ms. de base spécifique (voir p.ex. VIII: «Come base del testo critico scelgo il ms. N»), se contentant cependant de le mentionner en tête d'édition au seul titre de la graphie («Grafia N» en l'occurrence). M. s'appuie ainsi selon le cas sur neuf mss. différents: *A* (IV, XVIII), *C* (V [seule version occitane pure, contre *W*], VI, XIII [*unicum*], XVII [*unicum*, si l'on excepte l'extrait de α]), *D* (VII), *E* (XV, XIX), *L* (IX, XX), *M* (III), *N* (I, VIII, X, XII, XIV), *a* (II) et a^1 (XI, XVI). Il est regrettable que les formes rejetées du ms. donné comme base graphique ne soient pas systématiquement indiquées (voir en particulier X, XI, XII et XIV ci-dessous), ce qui ne facilite pas la consultation savante, d'autant que la variation graphique n'est généralement pas prise en compte, comme il est dit dans les critères d'édition [69][10], ce qui rend les variantes quelque peu ambiguës: ainsi, «bels acuillirs NRa¹] Belh aculhir CIKM» (XI, v. 31) signifie seulement que le syntagme est fléchi dans *NRa*¹, pas dans *CIKM*. La forme retenue de la variante est en principe celle du premier manuscrit listé (ici *C*, contre *IK* [*Bel acuillir*] et *M* [*Bell acuilhir*]); celle de l'entrée, celle du texte édité, soit ici la leçon de a^1, non celle de *N* (*Bels acuilirs*) qui ouvre pourtant la liste (*R*: *Bels aculhirs*). Deux autres exemples tirés de III: M. édite justement *Donna* au v. 11, mais donne l'entrée «Domna ACDHMNR]» dans l'apparat; il édite justement *en re* au v. 13, mais note «en re CR] (...) ren IKM» dans l'apparat (*ren* est la graphie d'*IK*) où il eût été plus pertinent d'indiquer «en *omesso* IKM»). Malheureusement, ce principe d'ignorer la variation graphique s'étend à certaines variations morphologiques telles que l'alternance *seu/son* dans XX, ou même des variantes lexicales telles que *estei/estiu* (*estio*) dans IX, v. 1 (voir *infra*). On s'aperçoit à l'occasion que *-a* est interprété comme une variante de *ab* dans l'apparat de VII, v. 39 [156], où «disses ab CDENRa¹» englobe les variantes *dissesa* E, *disesa* Na¹, *dissessa* C et *dieyssessa* R selon le synoptique de p. 151. Le principe d'adoption des graphies du ms. de référence laisse malheureusement beaucoup à désirer dans son application, jusqu'à entamer la cohérence graphique des mss., ce qui est la principale faiblesse de l'édition (voir en particulier III, IX, X et XI ci-dessous).

Voici à présent des remarques au fil de notre consultation de l'ouvrage:

N° I (PC 124, 1), v. 12: M. édite *Ben serai rics se mi apella* [81], évoquant en note [85] une dialèphe «récupérée par conjecture»; la proposition conditionnelle s'accommoderait pourtant mieux d'un conditionnel qu'on trouve du reste dans *H*, certes moins proche de l'archétype que *N* selon M.: la substitution de *seria* justifierait pleinement l'élision commune à tous les mss.: *m'apella* ADHMNa et variantes. — 24 [85]: l'hypométrie du vers n'est en fait présente que dans *EH* et *MNR* (contre *ACDa*). D'une certaine façon, *los* (*MNR*) peut effectivement passer pour un *lapsus calami* pour la lecture conjecturale *lo bos* que M. fait remonter à l'archétype; toutefois, M. traduit par «un aspetto benevole», ce qui aurait mieux justifié d'éditer *us bos* qui est la leçon de *D* (si ce n'est *us bels*, leçon de *A*).

---

9 Voir p.ex. p. 151 au synoptique du v. 38 *qem*, *quil* (AK) et *qil (queys* C*)* (autres mss.) vs *que·m* (id.); à celui du v. 39, *queu fos* (IK) vs *qe·m fes* (A), *qe·m fos* (a), *q'en fos* (D), *qu'estes* (CR).

10 Les variantes graphiques ne sont signalées que pour les mots à la rime «quando si è ritenuto interessante o necessario procedere alla loro registrazione».

N° II (PC 124, 2), v. 14 [94]: le vers est hypermétrique; il faut rejeter la leçon *ma entencion* (de *CD*^{a}*f*) au profit de celle des mss. *EIKOaa*[1] du reste plus élevés dans le stemma: *m'entencion* (*m'entencio* A). — 49 [96]: lire *tro*, non *true*. — Note au v. 11 [99]: parler de *lapsus calami* pour *Amour* de la copie de Jacques Teissier (*a*) est d'autant plus surprenant que ce gallicisme est donné tel quel par M. dans le texte même.

N° III (PC 124, 3), p. 107, l. 1 après le titre: lire «C 169v», non «C 189v». — La graphie de base étant tirée de *M*, on corrigera en lisant *sospirs*, non *suspirs* (ms. *sospir*) (4); *affortimen*, non *afortimen* (9); *qe*, non *que* (16, 34, 38)[11]; *tant*, non *tan* (17, cp. 1, 15, 16 etc.); *meilhuramen*, non *meilluramen* (20); *qet*, non *quet* (24); *qi*, *e·lls* (à signaler éventuellement dans l'apparat) et *fatz*, non *qui* (cp. 11, 29 etc.), *e·ls* et *faigz* (27); *ha*, non *a* (29, cp. 21, 22 [*hai*]); *mieills non*, non *miells no* (32); *qar*, non *car* (37, 45); *Donna*, non *Domna* (51, cp. 11, 21, 41); *vueilhaz*, non *vueilhatz* (53, 59); *sivals merse*, non *sevals merce* (55); *plaz*, non *platz* (59); *e*, non *et* (61); *q'ieu*, non *qu'ieu* (63). L'apparat devrait également tenir compte des leçons rejetées de *M* et les reproduire fidèlement, ce qui n'est pas toujours le cas: au v. 4, *M* donne *mā*, soit *man* (non *maint* ni *mant*); 5: *M* redouble le *l* de *laus*; 16: on trouve *sagut* dans *M*, non *saubut*; 17: ajouter «De] le M»; 19: *M* lit *tot le mons*, non *tot le mon*; 38: *M* lit *sai* comme *IKN* (selon M.), non *lai*; 63: ajouter la lecture *qe o qom* de *M*. — Autres remarques: 13: *CR* occupant une position basse dans le stemma, pourquoi éditer leur leçon, *en re no·us volc dar parier*, au lieu de celle du ms. de base, *re non vos volc dar parier*, avec *parier* adj. plutôt que nom? —36: la leçon *ves* (pour *vas*) du ms. de base est une variante parfaitement acceptable. — 42 [117] et apparat: le choix de *açier* pour *acier*, justifié par la graphie choisie de *M*, parallèlement à *aciers* (47), n'est pas heureux. C'est naturellement *acier* sans la cédille qu'on trouve dans la plupart des autres mss. mentionnés dans l'apparat à l'entrée *açier* (cf. *aciers* dans *M*, v. 47).

N° IV (PC 124, 4), v. 28 [124]: lire *adoncs*, non *adonts*. — 48 [125]: lire *no·l vi*, non *nol·vi*.

N° V (PC 124, 5), v. 2 [134]: apparat mal construit; lire «en W] em C». — 19 [135]: même chose; on lira «ai C] am W». — 23: «quan W] quar C» de l'apparat concerne le v. 26.

N° VI (PC 124, 6), v. 21 [143]: l'éditeur a omis le *qu'ieu* initial (cf. l'apparat); *R* omet *ni trobat*. — 47 [145]: l'apparat devrait faire apparaître le *tepms* que M. relève dans le ms. *N*, en note au v. 25 de VIII [169]. — 49 [146]: M. édite un vers hypométrique sans s'en justifier: *Lai on son tug joi ajostat* (– 2), rejetant les leçons de *C* et *R* dans l'apparat: *L. o. s. t. li ualen aiustat* dans *C*; *L. o. se s. t. li be aiustat* dans *R*: il estime en effet que ces leçons sont des remaniements «banalizzanti» – ce qu'on ne peut affirmer en l'absence de la leçon primitive – d'une ancienne version amputée (ce qui n'est pas indiqué en note, mais dans l'étude préliminaire [141]). La façon dont *M* supplée la lacune est fort mal indiquée dans l'apparat: «on ~~li~~ ioi son ~~tres~~ tut» (*li* et *tres* sont en effet insérés au-dessus de la ligne dans un second temps, mais nullement barrés).

N° VII (PC 124, 7): le ms. de base pour la graphie étant *D*, on corrigera en lisant *e*, non *et* (6); *conssir*, non *consir* (9, cp. *conssira* 10); *se*, non *si* (30). — p. 151: lire au v. 37 «*s'il* (*si* K)» conformément à l'apparat p. 156. — v. 2, apparat: lire «ci D» (non *si*). — 16: *D* donne *non es*, pas *no se*. — 35: la leçon rejetée de *D* est graphiée *cant*, non *qan* (ms. *A*). — p. 156: dans l'apparat de V, remplacer «40» par un point-virgule; remplacer le point-virgule précédant «no m'asegura» par «40».

---

[11] On devrait résoudre la forme abrégée *q̄* en *qe* également au v. 62.

N° VIII (PC 124, 8), v. 4 [162]: *qe* fait également défaut dans *C*, contrairement à ce qu'indique l'apparat. — 7: l'apparat devrait préciser que le ms. de base (*N*) donne *si no m'ama* (*sinomama*). — 12 [163]: lire *No·i a*, non *No i a* (ou synalèphe entre *i a*). — 18 [163]: lire «seiratç N» sans majuscule dans l'apparat; commentaire [168]: lire *fairatç*, non *faraitç*. — 25: M. édite *teps* pour *temps* en donnant en note une justification peu convaincante sur l'absence du *titulus* dans *N* [169]: à ce compte, on se serait attendu à ce qu'il édite *teps* également au v. 1 de X, transcrit avec pour base graphique le même ms. *N*; ou encore *s'abadon* pour *s'abandon* en X, v. 14 ou *l'abadon* pour *l'abandon* en XII, v. 22, *copagna*, non *compagna* en XII, v. 36, comme il le fait pour *copagnon* (XIV, v. 28), etc. M. rejette lui-même la leçon *teps* de *N*, pourtant donné comme base graphique, dans l'apparat critique de XIV, v. 10 [227].

N° IX (PC 124, 9), titre et titre courant [171-172]: l'incipit de la pièce est à corriger: *s'alegro·ill aucel*, non *s'alegro ill'aucel* (même chose dans la table des matières); on amendera de même le v. 1 où par contre manque même l'apostrophe. Maintes fois la graphie de *L*, prétendûment retenue, se trouve modifiée, sans que la déclaration en note ne justifie ces changements[12]; voir p.ex. le relevé suivant pour les seuls couplets I-II (on en signalera d'autres plus bas à l'occasion): lire *d'allegrer*, non *d'alegrer* (1); *q'anch* et *charn*, non *q'anc* et *carn* (12) (cp. *s'anch* 9); *qant*, non *qan* (13); *ez* et *dreich*, non *et* et *drez* (14) (cp. *dreich* 10); *iraitz*, non *iratz* (15); *pauch*, non *pauc* (16); *no m'enratge*[13], non *non enrage* (16), ce qui affecte la construction; *laiss* [cp. *creiss* 13] *so seignhoratge*, non *lais son seignorage* (17); *lei*, non *leis* (18). — 1 [177]: la forme *estei* qui est éditée, enregistrée dans le glossaire comme variante de *estat* (XIII, v. 9), n'attire pas le moindre commentaire, et le silence de l'apparat laisse entendre que les mss. s'accordent sur cette forme qui n'a pourtant rien d'occitan, alors qu'on trouve *estiu* dans *CH* et *estio* dans *N*, formes dérivées d'AESTIVUM (cf. FEW 24, 234b et 229b), au contraire d'*estei* qui, comme *estat*, doit dériver d'AESTATEM (la forme est absente de *FEW* 24, 229b). Cette forme étonnante qui semble renvoyer à quelque dialecte d'oïl septentrional est à mettre en relation avec la préposition employée en tête du syntagme et rejetée dans l'apparat: *Al* [lire *A·l*] *temps d'estei*. On fera remarquer au passage que la forme usuelle dans *L* semble (comme dans *N* du reste), *estio*: cf. l'incipit de PC 406, 13 au f° 107v et celui de PC 364, 22 au f° 135v; on se demande naturellement d'où vient cette apparente contamination linguistique. — 4: M. qui suit la graphie de *L* édite *fuoillz*, mais se contredit dans l'apparat qui porte erronément «fuoilz LN] fuelh C, fuoill H». — 7: M. édite «alegrage», mais la forme dans *L* est *aletgrage*, manifeste *lapsus calami* pour *alegratge* qu'il eût fallu éditer. — 8: M. renonce à *la forme alegranch-* du ms. de base au profit de celle de *N* (*alegreç-*); la forme de *L* dans laquelle M. voit un «crudo italianismo» [n. 13] s'imposait toutefois, parce qu'*alegransa* constitue bel et bien une forme alternative d'*alegreza* que lui préfère M., selon lui «più occitano»: présente dans tous les ouvrages de référence lexicographiques de l'ancien occitan, on en trouve cent onze occurrences dans

---

12 Il dit avoir choisi ce ms. «correggendolo quando necessario» [177, n. 13].

13 Ms. *eratge* (non signalé par M.). L'omission du *titulus* n'est pas rare dans *L*: on relève ainsi *nota* (2) (rectifié à juste titre en *notan* par l'éditeur); le cas de *n* labile est naturellement différent, mais M. le reproduit parfois: voir *mo* devant *follatge* (8) et *no* devant *hac* (12), tous deux reproduits tels quels par M., mais *so* devant *seignhoratge* (17), changé en *son*.

COM2 (variantes graphiques inclues), dont sept fois en dehors de la rime, avec deux cas dans le *Breviari*. À noter que, puisque c'est la graphie de *L* qui est dite retenue, avec *q'alegreç'ai* dans le texte, l'entrée de l'apparat est incorrecte «c'alegreç'ai N] [...] q'alegranch'ai L». — 25 [178]: le vers tel quel est hypermétrique; il faut à tout le moins contracter *e es*, tiré de *CN*, contre *es* H et *e* L. On fera remarquer au passage que *L* donne *tant loing*, non *tan luenh*. — 28: il faut contracter *li es* pour obtenir la mesure correcte. — 29 [179]: M. rétablit la déclinaison en éditant *mainz*, d'après *CH* ainsi que *N* (*maignz*) au lieu de *maint*, ce qui se discute dans la mesure des réserves de l'auteur quant au maintien de la déclinaison, d'autant que le nom déterminé qui conclut le mot phonologique est bien marqué (*mals*); le même genre de correction s'observe ailleurs, comme au v. 3, avec *prat* pour ms. *pratz*. — 30: lire *s'ieu*, non *seiu*. — 35: lire *sieu* (qui est la leçon de *L*), non *seu* (*CHN*); la leçon de *L* donnée dans l'apparat n'est pas *aver* mais *haver* (*hauer*). — 38: lire *per cho*, non *per so*, car telle est la graphie de *L* (cp. XX, 15 [281]). — 42: il fallait éditer *Presz* et *q'inansz* au v. 44, non *Pres* et *q'inanz* (cp. *raszos* 28 et *ansz* 43). — 44: M. n'explique pas pourquoi il substitue, comme Schutz au demeurant, la *lectio facilior perdrai la vida e·l cor e·l sen* d'après *CHN* au lieu de la leçon du ms. de base (*L*), *l'arma del cors e·l sen*, après émendation (ms. *del cors el senz*): «car je perdrai l'âme du corps et la raison». — 52 [180]: pourquoi renoncer à la consonne euphonique du ms. de base dans *qe anc* (ms. *qez anc*; cf. *qe çanc* N)? Ce choix est d'autant plus surprenant que M. éprouve le besoin de justifier en note [98] le choix de *qes il* d'après *a* (*quez ill* E) au v. 5 de II [94]. — 54: lire *ieu*, non *eu*. Pourquoi écarter la lecture tout à fait acceptable du ms. de base, *m'en valgues*, «si Merci m'aidait en cela», au profit de celle de *CHN*, *mi valgues*?

N° X (PC 124, 9a): le ms. de base pour la graphie étant *N*, on corrigera en lisant *mun*, non *mon* (12) (cp. v. 46); *angoisa*, non *angoissa* (16); *cill* (d'après *N*), non *silh* (45). — v. 5 [187]: pourquoi refuser la lecture *o vola o non* (4 syllabes avec élision) du ms. de base (*N*) en supprimant la première conjonction (non élision)? — 7: lire *longament*, avec un *t*, forme de *N* rejetée dans l'apparat (plus précisément *logamēt*, avec omission du *titulus* sur *o*). — 8: la leçon de *N*, rejetée dans l'apparat sous une forme erronée, était parfaitement acceptable: *o sen mestrai*, soit *o s'en m'estrai* (et non *ose mestrai*; le *o* est rajouté après coup, *sen* ouvrant une nouvelle ligne, et est surmonté d'une *virga* latérale que nous interprétons comme une séparation): le *o* entraîne en effet l'élision du *e* de *viure* précédent: "si je pourrai survivre, ou si je m'en sors, que je ne retourne jamais en son pouvoir". — 14: ajouter «s'abadon N» dans l'apparat. — 15: à signaler dans l'apparat que le ms. de base porte *louc*, non *luoc*. — 18 [187]: lire *no·i*, non *no i*. — 24 [188]: lire *no·i*, non *no i* (encore que la contraction puisse ici se faire avec *a* qui suit). — 37: noter «agur] aguir N» dans l'apparat. — 45: noter «omenaje] omanaje N» dans l'apparat.

N° XI (PC 124, 10): on corrigera a^2 en a^1 dans le stemma [196]. Le ms. de base pour la graphie étant a^1, on corrigera en lisant *chanzon* et *plazent*, non *chanson* et *plazen* (2); *talent* (3), non *talen*; *qer*, non *quier* (14); *non*, non *no* (16); *cant*, non *qant* (17); *voletz*, non *volets* (29); *qi·s*, non *qui·s* (37); *pois*, non *pus* (41); *sab*, non *sap* (45); *mo*, non *mon* (52); *sidonz* et *enqier*, non *sidons* et *enquier* (54); *qar*, non *car* (70). L'apparat a également besoin de corrections ou compléments quant à ce ms.: 12: *far* est absent de a^1; en suivant les conventions discutables de l'auteur, il faudrait ajouter a^1 à D^cIK

au regard de *placers* (en fait *plazers* dans a^1). — 8: a^1 donne bien *el iois novel*[14], non *e iois novel.* — 14: préciser la graphie implicitement rejetée: «quier] qer a^1». — 16: préciser que a^1 découpe *faz aparer.* — 26: la leçon de a^1 est *poigniaram*, non *poigniaran.* — 29: lire *rensons* [sic], non *tensons.* — 45: nous ne voyons pas de raison d'écarter ici la leçon de a^1 qui occupe la position la plus élevée dans le stemma; *car ma domna sab tan valer.* — 47: il n'y a aucune raison de rejeter le pluriel *letras* de a^1 (et *IK*). — 52: ajouter «mon] mo a^1». — 60: lire entre parenthèses «aisso a^1», non *sso.* — 65: il n'y a pas lieu de corriger *em perdos* en *en perdos.* — 69: lire *d. qon*, non *d. qom* dans l'apparat.

N° XII (PC 124, 11), v. 2: bien que se basant sur *N*, au moins pour la graphie, M. édite *mal grat meu*, rejetant la leçon de *N*, *mal mon grat* dans l'apparat, leçon pourtant tout à fait acceptable (voir p.ex. Peirol PC 366, 6, v. 13: *don mal mon grat sofria*). — 7, apparat: ajouter «non (...)] no·m N» (M. considère peut-être qu'il s'agit d'une simple variante graphique); le ms. *N* donne *repdan*, non *repdan.* — 15: lire *vegna*, non *veigna* (et rectifier l'apparat qui se trompe sur cette leçon de *N*). — 17: M. édite «pro noca·m te», mais *N* donne *pro no·m capte*, ce dont l'apparat ne dit rien. — 18: M. édite *me[s]ditz* d'après *MR* (*me ditz* [en deux mots] M [«meditz N» selon l'apparat, doublement erroné], *me dis* R; *N* donne *midons*, leçon la plus commune, retenue par Schutz) en disant dans le commentaire qu'il s'agit d'un hapax dans la littérature occitane en vers, alors qu'il s'agirait plus exactement d'un gallicisme. S'il relève *mesdire* dans le *Breviari d'Amor*, il semble ignorer qu'il s'agit en fait de vers de Thibaut de Champagne. La solution retenue par M. nous paraît donc inacceptable. Ceci dit, on peut remarquer qu'Uc Faidit enregistre *mesdir* (*dicere malum de aliquo*) dans les *Donatz Proensals*[15], mais il faut tenir compte du fait que les *Donatz* nous sont connus par des copies de main italienne, étalées du XIII^{e} siècle à la fin du XVI^{e}, et que le plus ancien (ms. *A*) donne *masdir*, mélecture probable pour *maldir.* Ajouter à l'apparat de ce vers: «que] qu'en R» ($\bar{q}n$). — 19 [209]: lire *ab tan*, non *abtan*; toutefois, il est possible qu'il faille lire *ab* seul[16] si l'on en croit l'introduction [206] où M. nous apprend avoir accueilli la solution de Perugi: *Ab, fina amors, ab pauc guizardo* bien qu'elle soit vicieuse, avec une dialèphe entre *fina* et *amors* – évidemment admissible –, et une césure médiane (décasyllabe «formato da due emistichi 5 + 5»), avec un type de décasyllabe «relativamente raro ma attestato», pour lequel il renvoie aux *Elementi di versifazione provenzale* de C. Di Girolamo (Naples, Liguori editore, 1979), où les seuls cas signalés par M., de Peire Vidal et Sordel, n'ont pas du tout cette structure (6 + 4 et 6' + 3' selon l'auteur du traité) et où le seul cas réellement invoqué par Di Girolamo, de Bertran de Born, présente une césure masculine tout à fait acceptable (*D'aquest segle flac, ple de marrimen*: on pourrait tout aussi bien mettre une virgule avant *flac*). — 24 [209]: lire *sevals* (telle est bien la lecture de *N*, variante attestée de *sivals*), non *sirals.* — 35: il faudrait lire *meçeisa* plutôt que *mezeisa* en raison des habitudes graphiques du copiste de *N* (qui lit ici *meçeis*). — 42: lire *Merces* (conformément à la grammaire et à *N*, contrairement à ce que prétend l'apparat), non

---

[14] Plus exactement *nouel*; M. semble distinguer u/v mais pas i/j dans l'apparat.

[15] J. H. Marshall, 178 (*masdir* dans ms. *A*).

[16] L'apparat tient cependant bien compte de *tan*: M. a sans doute hésité ici, et finalement renoncé à la lecture de Perugi que n'étaye du reste aucun manuscrit, selon l'apparat, les uns donnant *ab tan pauc*, les autres *ab un pauc*, et *O*, *ab pauc de.*

Merce. — 44: il faudrait signaler la leçon rejetée *disir* de *N* dans l'apparat. — 47: lire *digaç*, non *digas*. — 48, apparat: lire «no·m N]» (ms. *nō*), non «noN]».

N° XIII (PC 124, 12) [215-216]: M. édite ce texte en rétablissant systématiquement l'*s* de flexion (entre crochets): pourquoi ce scrupule alors que, p.ex., l'éditeur attire l'attention dans V, 14 sur la faute de déclinaison qui affecte *joy* qu'il donne néanmoins dans le texte au motif que le phénomène est attesté à date ancienne [137]? — Commentaire, v. 17 [217]: rétablir l'*n* dans *lauzegiers* (deux occurrences); influence probable du *lausejers* édité dans VIII, 23 d'après *N* (cf. p. 169, note au v. 25, sur l'éventuelle légitimité de l'absence de trait de nasalisation dans *N*, bien que soit ailleurs mentionnée la «banale caduta di *titulus*» [166, note aux vv. 7-10], à laquelle M. remédie généralement semble-t-il: voir p.ex. *supra* note à X, v. 7).

N° XIV (PC 124, 13): Le ms. de base pour la graphie étant a^1, on corrigera en lisant *plaçens*, non *plazens* (4; le ms. de base *N* donne plus précisément *plaçen* [sans *s*], non signalé dans l'apparat); *astrucs*, non *astrux* (22); *tant*, non *tan* (30); *mais*, non *mas* (34); *tan*, non *tant* (41); *manteneç*, non *mantenetç* (47). On rectifiera également çà et là l'apparat: *nuill*, non *nuilh* (16); *cubit*, non *cobit* (21; cp. *cuvinen* 40); *ancta* (*c* suscrit), non *anota* (27). Au v. 36, la leçon de *N* n'est pas *tornes*, mais *tornest*, comme ce serait le cas dans S^i; au v. 42, on a *no* comme *D*, non *non*. — 6: pourquoi refuser le pluriel de *mot* donné par le ms. de base (*moç*, non *moz* de l'apparat), alors qu'on a une opposition claire entre *moç ses rason* et *moç plaçens* (*plazens* M., comme signalé *supra*)? — 10 [227]: lire *a l'altrui pron*, non *al altrui pron*. — 11: l'apparat est incomplet pour *N* où l'on lit, si l'on suit les conventions de M., *gies per tant* (non *tan*); on précisera donc l'omission de *e* en tête de vers. — 14, apparat: ajouter la leçon tacitement rejetée «monstra N» (*n* abrégé). — 23, apparat: ajouter «sols] sol N». — 26: précisons que la graphie de *N* est *qe*, non *que*. — 33 [229]: M. a omis *temps* après *lonc* (*teps* dans *N*, ms. de base); l'apparat fait défaut pour ce vers. — 45: précisons que la leçon rejetée de *N* est graphiée *segnor*, non *seinor* comme le suggère l'apparat; ajouter «guit] ghit N».

N° XV (PC 124, 14), v. 13 [239]: lire *a l'escondir.*

N° XVIII (PC 124, 17), v. 2 [262]: lire *qe·i*, non *qe i* (encore que la contraction puisse se faire avec *ant* qui suit).

N° XX (PC 461, 86): lire «G 129r, J 13r (cc. 17-18), L 144r, N 100v» etc., non «G 129 v., J 13 r. (cc. 17-18), L v. 144, N v. 100» etc. Rien n'attire l'attention sur l'entorse régulière à la déclinaison des mots-rime en *ar* (cas-sujets *laudar* 5, *honrar* 13 et *car* 14), alors que le modèle (direct ou indirect) identifié par Petrossi présente une rime en *-ars* et que *L*, situé au plus haut dans le stemma, respecte ici précisément la grammaire, même si c'est après coup qu'il ajoute *s* aux vv. 5, 13 et 14. Dès lors, le *par*, 3^e p.s. de l'i.pr. de *parer* du v. 6 paraît d'autant plus suspect que *L* donne ici une leçon satisfaisante, si ce n'est l'hypométrie: *que sos lauxamen es blasmars/ e sos blasmes es lauxars* (5-6), où nous corrigerions volontiers *blasmes* en *blasmamens* (cf. le texte édité: *car seu blasmamen es laudar/ e sa lauçor grant blasmes par*). Apparat, 5: la leçon rejetée *qe sos* de *L* pour *car seu* aurait dû être signalée; le *seu* retenu ne se trouve du reste que dans *GQ* (voir aussi *seu laus* au v. 6 dans *P*); lire «blasmamens PNf», non «Pf» (*N* donne plus précisément *blas mamenç*, ainsi découpé; cf. *Q*: *blas mam̄*); lire «laudar GJNPQ», non GPQ (même si *J* et *N* donnent plus précisément *lauszar* et *lauçar*, comme *P* donne *lauzar*).

On peut s'interroger sur la référence à Billet 1974 (consacré à la vie et à l'œuvre de Bernart de Ventadorn...), dans la présentation des éditions de I, III, VI, VII, VIII, etc.: pour ce que nous savons, le chanoine Léon Billet qui n'était pas philologue ne prétendait pas donner une édition critique des textes qu'il éditait dans ses publications sur les troubadours, comme pour les troubadours d'Ussel que nous avons consultée, où il s'appuyait tacitement sur le texte d'Audiau en en retouchant occasionnellement la graphie[17]. On peut relever quelques oublis dans la bibliographie, comme Billy 1989 [61] (voir référence *supra*, n. 2), De Caluwé 1978 [167], Fréville 1888 [104], Grisay / Lavis / Dubois-Stasse 1969 [101], Meyer Lübke 1935 [103], Moll 1952 [100], Monson 1994 [217], Stroński 1910 [126]; soit, outre les ouvrages de référence aisément identifiables: De Caluwé 1978: J. De Caluwé, «La jalousie, signe d'exclusion dans la littérature médiévale en langue occitane», in: *Exclus et systèmes d'exclusion dans la littérature et la civilisation médiévale*, *Senefiance*, 5, 1978, 169-171. — Fréville 1888: *Les quatre âges de l'homme*, traité moral de Philippe de Navarre, ed. M. de Fréville, Paris, 1888. — Grisay / Lavis / Dubois-Stasse 1969: A. Grisay / G. Lavis / M. Dubois-Stasse, *Les dénominations de la femme dans les anciens textes littéraires français*, Gembloux, 1969. — Monson 1994: A. Don Monson, «Les 'Lauzengiers'», *Medioevo Romanzo* 19 (1994), 219-235. — Stroński 1910: S. Stroński (ed.), *Le troubadour Folquet de Marseille*, Cracovie, 1910.

Dominique BILLY

Glynnis M. CROPP, *La Voie de la Pouvreté et de Richesse*, Cambridge, The Modern Humanities Research Association (Modern Humanities Research Association Critical Texts, 51), 2016, VII + 138 pagine.

La Voie de la Pouvreté et de la Richesse è un poemetto didattico-allegorico composto (se si presta fede a una nota marginale presente in uno dei testimoni, il BNF, n. a. fr. 6222) nel 1342 dal parigino Jacques Bruyant. In poco più di 2.600 ottosillabi, la *Voie* affronta il tema della ricerca del benessere materiale dal punto di vista di un giovane sposo, preoccupato per il futuro della sua casa. Il codice allegorico (che ha come intertesto evidente il *Roman de la Rose*) viene adattato ad un tema di morale concreta e sociale, che rappresenta il motivo di maggiore interesse – anche linguistico – del poemetto. L'io narrante attraversa diverse fasi di maturazione morale rappresentate dall'incontro con una folla di personificazioni, che lo tormentano (è il caso di «Besoign» e «Desesperance»), ammaestrano lungamente («Raison»), tentano («Barat»), e infine ne guidano la via al «chastel de Labour», dove egli trova nel lavoro la via per la ricchezza perfetta, «Souffisance». L'argomentazione dell'autore è costruita su una fitta segmentazione lessicale del tema dell'indigenza, su un gusto notevole per l'espressione proverbiale, e su un'apertura verso campi lessicali anche molto concreti (per fare solo un esempio, la lista di carni e vini ai vv. 2349-2351).

---

[17] *Généalogie de la famille «d'Ussel». Les quatre troubadours d'Ussel. Leur biographie et celle de la maison «d'Ussel». Leurs chansons, manuscrits & notes*, Tulle, 1982. Nous n'avons pu consulter Billet 1974 que nous avions cependant eu un temps en main.

Il testo è noto principalmente per la sua inclusione nel *Mesnagier de Paris*, un trattato di economia domestica in prosa composto alla fine del XIV secolo. La *Voie* è conservata, oltre che dai quattro codici del *Mesnagier*, anche da una tradizione indipendente, che conta undici testimoni, di cui uno frammentario. Il poemetto è stato dato alle stampe per la prima volta nel 1846, nell'edizione del *Mesnagier* per le cure di Jérôme Pichon. Per quanto riguarda la *Voie*, questa prima edizione era basata sul BNF, fr. 12477, e forniva un testo emendato secondo criteri eclettici e spesso impliciti. Nelle successive edizioni tradotte e commentate del *Mesnagier*, le due a cura di Georgine E. Brereton e Janet M. Ferrier (1981 e 1994) e quella di Gina L. Greco e Christine M. Rose (2009), la *Voie* è esclusa dal testo di riferimento, e per questo motivo il poemetto è stato a lungo sottratto all'attenzione degli studiosi.

La nuova edizione, a cura di Glynnis M. Cropp, si prefigge di rimettere in circolazione il testo in una forma che ne rispecchi l'autonomia rispetto al *Mesnagier*, e quindi che si fondi sulla tradizione indipendente. Il manoscritto di base scelto, il BNF, fr. 1563, è relativamente antico (inizio XV secolo) ma, come Cropp stessa precisa, non conserva un testo superiore agli altri: «the copyist hurried unduly or was less conscientious than would normally be expected» [8]. Ciò nonostante, la metodologia scelta è quella di una 'edizione del manoscritto': il testo del BNF, fr. 1563 è adottato con sistematicità, anche per quanto riguarda le lezioni singolari e le interpolazioni. Errori evidenti ed omissioni sono corretti «for the sake of clarity» [22]. Il testo critico è integrato da una scelta di varianti (i cui criteri di selezione non sono esplicitati) tratte da due codici di controllo, entrambi appartenenti alla tradizione indipendente: London, BL, Royal 19 C XI (siglato A, un codice che si distingue dal manoscritto di base per differenze importanti nel dettato e per numerose interpolazioni) e BNF, fr. 808 (siglato B, la cui lezione è più simile a quella del manoscritto base) [98-103]. Dal punto di vista dell'architettura dell'edizione, la lista di varianti non intende costituire un apparato critico in senso proprio: le correzioni e integrazioni al testo del BNF, fr. 1563 sono operate secondo la lezione di A ed escluse dalla sezione di varianti [22], scelta che impedisce di verificare, in questi casi, la lezione di B. Le correzioni più laboriose (condotte con l'ausilio occasionale anche di altri codici e dell'edizione Pichon) sono discusse nel sintetico commento [104-112], che per il resto ha un carattere esegetico. Queste scelte rendono la consultazione dell'edizione talvolta macchinosa, ma sono dichiarate in maniera esplicita in sede di introduzione [22-23].

La lista di varianti fornita da Cropp rende evidente il carattere fortemente attivo della tradizione manoscritta della *Voie*. In questa situazione, qualunque edizione basata su un solo codice rende necessarie delle cautele importanti nella valutazione del testo critico. Qui di seguito propongo alcune notazioni sulla *varia lectio*, basate sull'estensione dei riscontri operati da Cropp ad altri tre codici, tutti quattrocenteschi: il BNF, fr. 12477, testimone del *Mesnagier*, e i codici BNF, n. a. fr. 6222 e Londra, Royal 19 B IV, testimoni della versione indipendente. In alcuni casi, il BNF, fr. 1563 preserva una lezione isolata ma di buona qualità, e forse antica. Per esempio quella del v. 126, «son corp a grant seicheur mainne», che anticipa il v. 129, «et le fait on sechier et frire», ed è quindi più coerente rispetto al contesto del generico «com trestout aussi le demaine» che si legge in tutti gli altri codici esaminati. Ancora, al v. 7 l'avversativa «toutevoies ay je chevissance» sembra preferibile al «tout aye je ma chevissance» degli altri testimoni, sebbene in questo caso sia più forte il sospetto che si tratti di una lezione innovativa, che esplicita un nesso logico implicito nel modello. D'altro canto, in diversi casi il BNF, fr. 1563 presenta lezioni inferiori al resto della tradizione. Ai vv. 275-276 la ripetizione

della rima immediatamente precedente, un'infrazione grave anche in un testo affetto da irregolarità metriche come la *Voie*, non è confermata da nessuno degli altri codici presi qui in conto, e sembra frutto di un'innovazione. Al v. 37, il manoscritto di base legge «l'une fame» (che indica la personificazione di «Necessité») contro «l'ainsnee feme» di tutti gli altri codici; il v. 41, «tous quatre estoient suers et freres» , riferito a «Besoign» e alle tre personificazioni femminili in questione in questo passo, contribuisce a rendere la lezione del codice di base, già sospetta per il suo isolamento, ancora più dubbia. Inoltre, in alcuni casi la scelta editoriale porta ad accettare lezioni discutibili dal punto di vista del contenuto diegetico. Al v. 23, a fronte della lezione «et si m'avint, tout en songant» che nel manoscritto di base introduce le visioni allegoriche, il resto della tradizione presa in esame legge «tout en veillant». Questa lezione, non inclusa nel testo critico, è però quella a cui Cropp stessa fa riferimento nell'introduzione ai contenuti dell'opera («he had a dream, as he lay awake beside his wife», [9]). Infine, in alcuni casi, alla lezione isolata del manoscritto base corrispondono nel resto della tradizione lezioni probabilmente autentiche e rilevanti in prospettiva linguistica. Per esempio, al v. 2449, a fronte del «par droite superfluité» del manoscritto di base e del BNF, n. a. fr. 6222, A legge «sans contraincte necessité», mentre B e i tre codici da me esaminati concordano nella lezione «sans cogente necessité». Il calco da COGERE, così largamente diffuso nella tradizione, ha buone possibilità di rappresentare la lezione dell'originale. Il *Dictionnaire du Moyen Français* registra solo cinque occorrenze di questa radice, sia con funzione aggettivale che verbale: questa rarità qualifica «cogente» anche come *lectio difficilior* dal punto di vista filologico e come attribuisce un certo peso documentario alla sua attestazione nella *Voie* dal punto di vista della storia della lingua. L'esclusione di questo lemma dal testo critico è del tutto coerente con i principi editoriali (non ricostruttivi) scelti da Cropp, ma la ristrettezza della selezione delle varianti presentate, dove «cogente» si legge nel solo B, distorce il dato documentario.

L'adozione di lezioni minoritarie e probabilmente non autentiche nel testo di Cropp non sembra la conseguenza di un errore nella selezione del manoscritto di base. Un'altra scelta (per esempio B, che pure presenta circa la metà delle lacune del BNF, fr. 1563 e che è estraneo a interpolazioni e riscritture estese) avrebbe presentato gli problemi del tutto analoghi in punti diversi del dettato. In presenza di una tradizione così fortemente attiva, e probabilmente anche non razionalizzabile in uno stemma, ci si rammarica che la selezione delle varianti presentate in includa così pochi testimoni e dialoghi solo limitatamente con il testo critico.

Oltre che nella sezione di note già menzionata, i materiali di corredo all'edizione comprendono: una sintetica introduzione che passa in rassegna le principali caratteristiche dei testimoni e del testo, dal punto di vista sia formale che contenutistico [1-21]; un'appendice sui rapporti tra la *Voie* e la sua riscrittura per opera di Pierre Gringoire, che ha conosciuto una vasta fortuna a stampa nel XVI secolo [113-114]; una tavola dei nomi propri [115-119]; e un glossario selettivo per quanto riguarda sia i lemmi che le occorrenze [120-134]. Nonostante le note e l'introduzione offrano supporto su diversi luoghi puntuali, l'edizione non fornisce una interpretazione sistematica del dettato. Da questo punto di vista, una traduzione o un glossario completo avrebbero sicuramente arricchito il quadro.

L'edizione di Cropp, al di là di questi rilievi, ha il merito incontestabile di far progredire in maniera sostanziale la nostra conoscenza di un testo e di una tradizione fino ad oggi completamente trascurati. Il testo critico è stabilito con criteri chiari e le scelte

operate sono controllabili. Si tratta di un lavoro di grande peso e impegno, che offre delle basi di partenza solide a chi vorrà approfondirne la complessa situazione testuale della *Voie de la Pouvreté et de la Richesse.*

Maria Teresa RACHETTA

Du Bartas (1578), Rosset (1597), Despuech (1633). Trois mises en scène des lieux et des langues. Édition de David FABIÉ et Philippe GARDY, Paris, Classiques Garnier, coll. «Études et textes occitans», 2017, 173 pages*.

Dans le prolongement de *La Leçon de Nérac*[1], cette édition réunit trois auteurs et trois textes de circonstance (des entrées) faisant dialoguer trois nymphes en deux ou trois langues, le latin (dans les deux premières pièces)[2], le français et un idiome local (le gascon ou le languedocien). À savoir:

- Guillaume de Saluste Du Bartas (1544-1590), *Poeme dressé* [...] *pour l'accueil de la Reine de Navarre, faisant son entrée à Nerac. Auquel trois Nymphes debatent qui aura l'honneur de saluer sa Majesté* (composé en 1578, imprimé en 1579), 96 vers dont 64 en gascon [19-49][3];
- François de Rosset (1570 ou 1571-1619), *Chant triomphal, ou trois nymphes, la Françoise, la Latine et celle du Languedoc se debattent qui aura l'honneur de saluer Monseigneur le Duc d'Uzes faisant son entrée en ladicte ville l'an 1597* (imprimé en 1604), 120 vers dont 76 en languedocien [59-85];
- Isaac Despuech dit Le Sage (1583-1642), *Dialogue des nimphes, représenté devant Monseigneur le Mareschal de Schomberg, à son entrée à Montpelier* (composé en 1633, imprimé *post mortem* en 1650 dans *Las foulies dau Sage de Mounpelie*), 242 vers dont 206 en languedocien [88-119].

Les éditeurs ont joint au dialogue de Du Bartas le sonnet *Ha! chaton mauhazéc, ha! traidou balesté* (imprimé en 1576 et qui pourrait avoir été composé peu après 1565 [24 n. 7]), la seule autre œuvre en gascon attribuée à l'auteur [51-55].

---

* Les sigles bibliographiques employés sont ceux du FEW.

1 Philippe Gardy, *La Leçon de Nérac. Du Bartas et les poètes occitans (1550-1650)*, Talence, Presses universitaires de Bordeaux, 1998. Voir le chapitre intitulé «Nérac, 1578: le *Poeme dressé par G. de Saluste, Seigneur Du Bartas, pour l'accueil de la Royne de Navarre...* (1578), matrice sociolinguistique et modèle pour les écrivains occitans des XVI^e^ et XVII^e^ siècles» [73-88].

2 Despuech n'a pas le rôle de la nymphe latine, probablement parce qu'il ignorait ou ne maîtrisait pas suffisamment le latin, mais il dédouble le personnage de la nymphe locale [13-14].

3 Le seul des textes à avoir bénéficié d'une «édition sérieuse» [16]: Henri Guy et Alfred Jeanroy, «Le poème trilingue de Du Bartas», *Annales du Midi* 14 (1902), 353-373.

Le modèle littéraire – une entrée combinant un dialogue scénique polémique, bilingue ou trilingue, et un compliment final prononcé par la nymphe locale, cette dernière ayant pris le pas sur les autres dans la joute verbale [10], – est une création de Du Bartas. Rosset s'inspire de très près de son devancier [12, 63]. Du Bartas influence aussi directement Despuech [13, 89].

Les trois textes sont brillamment présentés et confrontés entre eux par Philippe Gardy dans l'introduction générale du volume [9-17]. Les attitudes des trois auteurs à l'égard des variétés linguistiques subordonnées qu'ils emploient sont finement analysées [14-16]. Disons ce qui va peut-être sans dire : les victoires des nymphes locales et de leurs idiomes sont des revanches sur le papier. La mise en scène littéraire du conflit linguistique n'est pas un moyen de l'apaiser, mais de témoigner qu'il est réglé, du moins aux niveaux acrolectaux : la répartition des fonctions littéraires et le rôle accordé à la langue dominée peuvent se négocier plaisamment, à la marge, dans le cadre d'une diglossie que les auteurs, y compris Du Bartas, ne remettent nullement en cause.

Les éditions sont conservatrices (voir les principes d'édition [17 et n. 8 et 9, 35]), pratiquement diplomatiques (ni l'usage des minuscules et des majuscules, ni la ponctuation ne sont toilettés)[4], ce qui relève à notre sens d'une vision un peu sommaire de la philologie[5]. L'optique est déclarément non reconstructive [34][6]. Plusieurs cas de non-intervention sont discutés avec un certain succès (voir les notes à Du Bartas v. 61 [48] et à Despuech v. 21 [121-122], 67-68 [123], 126 [125] et 221/224 [127]). Les textes sont l'objet d'introductions littéraires remarquables de maîtrise et d'aisance ([21-27], [61-66], [89-100]). Ils sont aussi pourvus de prolégomènes qui font le point de manière très précise sur l'état de la tradition ([29-35], [51-52] pour le sonnet de Du Bartas, [67-69], [101-102]). Les traductions sont exactes et prudentes. L'annotation est attentive ; elle éclaire presque toutes les difficultés que le lecteur peut rencontrer[7].

---

4 On est par conséquent contraint de se reporter assez souvent à la traduction pour avoir une idée de la manière dont les éditeurs structurent le texte au plan syntaxique, ce qui ne nous paraît pas méthodologiquement satisfaisant.

5 Nous nous permettons de le dire dans la mesure où les éditeurs écrivent que l'édition qu'ils proposent « est d'abord philologique », c'est-à-dire « respectueuse des témoins retenus » [17]. Dans un contexte où beaucoup d'« éditions » d'inspiration renaissantiste (cf. en l'espèce Bec [34, 52], Courouau [34], Lafont [52]) normalisent indûment les graphies des auteurs occitans, voire leur langue, on ne peut qu'applaudir au respect des témoins. Mais ce respect est seulement l'alpha et non pas l'oméga de la philologie.

6 Il nous semble disproportionné d'écrire, à propos du dialogue de Du Bartas, qu'il s'agirait de « reconstituer un hypothétique texte original qui représenterait "la volonté de l'auteur" » et de « composer un texte éclectique » [34], alors qu'il n'est question en réalité, sauf erreur de notre part, que d'exercer les droits de la critique verbale à propos de deux leçons divergentes : « memoire » *vs* « memorie » (v. 80), « amoureuse » *vs* « amourouse » (v. 83), pour lesquelles l'impression de base suivie par les éditeurs donne des leçons inférieures [32]. La note au v. 80 [49] n'est pas des plus claires (parce qu'elle se refuse à faire usage de la notion de 'faute'), mais les éditeurs semblent y admettre l'infériorité des leçons qu'ils adoptent.

7 Signalons que les titres courants ne sont pas très rationnels ; en tout cas, ils n'aident guère le lecteur. — P. 10 n. 3 : Gœury 2015 manque à la bibliographie. — P. 45 : les éditeurs auraient pu donner ici les résolutions des sigles désignant les impressions

L'un des points forts de l'ouvrage réside dans les trois glossaires [129-158] rédigés par David Fabié [18]. Ils servent excellemment les textes en en soulignant l'intérêt linguistique[8]. La nomenclature n'est pas très étendue, mais la sélection a été faite avec discernement: rien des faits les plus intéressants n'a échappé. Les emprunts au français ne sont pas exclus et ceux qui sont relevés sont souvent signalés comme tels[9]. Les locutions sont convenablement dégagées. La sémantisation procède constamment par des définitions componentielles suivies d'une traduction, selon le style du DEAF. Le recours à des marques sémantique ou d'usage (*fig.*, *par méton.*, *péj.*, *plais.*, *litt.*, etc.) cerne les emplois avec précision. Dans les cas difficiles, l'identification des mots et l'établissement des sens donnent lieu à de concises discussions (parfois aussi à des notes). Les données traitées sont situées dans le cadre de la lexicographie occitane [132, 143-144, 151] avec un soin remarquable. D. F. fait en outre appel, à l'occasion, à des dépouillements personnels (Ader, Dastros, Roudil et jusqu'à l'obscur Fezedé [132]) et le glossaire de Despuech exploite consciencieusement une édition des *Folies du sieur Le Sage* non publiée dans le commerce (Vieu 2007). Le FEW est systématiquement interrogé; le DAO/DAG, l'ALG, l'ALLOr, l'ALLOc, Hu, DuboisL et même le DMF sont employés quand l'occasion se présente. En outre, les glossaires de Du Bartas et de Rosset s'ouvrent sur de brèves mais pertinentes remarques qui déterminent, à l'aide de l'ALG et de l'ALLOr, les variétés diatopiques employées. Le gascon de Du Bartas est ainsi situé aux abords de Gimont et de Saint-Sauvy (Gers), localités qui s'avèrent être les points d'atlas les plus proches des «lieux gersois liés à la biographie» de l'auteur [131][10]. Quant à Rosset, «il a [...] de toute évidence composé son dialogue dans le parler d'Uzès» [143][11]. La démarche du glossairiste est constamment méthodique. Pour le linguiste, les matériaux sont livrés prêts à être mis en œuvre en toute sécurité[12].

(on les trouve p. 35) — P. 166: lire «*Französisches Etymologisches Wörterbuch. Eine darstellung des galloromanischen sprachschatzes*» (les éditeurs interviennent plus volontiers sur l'allemand de Wartburg que sur l'occitan de leurs textes).

8 L'édition Guy/Jeanroy (art. cit. ci-dessus n. 3) du texte de Du Bartas ne comportait pas de glossaire.

9 Ce n'est toutefois pas toujours le cas. Sont à signaler à coup sûr comme des francismes: *arquabouze* [144; cf. la note au v. 112 [84]), *babouin* [145], *bragarde* [145], [*fretta* (*se*)] [147], *pere* [148], *practique* [148]; *acces* [151], *demouran* [153], *doüillet* [153-154], *fardat* [154], *libre* [156], *à la merci* [156], *montz & merevillos* [156], *à la modo* [156], *nagade* [157], *patois* [157]. P. 134, s. v. *cep*: dans le sens métaphorique "entraves de l'amour, cep" qu'il possède ici, le mot est fortement suspect d'être emprunté au français.

10 Guy/Jeanroy (art. cit. ci-dessus n. 3), 362-364, s'étaient contentés de remarques générales sur la langue. — Pour la localisation de la langue du sonnet *Ha! chaton mauhazéc, ha! traidou balesté* (argument pour l'attribution à Du Bartas) voir la note 6 [23-24].

11 La langue des Despuech «présente les principales caractéristiques du parler montpelliérain» [151]. On a donc affaire, chez les trois auteurs, à la promotion littéraire des formes de langue tout à fait topiques.

12 Relevons quelques menues scories. — P. 132 *sqq.*: on aurait aimé que les formes autonymes placées en vedettes ou sous-vedettes soient typographiquement marquées. — P. 132, s. v. *abricat*: la question n'est pas celle de «la finale en [ka]», mais celle de la sourde [k] intervocalique (celle-ci s'explique par le fait que la dérivation est

La glossairistique occitane des XVI^e^ et XVII^e^ siècles – pour ne rien dire de celle des siècles postérieurs – est ici portée à un niveau de scientificité, mais aussi de finesse et de soin, qui n'avait pas encore été atteint, à notre sentiment[13]. Les qualités de lexicographe de D. F. se montraient déjà dans la thèse qu'il a consacrée à l'œuvre du rouergat Claude Peyrot[14]. Il reste à espérer qu'à présent détenteur d'une technique bien rodée, en outre excellent connaisseur de l'histoire de la lexicographie occitane à l'Âge classique, D. F. saura persévérer après d'aussi bons débuts, et à souhaiter que de futurs travaux de sa part puisse contribuer à colmater l'énorme lacune que constituent les XVI^e^, XVII^e^ et XVIII^e^ siècles pour la lexicographie et la lexicologie occitanes (et par conséquent galloromanes)[15].

Voici quelques observations sur les textes, les notes et les glossaires.

— Du Bartas (1578)

P. 36: dans le titre, point après «Nérac», ensuite «Auquel» [cf. 34].

P. 40, v. 64: la leçon «arbres» des impressions jumelles de Gadoulleau et de Février (1579) [45], qui peut sembler de prime abord n'être qu'une francisation, pourrait s'avérer paradoxalement supérieure à la leçon «arbes» de toutes les autres impressions, y compris celle qui sert de base aux éditeurs (Richer 1579). Dans ALF 51-52 et ALG 88, la forme occidentale ['arbe] s. m. "arbre" n'apparaît en effet dans le Gers qu'au point 676 de l'ALF, c'est-à-dire loin de la zone de localisation de la langue de Du Bartas (p 669 et 669NO [131]), alors que la forme ['arbre] est largement répandue dans le sud du département (y compris au point 676 de l'ALG), notamment aux points 669S (Saint-Soulan) et 668SE (Montaut-lés-Créneaux), voisins de 669 et de 669NO.

P. 47, note au v. 43: pour de meilleures dates que celles du FEW, voir Hu, qui relève mfr. *teste verte* loc. nom. "homme vif, violent" (1547, Budé) et *c'est une verde teste* loc. phrast. (1566, Henri Estienne).

---

postérieure au dévoisement de la consonne finale dans *abric*). — P. 133, s. v. *aquista*: lire «Corneille—Diderot». — P. 135, s. v. [*desherria*]: la référence à gasc. béarn. *desferrà* est superflue. — P. 137, s. v. *halhe*: renvoyer à la note au v. 58 [48]. — P. 145, s. v. *beq-croqut*: lire «en parlant d'un oiseau»; renvoyer à la note au v. 87 [83]. — P. 146, s. v. *d'avan*: lire «Froiss—1530». — P. 148, s. v. *passere*: lire «1532—Cotgr 1611». — P. 153, s. v. [*coucha*]: lire «le complément d'objet désigne des animaux». — P. 156, s. v. *merevillo*: lire «Montaigne—DG». — P. 156-157, s. v. *musiquous*: renvoyer à la note au v. 224 [127]. — P. 157, s. v. *nagade*: renvoyer à la note au v. 217 [126]. — *Passim*: le symbole de l'accent d'intensité de l'API a été le plus souvent mal reproduit.

[13] On aurait aimé que D. F. éclaire la voie de ceux qui voudraient suivre son exemple par quelques références méthodologiques, toute une littérature – concernant en général le domaine français, mais pas uniquement lui, – s'étant développée depuis Baldinger, comme on le sait, autour de la question des glossaires d'éditions.

[14] Claude Peyrot, *Œuvre occitane complète*. Édition critique par D. F., Turnhout, Brepols, 2017. Nous espérons que l'inventaire lexical de Peyrot sera bientôt publié. Il effacera le glossaire de la médiocre édition de Léopold Constans (1909) dont le FEW a dû se contenter.

[15] Voir dans l'édition recensée [144] une discrète touche critique sur l'état de l'art.

P. 133, s. v. *auratge* (v. 68) et p. 141, s. v. *suberne* (v. 68): indiquer pour le moins que le contexte est métaphorique (cf. dans ce sens la note au v. 68 [48]).

P. 135, s. v. [*desencruma*] (v. 69): au sens figuré "rendre moins sombre (une situation difficile), chasser les nuages" (cf. la traduction «dissipe[r] les ténèbres»).

P. 137, s. v. *laget* (v. 88) «Lou laget deu gran Diu»: plutôt "*fig.* fouet qui punit" (emploi littéraire calqué sur le français, cf. Hu) que "*fig.* grand malheur, fléau".

— Rosset (1597)

P. 74, v. 53 «Car toutes dos n'avés trop pau mangeat de souppe»: la traduction («vous avez toutes deux mangé trop peu de soupe!») ne rend pas le pronom adverbial *n'*. Celui-ci renvoie, à notre avis, à *la Rhetorique* (v. 49). Volontairement triviale, l'image signifie que les nymphes latine et française, bien que nourries des leçons de la Rhétorique, ne les ont pas suffisamment assimilées. C'est à défaut de moyens rhétoriques suffisants qui permettraient à ses rivales de développer des discours persuasifs que la nymphe du Languedoc envisage que les trois nymphes puissent en venir aux mains (v. 54). La note au vers 53 [82], qui prend le vers trop au pied de la lettre («ses deux adversaires sont trop chétives pour qu'elle [la muse languedocienne] ose envisager d'en venir aux mains avec elles»), nous paraît inappropriée: s'il y a un rapport avec «le thème du Gascon batailleur», la nymphe languedocienne ne le reprend pas, mais le retourne au détriment des nymphes française et latine.

P. 76, v. 54 «D'avan nous bourrarian ares a cops de pons»: l'interprétation reste assez malaisée. Le sens pourrait être celui-ci: "auparavant (*d'avan*) [sous-entendu: avant que vous ayez suffisamment progressé en rhétorique], nous en viendrions immédiatement (*ares*) aux mains à coups de poing".

P. 76, v. 68: *saigne* ['saɲ-] s. f. pouvait mériter le glossaire. Plus précisément que "roseau" (traduction), comprendre "massette"; cf. FEW (11, 72b, *SAGNA), DAO (1168, 2-1) et ALLOr 155.

P. 76, v. 70 «Enfle me tallomen ta veine bourbouillonne»: le contexte incite à formuler l'hypothèse d'un double sens portant sur *veine* "cours modeste d'une rivière [l'Alzon]" (cf. la traduction), mot dont le choix ne paraît s'expliquer que parce qu'il signifie aussi "inspiration artistique (*ici* poétique)" (sens attesté en français, depuis Salel et Marot, FEW 14, 228b, VENA; TLF)[16]. Ce jeu de mots s'inscrit à la suite de l'évocation, au premier vers de la strophe, d'«une double montaigne» (v. 67) où l'Alzon prend sa source, allusion au Parnasse bien décodée en note par les éditeurs [83], mais aussi allusion au double sens. Toute la strophe est ainsi engagée dans une double isotopie orohydrographique et (méta)littéraire, qui investit aussi le verbe [*enfla*] au vers 70 (cf. lat. *inflare* "inspirer") et l'adjectif féminin *bourbouillonne* "bouillonnante", qui s'appliquent aux eaux de l'Alzon, mais également à la veine poétique. La strophe de Rosset démarque une strophe de Du Bartas [40, v. 49-54]: le disciple a cherché à dépasser son prestigieux modèle, lequel s'était contenté de *cous* "cours" (v. 49).

[16] Le double sens pourrait aussi être basé sur le latin, qui connaît *vena* dans les significations de "canal d'eau naturel, veine d'eau" et de "veine poétique".

P. 76, v. 79 et 93 : dans *ausel* s. m. "oiseau" contre *aussel* (v. 64), <s> semble noter [s] (Uzès est en effet situé loin des zones où l'on a la sifflante sonore ; cf. ALF 938, ALLOr 347 et FEW 25, 781a, AUCELLUS).

P. 76, v. 91 « Rossignolet commence une canson mignarde » : vers en occitan *light* pratiquement susceptible d'une double lecture languedocienne et française ; cf. au vers suivant : « [...] pas a pas, troupette babillarde ». Cf. encore le vers 108 « A la lune Cypris non se compare pas » et quelques hémistiches : « d'une double montaigne » (v. 67), « d'une amoureuse guerre » (v. 89), « & ton pere, & ta race » (v. 95), « ô nostre Duc regarde » (v. 109).

P. 78, v. 106 : la forme (monosyllabique) *yeuelz* s. m. pl. "yeux" demandait à être commentée (cf. Uzès [jɥɛl] et Caveirac [jøl] ALF 932-933 respectivement p 852 et 851) et éventuellement corrigée.

P. 78, v. 119 « Q'Henric te fise tout » : [*fiza*] v. tr. pouvait mériter le glossaire. Cette occurrence permet de compléter le FEW (3, 498a, *FIDARE) qui n'enregistre que des attestations de l'époque contemporaine. La traduction porte « que le roi Henri te fasse en tout confiance », ce qui ne nous paraît pas correspondre à la construction. On peut envisager pour le verbe le sens de "communiquer à qn ce qui a un caractère plus ou moins confidentiel, confier" (Rosset souhaiterait que la carrière du duc d'Uzès l'amène à devenir le confident du souverain, voire à partager les secrets de l'État).

P. 78, v. 119-120 « & que pieisse a la guerre / Toutes tous ennemis ne passon per tas mans » : la traduction « et qu'ensuite à la guerre / tous tes ennemis passent par tes mains » ne satisfait pas tout à fait (elle ne rend pas *ne*). Nous croyons que le pronom adverbial renvoie à (l'issue victorieuse de) la guerre, et qu'on a affaire ici à la construction [*passa*] *per* empruntée à mfr. frm. *passer par* "être soumis à, subir l'action de" (depuis 1406, FEW 7, 707b, *PASSARE), tandis que *tas mans* symbolise l'idée de puissance, d'autorité, de gouvernement (cf. TLF 11, 179a, 185b ; cf. aussi *soubs vostro man* "sous votre autorité", Despuech v. 130 [112]). Nous comprenons donc "se soumettent à ton autorité". Il nous paraît dès lors clair, malgré les éditeurs [67], que la leçon « Toutes tous annemis tombon entre tes mans » (journal de voyage de Thomas Platter) est une banalisation.

P. 81 : l'apparat ne fournit pas systématiquement les variantes que présentent les douze vers mentionnés par Thomas Platter [67].

P. 82, note au v. 32 : *Atille* "Attila" (<: *ville*>) aurait pu être commenté pour l'adaptation paroxytonique (cf. mfr. *Attile* dans Urfé, Frantext).

P. 85, note au v. 119 : le commentaire de la forme *pieisse* adv. "ensuite" (forme qui devrait figurer aussi au glossaire) méritait d'être approfondi. Il semble s'agir d'un représentant du type résiduel *'poissas'*, directement issu de lat. POSTEA (FEW 9, 241b, POSTEA : aocc. [notamment Béz.] Puiss. [source douteuse] castr. Albi). La leçon *piei* donnée par Thomas Platter rajeunit l'archaïsme *pieisse* en lui substituant la forme plus courante continuant lat. *POSTIU (cf. FEW 9, 242a, POSTEA).

P. 147, s. v. [*fretta* (*se*)] : dans le contexte du v. 18 [71], on peut préférer la nuance "s'attaquer à qn de dangereux".

P. 149, s. v. *tartarasse* : noter que Mistral donne un exemple du mot chez Castor Favre (av. 1793), né à Sommières (Gard) en 1727.

P. 149, glossaire: ajouter *troupette* s. f. *par anal., poét.* "petit groupe d'oiseaux" (v. 92), emprunté au français. Le FEW (17, 398a, THORP) et Hu ne signalent le mot que chez Vauquelin de la Fresnaye, au sens de "petite troupe d'animaux gardés par un berger (chèvres, brebis)" (1555 et 1605). Il pourrait y avoir là un fait d'intertextualité.

— Despuech (1633)

P. 107, v. 29 «Gran Duc, dont l'exaction & la raço glouriouso / A pourtat davant Mars son redoutable estocq»: nous comprenons "ont porté avant Mars sa redoutable épée" (par exagération cocasse) et non «ont porté devant Mars la redoutable épée»; cf. FEW 24, 6b, ABANTE: type '*davant*' prép. "avant" notamment aocc. Alès, aveyr. — Noter les synérèses fidèles à l'usage parlé dans *exaction* et *glouriouso*.

P. 108, v. 61-63 «Las fillos dautro part la mendre que se mostre / S'ello se vou para per se fa veire au jour, / De son yol crouquarel qu'aura ravit lou vostre / A de que vous douna tout un monde d'amour»: la traduction («Quant aux filles, il suffit qu'une seule se montre, / et désire se parer pour apparaître en plein jour, / son regard aguichant, qui aura ravi le vôtre, possède de quoi vous donner tout un monde d'amour») nous semble perdre de vue la syntaxe. (i) C'est *la mendre que se mostre* "la moindre [des filles de Montpellier] qui se montre" (et non *son yol crouquarel*) qui est le sujet du verbe *avé* (*a*) au vers 64. (ii) Il convient de rendre la conjonction de subordination *s'*, qui introduit une conditionnelle: "si elle veut se parer" (= "à condition qu'elle consente à se mettre en valeur") et non «et désire se parer». (iii) Il convient également de rendre *de* dans *De soun yol crouquarel*, qui introduit un complément circonstanciel de moyen. (iv) Au total, nous comprenons: "Quant aux filles, d'autre part, la moindre qui se montre, / si elle veut bien se parer pour se faire voir en plein jour, / par son regard aguichant, qui aura ravi le vôtre, / a de quoi vous donner tout un monde d'amour".

P. 108, v. 74: le traitement du vers est typique des libertés que permet une édition non toilettée. Le texte porte un point d'interrogation final, alors que la traduction emploie au contraire un point d'exclamation. Il fallait ou bien corriger le texte, ou bien, en bonne logique conservatrice, le respecter dans la traduction.

P. 112, v. 135 «oubligeon»: forme étrange (ind. pr. 3 de [*oubligea*] "obliger") qui demande à être discutée.

P. 114, v. 169 «May que me servirié de faire aici un histoiro»: corriger «historio» d'après la rime avec «glorio» (v. 171). — Le toilettage du texte aurait évité au lecteur d'avoir à se reporter à une note [125] pour trouver une version toilettée («'n»).

P. 116, v. 202: aj. *lebratou* s. m. "levraut" à DAO 1418, 1-2 (seulement alang. dans SFranc; ø ALLOr 445).

P. 116, v. 203: aj. *bicho* s. f. "biche" à DAO 1431 (ø).

P. 116, v. 204: aj. *marcassin* s. m. "jeune sanglier" à DAO 1141 (ø).

P. 116, v. 205: aj. *servi* s. m. "cerf" à DAO 1429, 1-2 (FEW 2, 613a, CERVIA: dans l'Hérault, seulement Puiss., mais la source est douteuse).

P. 116, v. 205: aj. *lapin* s. m. "lapin" à DAO 1414 (ø); première attestation de cet emprunt au français très largement diffusé (cf. FEW 5, 175a, *LAPPARO-; ALLOc 444: type '*lapin*' partout).

P. 116, v. 210: *arbous* s. m. "arbousier" n'est précédé que par une attestation avignonnaise de 1550 dans FEW (25, 91a, ARBUTEUS) et DAO (713, 1-1, qui mentionne Sage).

P. 116, v. 231: aj. *jaussemin* s. m. "jasmin" à DAO 1131, 1-1 (première attestation).

P. 118, v. 233: aj. *giroufflado* s. f. "giroflée" à DAO 1113, 1-1 (première attestation).

P. 118, v. 234: aj. *tulipo* s. f. "tulipe" à DAO 1111, 1-2 (première attestation).

P. 118, v. 238 « Un ven doüillet que ravira »: dans la traduction (« un vent agréable qui vous ravira »), « vous » ne nous semble pas bienvenu. Le verbe *ravir* (emprunté au français) est employé ici sans COD. Le poète veut indiquer que toutes les personnes présentes seront ravies; il réserve la référence au duc d'Uzès pour la pointe du compliment (v. 241-242: « Qu'oun sentiran res que per vous / Tant que seres dedins Valeno »).

P. 152, s. v. *casso* (v. 199, 206): le sens est nettement "gibier (en général)" comme aocc. *casa* et mfr. *chasse* (OldeSerres) selon FEW (2, 320a, *CAPTIARE; cf. aussi DAO 1389, 2-1), et non "gibier tué à la chasse".

P. 155, s. v. *franchiman*: première attestation occitane de ce type lexical par rapport à FEW 3, 751a, FRANCE.

P. 155, s. v. [*francin-françois*]: l'interprétation du glossaire, qui postule un mot composé et propose "la langue française et son style perçus comme affectés", et celle de la traduction, qui suppose un syntagme libre (Adj + N) signifiant "français de France" [105], sont divergentes.

P. 155, s. v. *legun*: renvoyer aussi à DAO 814, 1-1 (qui n'atteste pas – ou ne distingue pas [?] – le sens collectif).

P. 158, s. v. *senglat*: pour la graphie *-t* (sans valeur phonique), cf. *autat* "*fig.* autel" [151-152].

Au total: une édition aussi élégante que solide, importante pour l'histoire littéraire et qui marque aussi un sensible progrès dans le développement de la lexicographie des textes occitans modernes.

Jean-Pierre CHAMBON